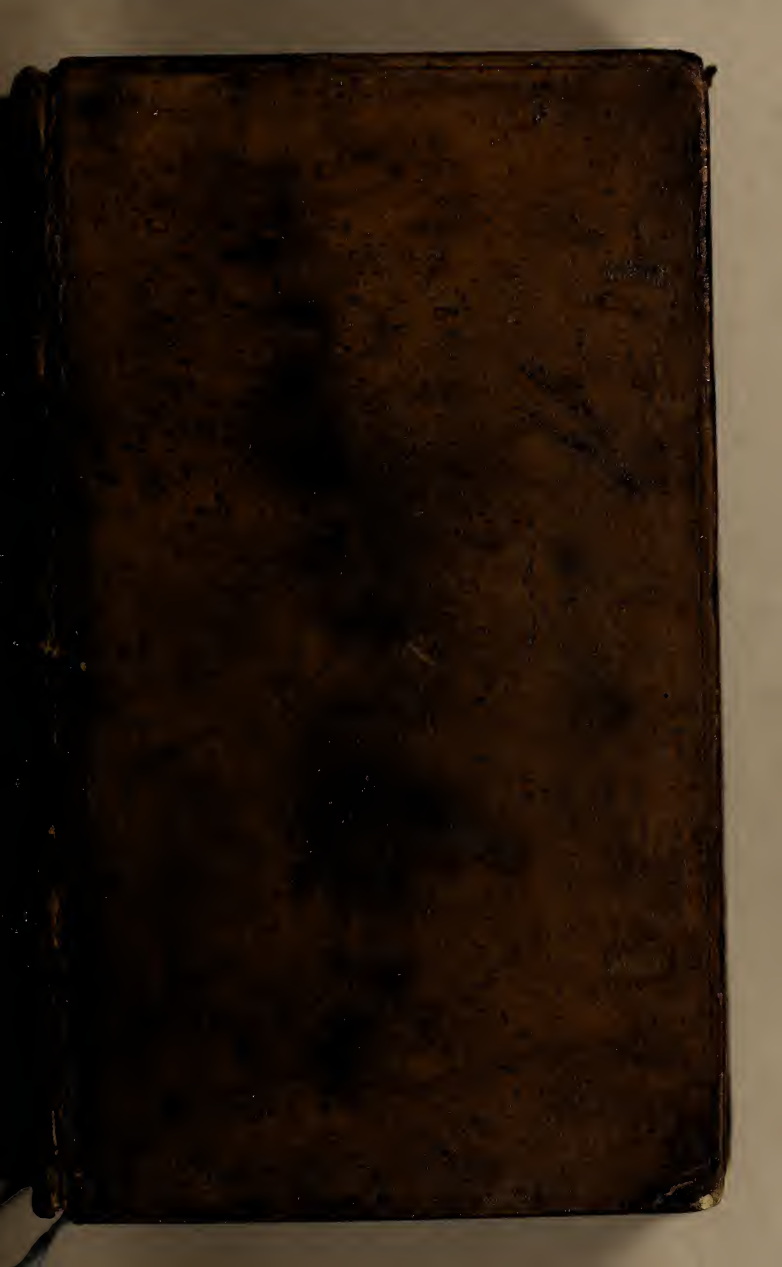



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University
The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

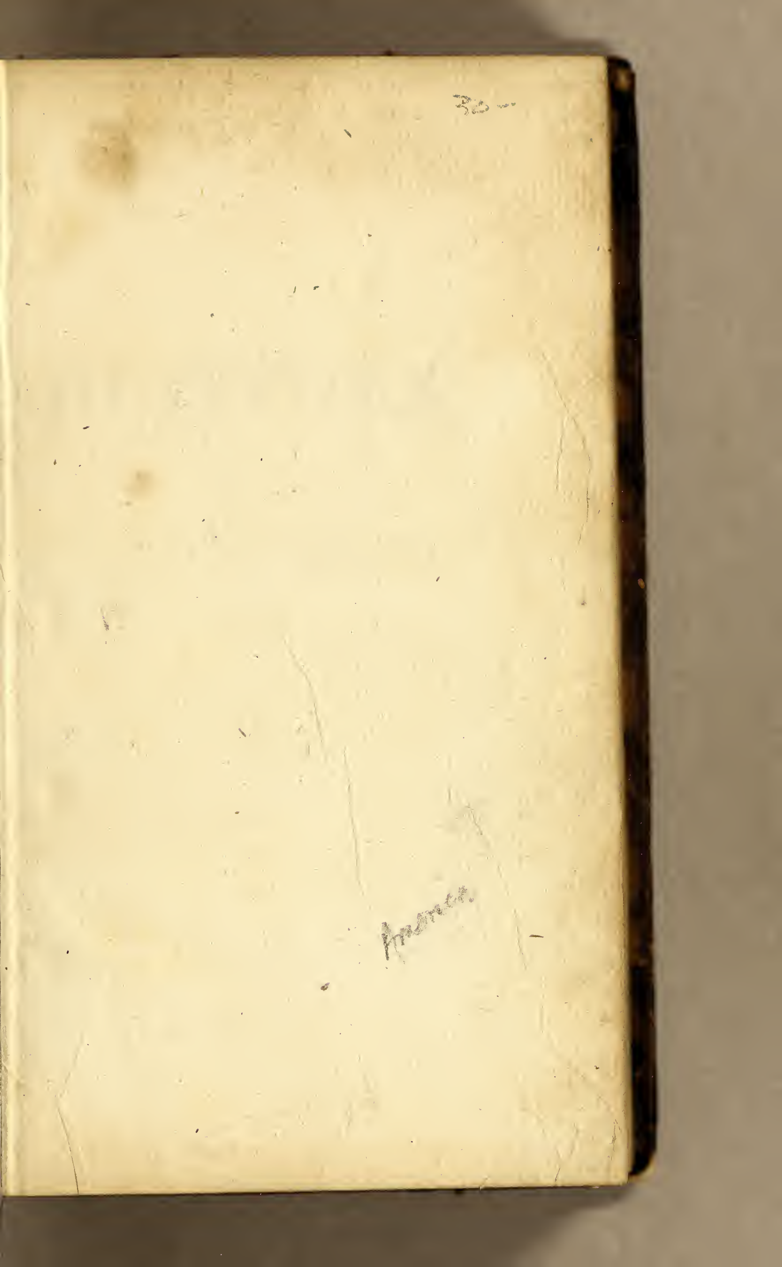


Bound with "Histoire de St. Kilda":

Staehlin (J. von): "Relation du Nouvel Archipel Septentrional, découvert depuis peu par les Russes dans les Mers de Kamschaka et Anadir. Paris, 1782.

One of the earliest narratives of Russian discoveries in the North Pacific between Asia and America.

Not in Cox, "Guide to the Literature of Travel".



HISTOIRE

DE

DE SAINT-KILDA.

HISTOIRE
DE
SAINT-KILDA,

Imprimée en 1764,

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

CONTENANT *la Description de cette Isle remarquable ;*

LES *Mœurs & les Coutumes de ses Habitants ;*

LES *Antiquités religieuses & payennes qu'on y a trouvées, avec plusieurs autres particularités curieuses & intéressantes.*

Par le R. P. KENNETH MACAULAY, *Ministre d'Ardnamurchan, Missionnaire à l'Isle de Saint-Kilda, de la Société établie pour la propagation de la Religion Chrétienne.*



A PARIS,

Chez KNAPEN, & Fils, Lib.-Imp. au bas du Pont Saint-Michel.

M. D. CC. LXXXII.

Avec Approbation & Permission du Roi.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Hiſtoire de Saint-Kilda*, traduite de l'Anglois, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 30 Mars 1781.

LETOURNEUR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur KNAPEN, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public *une Relation du Nouvel Archipel ſeptentrional, découvert par les Ruſſes dans les Mers de Camtchaka, &c. avec les Aventures de quatre Voyageurs Ruſſes dans l'Isle de Spitzbergen, & quelques obſervations ſur les productions de*

cette Isle, traduite de l'Anglois, par M***. *Histoire de Saint Kilda, traduite de l'Anglois, par* Madame. *** s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos ordres; qu'il en

ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt huitieme jour de Novembre l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt un, & de notre règne le huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libr. & Impr. de Paris, N. 2386 & 2369, fol. 609, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente permiſſion, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'art. CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 7 Décembre 1781.

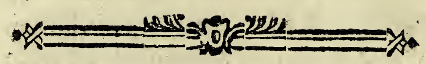
LECLERC, *Syndic.*

ERRATA.

qui, page 2, ligne 9, lisez *qu'il.*
plongeurs, pag. 6, ligne 23, lisez *plongeons.*
recontre, p. 7, ligne première de la note, lisez *rencontre.*
plongeurs, même p., même ligne de la note, l. *plongeons.*
a, pag. 39, ligne 10 de la note, lisez *la.*
ette, même pag., ligne 11 de la note lisez *jette.*
en effet, pag. 46, ligne 5, lisez *à la vérité.*
extrêment, pag. 59, ligne 4, lisez *extrêmement.*
de nom, pag. 61 ligne 2 lisez *nom de.*
n'ait été pag. 67, ligne 2 de la note, lisez *n'ait pas été.*
le, pag, 79, ligne 5, lisez *leur.*
cent entiers, pag. 87, ligne 19, lisez *cent ans.*
eurs, pag. 88, ligne 6, lisez *leurs.*
et Brendan, pag. 93, ligne 15, lisez *& pour Brendam.*
sont y, pag. 107, ligne 24, lisez *y sont.*
homme, pag. 122, ligne 11, lisez *Religieux.*
auroit, même page, ligne 12, lisez *aura.*
ils avoient, page 129, ligne 19, lisez *elle ait.*
qu'ils trouvassent, pag. 145, ligne 6, lisez *qu'ils y trouvassent.*
preste, page 149, ligne 20, lisez *presque.*
quelque-utre, page 156, ligne 11, *quelques-autres.*
combden, page 158, ligne 4, lisez *Cambden.*
s, page 175, ligne 19, lisez *se.*
de la, page 201, ligne 21, lisez *& de la.*
corde faite, page 216, ligne 12, lisez *corde est faite.*
j'hazardrai, page 241, ligne 4, lisez *j'hazardai.*
tel toux, page 243, ligne 4, *telle toux.*
ls, page 254, ligne 13, lisez *ils.*
e, page 301, ligne 19, lisez *le.*
plus grande partie, page 303, ligne 6, lisez *plupart.*
poursuive, même page, ligne 8, lisez *poursuivent.*
qui porta, page 305, ligne 7, lisez *qui le porta.*
les. page 314, ligne 7, lisez *des.*
c'est, page 317, ligne 15, lisez *ce sont.*
pour, page 318, ligne 11, lisez *de.*
desendre, même page, ligne 3 de la note, l. *qui descendoit.*
à qui, page 319, ligne 13, lisez *auquel.*
faisoit partie, p. 320, ligne dernière, lisez *faisoient parties.*
dépeuple, page 321, ligne 13, lisez *dépeuplée.*
les Isles, page 325, ligne 20, lisez *celles.*

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Je pourrois commencer cet Avertiſſement comme l'Auteur de l'Hiſtoire de Saint-Kilda termine la ſienne, en diſant que mes Lecteurs ſeront ſans doute ſurpris que j'aie pris la peine de traduire un Ouvrage auſſi peu important ; mais ſans être Ecoſſois je puis donner les mêmes raiſons que lui pour avoir entrepris ce travail : en effet, quoiqu'un Peuple composé de quatre-vingt-huit perſonnes, ne paroiſſe pas mériter au premier aſpect

qu'on daigne ſeulement jetter un coup d'œil ſur ſon exiſtence, je penſe comme M. *Kenneth Macaulay*, qu'il doit au moins nous intéreſſer autant que ces anciennes peuplades, dont quelques Hiſtoriens ont peut-être plutôt fait le Roman que l'Hiſtoire : convaincus, comme il eſt vrai, que le merveilleux a de l'empire ſur preſque tous les hommes, & qu'on eſt certain de ſe faire lire ou écouter en racontant des faits incroyables. Ils ont eu d'ailleurs le grand avantage de ne pouvoir être contredits, puiſqu'aucun de leurs Lecteurs ne peut vérifier, ſi ce qu'ils ont avancé, eſt vrai ou faux ; il faut donc les en croire

ſur leur parole, & lorſqu'on n'a point à craindre d'examen, il faut être bien attaché à la vérité (ce qui n'eſt pas commun) pour n'être pas tenté de laiſſer agir ſon imagination & d'embellir ſon ſujet pour le rendre plus intéreſſant. Il ne peut pas en être ainſi de l'Hiſtoire de Saint-Kilda; chacun eſt en état de s'aſſurer par lui-même, ou par des recits fidèles, ſi ce que rapporte ſon Auteur eſt auſſi exact qu'il l'affirme: les Kildiens ſont de plus nos compatriotes en quelque façon, puiſqu'ils ſont partie du genre humain, dont nous ſommes Membres; ainſi nous devons prendre plus d'intérêt à leur ſort

qu'à celui des Phœniciens, des Egyptiens, des Ioniens, &c. dont il ne reſte aucune trace, & ſur leſquels, comme je l'ai dit plus haut, on nous a débité, probablement, bien des fables.

La ſingulière poſition de Saint-Kilda, les particularités qui en réſultent, ſon ſol, le genre de vie de ſes habitants, leurs mœurs, leurs coutumes bizarres m'ont engagé à ſacrifier quelques heures de mes loiſirs à faire paſſer dans ma langue une relation aſſez curieuſe. On trouvera ſans doute, que ſon Auteur, pour lui donner plus de luſtre, a fait une grande *dépenſe* d'érudition, dont il auroit pu s'abſtenir, ſans s'expoſer à au-

cun reproche, d'autant plus qu'elle paroît ſouvent aſſez étrangère à ſon ſujet; mais, ſoit qu'il voulût ſe délaſſer quelquefois de l'ennui de décrire des mœurs groſſières, & des faits d'un genre peu agréable, ou qu'il ait voulu nous apprendre qu'il n'avoit pas uniquement borné ſes occupations à l'inſtruction & à la conduite du troupeau confié à ſes ſoins, il eſt certain qu'il a mis à contribution dans ſon ouvrage la Mythologie, l'Hiſtoire tant ancienne que moderne, la Fable & les Poëtes, tous objets très-étrangers à Saint-Kilda, & dont on eſt fort ſurpris qu'il ait traité dans ſon Hiſtoire.

Ce n'eſt pas tout, & je ſens que je lui pardonnerois volontiers cette petite *affiche* d'amour-propre ; tous les hommes ſont ſuſceptibles de cette foibleſſe, & celui qui en montre le moins eſt quelquefois celui qui en a le plus ; mais comme il eſt ſans ceſſe occupé du deſir de ſe faire valoir, l'habitude de cette occupation lui fait contracter plus d'adreſſe pour cacher ſon deſſein ; c'eſt donc un hypocrite & non un homme modeſte : pour revenir au Miniſtre *Kenneth Macaulay*, il ne s'eſt pas contenté de donner un *échantillon* de ſon ſavoir dans les ſciences profanes, il a voulu encore paroître un Théo-

logien conſommé ; mais en qualité de Presbytérien, il cherche à jetter un ridicule ſur l'hommage que nous rendons aux Saints & ſur les rites des Catholiques : l'eſprit de parti l'égare même au point, qu'il rapporte comme vrais les faits les plus apocryphes, & qu'il taxe l'Egliſe Romaine de rendre aux Saints un culte idolâtre ; accuſation auſſi injurieuſe qu'injuſte & que l'acharnement d'un Sectaire ne peut même juſtifier. Ces déclamations que l'Auteur a inſérées dans l'hiſtoire de Saint-Kilda, quoiqu'elles n'y aient aucun rapport, aſſaiſonnées des plus lourdes plaiſanteries, m'avoient d'abord détourné de cette traduction.

Mais comme à l'exception de ces platitudes, l'ouvrage en lui-même m'a paru digne des regards du Public, j'ai pris le parti de les ſupprimer : mon principal objet a été de ne pas ſcandaliſer les ames timorées, & ne pas donner aux prétendus eſprits forts (car leur conduite ne prouve que trop qu'ils ſont les plus foibles de tous les hommes, pour ne rien dire de plus) une nouvelle matière de leur faire débiter les ſarcaſmes les plus dégoûtans ſur une Religion qu'ils outragent, quoiqu'elle ſoit cependant leur ſauve-garde. Ce que j'ai retranché d'ailleurs, non-ſeulement n'eſt de nulle importance,

mais la fausseté en est si palpable qu'elle ne mérite pas même d'être réfutée ; je crois donc qu'on doit me savoir gré d'avoir épargné à mes Lecteurs l'ennui de parcourir le récit de faits faux qui ne peuvent avoir aucun mérite auprès des personnes sensées.





INTRODUCTION.

L'ISLE de Saint-Kilda peut être mise au rang des plus grandes curiosités de l'Empire Britannique. La situation de son sol, le génie de ses habitants, leurs mœurs & leurs coutumes, la constitution de leur petite République, cette adresse merveilleuse avec laquelle ils conduisent les branches les plus importantes de leur administration, ce courage, sans exemple, qui leur fait braver des dangers insurmontables à toute autre Nation & cette ignorance (peut-être heureuse) qui les rend absolument étrangers à ces desirs insensés & à cette ardeur insatiable qui entretient dans presque tous les hommes une agitation continuelle; ces objets joints à quel-

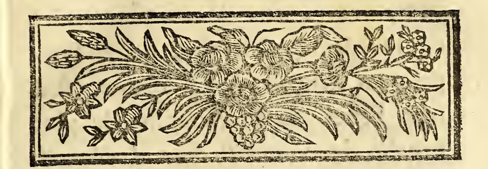
ques autres traits ſinguliers, paroiſſent mériter à juſte titre l'attention des Savants.

Je préſume qu'il eſt néceſſaire d'informer le Public que la ſociété établie pour la propagation de la Religion Chrétienne à Saint-Kilda, prend un ſoin particulier du Peuple de cette Iſle. Animée par un zèle qui lui eſt propre & une affection déſintéreſſée fondée ſur la charité la plus vive, elle a employé ſans relâche, depuis plus de cinquante ans, des Indiens de nos Iſles ſuffiſamment pourvus de connoiſſances, qu'on y a fait venir pour cette bonne œuvre. Elle leur a preſcrit avec les ordres les plus ſévères, fortifiés par des récompenſes convenables, de les inſtruire avec ſoin des grandes vérités de notre ſainte Religion, & de donner aux jeunes gens quelques notions de la langue angloiſe. Curieux de ſavoir ſi ceux

qui avoient été commis à cet emploi s'en étoient acquittés avec vigilance & utilité, la Nobleſſe plus digne de reſpect par ſes vertus que par ſes titres, qui compoſe ce corps reſpectable, jugea néceſſaire d'envoyer un membre du Clergé de nos montagnes en miſſion dans cette Iſle; comme j'étois alors établi dans une Paroiſſe qui eſt la ſeule de l'Ecoſſe qui entretienne quelque correſpondance avec Saint-Kilda, elle jetta les yeux ſur moi pour me charger d'éclairer ce Peuple avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, ſur les vérités de la foi, autant que mes forces me le permettroient, & d'examiner dans quel état étoit l'école de charité. Telle fut ma principale inſtruction; la ſeconde avoit pour objet de recueillir toutes les obſervations que je ſerois à portée de faire, & qui mériteroient d'être communiquées au Public.

J'ai déjà rendu compte à la Société de tout ce que j'ai exécuté relativement à la pieuſe commiſſion dont elle m'avoit chargé ; voulant d'ailleurs remplir ſes vues en tout point autant que j'en étois capable, j'ai raſſemblé tous les faits que j'ai pu recueillir, & en ai formé l'ouvrage ſuivant. Tout ce que j'oſe avancer en faveur de ce dernier, c'eſt qu'on peut compter ſur la fidélité & l'exactitude d'une relation dont tout le contenu eſt appuyé par mon témoignage.





HISTOIRE
DE
SAINT-KILDA.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage a Saint-Kilda.

Evénements.



Le 6 juin 1758, je partis de *Harris*, qui fait partie de cette grande étendue de terre appellée *l'Isle-Longue* & autrefois *l'Æxbuda occidental*, nous dirigeames

notre courſe vers *Haw - Skeer rocher* de l'Océan (c'eſt ainſi qu'on l'appelle en françois :) Ce rocher eſt à ſept lieues du Promontoire le plus proche de *Northviſt* dont il dépend. Comme le temps étoit très-chaud, que *Haw-Skeer* étoit le ſeul lieu où l'on pût ſe repoſer, & qui eſt d'ailleurs extrêmement fameux ; tout l'équipage jugea à propos de s'y arrêter quelque temps & de s'y amuſer.

Ce rocher a un demi mille de circonférence, & n'eſt acceſſible que dans un ſeul endroit; quoiqu'il ſoit preſque totalement deſtitué de verdure, il eſt cependant de quelqu'utilité au propriétaire ; parce qu'à des périodes fixes on y prend un nombre prodigieux de veaux marins, & peut-être les plus gros qui ſe rencontrent ſur toute la côte d'Ecoſſe. La manière dont on fait cette pêche, la ſaiſon propre à cet utile divertiſſement, la férocité &

les petits ſtratagêmes de ces animaux ſauvages lorſqu'ils ſont pourſuivis, leur accouplement, cette violente jalouſie dont ils ſont animés lorſqu'ils y ſont excités par leurs rivaux; ces particularités & quelques autres ſont ſuffiſamment rapportées avec toutes leurs circonſtances, par Martin, dans ſa deſcription des Iſles occidentales; ainſi je ne m'y arrêterai pas plus long-temps. J'ajouterai ſeulement que ceux à qui ces animaux tombent en partage, en convertiſſent maintenant, par leur induſtrie, la graiſſe en huile & en font commerce; mais, dans le temps que cet Auteur écrivoit, & dans les ſiècles qui l'ont précédé, on mangeoit cette graiſſe avec la chair de ces animaux, ſoit fraîche ſoit ſalée, & ceux qui en faiſoient uſage la regardoient comme un aliment délicat, auſſi agréable que ſalubre.

On trouve ſur le côté occidental

de ce rocher deux larges cavernes très-remarquables & d'une grande élévation. Une multitude considérable de Cormorans de mer s'y retire tous les soirs ; ils y déposent aussi leurs œufs, & y nourrissent leurs petits. La méthode que les Insulaires mettent en pratique pour saisir ces oiseaux qui se croient en sûreté dans cette retraite, est des plus curieuse, quoique très-simple, & ils s'en font un genre d'amusement très-agréable. Une troupe de jeunes gens se rend dans ce lieu, & après s'être pourvus d'une certaine quantité de paille & de bruyere, ils vont en rampant avec beaucoup de précaution jusqu'à l'entrée de la caverne ; ils sont d'ailleurs armés de perches assez minces pour se plier aisément : ensuite ils mettent le feu à la paille ainsi qu'à la bruyere & font un cri général : les Cormorans alarmés par ces cris, effrayés par une lumière inattendue, &

incommodés de la fumée, quittent leurs lits de même que leurs nids avec la plus grande précipitation & fuient directement vers la lumière : alors ceux de la troupe qui ſont les plus adroits en aſſomment un nombre conſidérable & toute leur petite couvée.

Nous trouvames à *Haw-Skeer* un nombre incroyable d'œufs d'oiſeaux ſauvages. Après que quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient en eurent fait une proviſion auſſi abondante qu'inutile pour des gens deſtinés à aller à Saint-Kilda; nous nous rembarquames à dix heures du ſoir pour continuer notre voyage. Le vent nous fut d'abord extrêmement favorable. Comme il ſouffloit du Sud-Eſt, il n'étoit guères plus fort qu'un zéphir doux; une demi-heure après il commença à fraîchir & augmentoit de force à chaque inſtant. Avant que nous euſſions fait plus de quatre lieues, toute la face

du ciel fut couverte de nuages, lesquels après nous avoir menacés, crevèrent enfin chacun séparément, & tombèrent sur nous en un violent torrent de pluie accompagné d'éclairs & de coups de tonnerre des plus terribles; ils furent suivis d'une tempête qui auroit fait trembler les plus intrépides, & effraya beaucoup nos braves marins qui croyoient avoir vu la mer dans toute son horreur : pour moi je ne concevois pas comment un vaisseau si petit & si fragile, une espèce de bateau de montagnards d'Ecosse à six rangs de rames pouvoit résister pendant quelque temps à des vagues aussi énormes sans être ou submergé ou déchiré en pièces.

La première lueur d'espérance qu'eut l'Equipage, fut de voir une grande volée d'oiseaux de mer de l'espèce qu'on appelle *plongeurs*, qui fut bientôt suivie d'une autre : après un court

intervalle, nous en vimes encore un plus grand nombre; cette rencontre fit conclure à nos matelots que la tempête étoit prête à s'appaiser; mais nous éprouvames bientôt que leur espoir étoit prématuré & sans fondement (1), car l'orage continua avec furie, près de six heures avant que nous eussions le bonheur, presque inespéré, d'appercevoir un rocher qui n'est qu'à la distance d'un mille de la baie de Saint-Kilda. Le courant qui

(1) Virgile met la reconte des *plongeurs* au nombre des pronostiques malheureux, & mon expérience m'a convaincue que cette observation, ainsi que toutes les autres météorologiques qu'il a faites, sont parfaitement justes.

Jàm sibi tum à curvis malè temperat unda carinis,
Cum medio celeres revolant ex æquore mergi.

GEORG. I. v. 360, &c.

Votre vaisseau est menacé d'une cruelle tempête,
Lorsque les Plongeurs quittent la haute mer & regagnent promptement le rivage.

tourne au tour de ce rocher eſt exceſſivement rapide ainſi que le nom de *Livinish* qu'il porte le prouve ; car *Lhihh* dans le vieux langage breton, ſignifie un *courant* ou un *torrent*. Je ne puis affirmer avec certitude ſi tous les fleuves que nous avons en Ecoſſe, qu'on appelle *Leéven*, mot composé de *Lhihh* un *courant* & *d'Avon* une *rivière*, ont un cours très-rapide, mais je le ſoupçonne fort.

Peu de temps après que nous eumes doublé la pointe de *Livinish*, je découvris une eſpèce de mur formé par des rochers ſombres qui ſont vis-à-vis d'une partie de Saint-Kilda : ces rochers, que nous apperçumes à travers un nuage très-épais, nous parurent à une hauteur ſurprenante, mais nous les trouvames enſuite d'une élévation médiocre en les comparant aux autres qui ſont ſur la même côte.

Peu de moments après nous arri-

vames proche de l'endroit où l'on a coutume de débarquer ; cette eſpèce de port n'eſt autre choſe qu'un rocher ſolide qui deſcend obliquement juſqu'au fond de la mer ; il eſt tout couvert de *Lichen-marin*, ou de la plante que les Anglois appellent communément *Laver*, les Ecoſſois *Slawk* (1) & les François *Vareck*.

---

(1) Les habitants de Saint-Kilda ainſi que quelques autres d'une intelligence plus raffinée, ſont très-amateurs de cette plante marine. Pendant la réſidence du Miniſtre précédent, une ou pluſieurs perſonnes du peuple arrachèrent ce Vareck de toute la ſurface du rocher avec des coquilles ; ce crime qu'on regardoit comme atroce, ayant été découvert, la République en fut très-alarmée : les principaux Magiſtrats s'aſſemblerent auſſitôt & tinrent conſeil ; ils craignoient que cette plante, ſi précieuſe pour eux, ne fût totalement détruite, & qu'on n'eût pas pris les précautions convenables en l'arrachant ; car leur imagination effrayée, leur perſua-

D'après la grande quantité de *Vareck* qui croît ſur ce rocher, on concluera aiſément qu'il eſt exceſſivement gliſſant ; auſſi ceux qui n'en ont pas l'habitude n'y grimpent pas ſans difficulté ; les Naturels du pays l'appellent la *Saddle*, c'eſt-à-dire la *Selle*, nom qui correſpond aſſez à ſa forme ; mais ce nom doit lui avoir été originairement donné par un Etranger, car les premiers habitants de Saint-Kilda ne pouvoient avoir aucune idée de la *choſe* exprimée par ce mot, non plus qu'il n'en ont maintenant des chariots dont les anciens Bretons faiſoient uſage pour la guerre, ou de ceux qui ont été con-

---

doit que ce *Vareck* avoit été entièrement déraciné ſur quelques parties du rocher par les coquilles qu'on avoit employées ; ils conjurèrent le Miniſtre d'excommunier les coupables, mais je n'ai pas entendu dire que l'anathême eût été prononcé.

ſervé par les modernes pour leurs commodités.

Comme le vent ſouffloit dans la baie avec la plus grande fureur, & que les vagues briſoient avec une extrême violence contre le rocher que je viens de décrire, il fut impoſſible de tenter le débarquement. Preſque réduits à la dernière extrêmité, nous mimes à l'ancre devant la *Selle*, & fimes les derniers efforts, pendant plus de cinq heures, pour nous tenir fermes en cet endroit, quoique dans la ſituation la plus déplorable, mouillés, tremblants de froid & dans la crainte terrible d'être engloutis à chaque moment.

L'inſtrument, dont ceux qui vont annuellement à Saint-Kilda font conſtamment uſage, au lieu d'ancre, eſt un large panier fait avec un fort oſier, & preſque tout rempli de pierres. Les immondices qu'on trouve au fond, ſont

la preuve qu'ils donnent pour juſtifier une méthode auſſi extraordinaire. C'eſt aux Marins à déterminer juſqu'à quel point cette pratique peut être avantageuſe, comme les plus capables d'en juger : la ſeule choſe dont je ſuis sûre, c'eſt que nous fimes uſage de notre ancre ſans en éprouver le moindre inconvénient, quoique la ſurface de la mer s'élevât à une telle hauteur que dix braſſes de notre cable étoient alternativement enſevelies, ou entièrement dehors de l'eau : il eſt vrai que les ancêtres de ceux qui établirent les premiers une ſorte de commerce dans cette Iſle, eurent recours au ſimple expédient d'un panier avant que la navigation eût fait un aſſez grand progrès dans leur pays, & c'eſt probablement par cette raiſon que leur poſtérité a conſervé la même méthode (1).

---

(1) Il eſt certain que les premières ancres ont été faites avec de la pierre ou du

A la première nouvelle que le peuple de Saint-Kilda eut de notre arrivée ſur ſes côtes, les hommes, les femmes & juſqu'aux enfants accoururent du village pour nous ſecourir. A en juger ſimplement par la manière dont ils ſe

---

bois chargés de plomb. —Diodore de Sicile, rapporte que les Phéniciens dans leur premier voyage en Eſpagne ayant pris plus d'argent que leurs vaiſſeaux n'en pouvoient porter, ôterent le plomb de leurs ancres, & mirent de l'argent à ſa place —Les habitants de l'Iſlande font uſage d'une pierre fort large à laquelle ils font un trou au milieu qu'ils bouchent en entier avec une pièce de bois. — En Chine, au Japon & à Siam on ne fait les ancres que de bois auquel on lie de grandes pierres. —L'ignorance des premiers âges, & l'attachement obſtiné des hommes aux coutumes de leurs ancêtres, pour leſquelles ils conſervent la plus grande vénération, eſt ſans doute la cauſe de l'imperfection de leurs inſtruments.

comportèrent ſur le rocher dont nous étions aſſez proche, il paroît évident qu'ils ont aſſez d'humanité pour être vivement affectés des malheurs de leurs ſemblables : il nous étoit impoſſible de comprendre la ſignification de leurs diſcours accompagnés de cris ; nous eumes ſeulement lieu de préſumer qu'ils étoient très-touchés de notre danger. Cependant par leurs ſignaux réitérés, nous conclumes à la fin que d'après leur opinion, nous pouvions aborder ſans péril : nous confiant donc à leur induſtrie, ſupérieure à celle de tout autre peuple, notre courage d'ailleurs étant tout-à-fait épuiſé, nous ſuivimes leur indication ſans perdre de temps ; mais après nous être approchés de la *Selle*, malgré tous nos efforts réunis, nous fumes bientôt réduits à la triſte néceſſité de nous en écarter.

Un peu à l'Oueſt de ce rocher, il y a une baie ſablonneuſe qui n'eſt ac-

ceſſible que dans les baſſes eaux. On y trouve un endroit propre à prendre terre, quoiqu'extrêmement dangereux; & c'eſt pour cette raiſon qu'on tente rarement d'y débarquer, à moins que le temps ne ſoit très-favorable. Les Kildiens coururent en foule à cette baie; après nous avoir indiqué ce lieu par leurs ſignes, nous y obéîmes ſans héſiter. Auſſi-tôt ils ſe précipitèrent dans la mer & vinrent juſqu'à nous avec une intrépidité ſurprenante; entrepriſe d'un courage inoui, dans laquelle aucune autre race d'hommes n'eût oſé riſquer de s'engager, à moins qu'elle n'eût vu ſa famille la plus chère dans un ſemblable péril. Voici la diſpoſition qu'ils prirent pour exécuter leur projet. Après s'être diviſés & rangés en deux bandes, les deux plus robuſtes d'entr'eux marchèrent en avant dans la mer chacun à la tête de ſa petite troupe. Ceux enſuite qui étoient

les ſeconds en force & en ſtature, ſaiſirent les deux conducteurs par le milieu du corps, & le reſte de ceux qui compoſoient chaque rangée depuis un bout juſqu'à l'autre, s'attacha de même à celui qui étoit immédiatement devant lui, paſſant à gué en avant juſqu'à celui qui étoit à la tête de ſa bande; chacun enſuite, ſelon l'ordre dans lequel il ſe tenoit, ſe ſaiſit de notre barque.

Ceux qui vont tous les ans à Saint-Kilda ont toujours ſoin de prendre la précaution de tourner une corde très-forte au tour de la poupe de leur bateau, & en lient une autre à la proue; dès que les Kildiens nous eurent environnés ils firent paſſer auſſi-tôt ces deux cordes de main en main, juſqu'à ce que les femmes & les enfants qui ſe tenoient ſur le rivage vinſſent à eux, & les aidaſſent dans leur travail. Cette première opération, ſi né-

ceſſaire, étant promptement exécutée, un ſignal général fut donné, & ſur le champ chaque Kildien mit en uſage toute ſa force & tout ſon courage : il en réſulta que la barque, ainſi que tout ce qu'elle contenoit, fut tirée à bord avec une célérité & une adreſſe merveilleuſe.

Cette manœuvre fut employée dans cette occaſion avec la plus grande ardeur & un ſuccès qui ſurpaſſa tout ce que nous avions lieu d'attendre. Sans donner le temps à aucun de nous de ſauter dans l'eau, les Kildiens enlevèrent preſque dans un moment notre petit vaiſſeau, nous-mêmes, & tout notre bagage ſur le rivage.

Les malheureux, comme on voit, peuvent trouver toutes ſortes de ſecours à Saint-Kilda, auſſi bien que par-tout ailleurs. Nous y fumes reçus par une race hoſpitalière de Barbares (ſi quelqu'un cependant peut l'appel-

ler ainſi) avec les proteſtations d'amitié les plus ſincères, & les plus fortes démonſtrations de reſpect.

Beaucoup de perſonnes penſent peut-être que ceux qui habitent cette partie des montagnes occidentales ſont les hommes les plus groſſiers, les plus brutaux, les moins compatiſſants, en un mot les plus ſemblables à des Sauvages de tous les peuples de la Grande Bretagne. Pour décider ſi cette opinion eſt ſtrictement juſte, ou non, on ne doit la ſoumettre qu'à ceux qui ont aſſez de jugement & de vertu pour ſe dépouiller des préjugés populaires ou de ceux de l'enfance. Tout ce que j'oſe affirmer, ſans bleſſer en rien la vérité, c'eſt que les Marins qui ſont aſſez malheureux pour faire naufrage aux environs des Iſles occidentales, ou qui éprouvent dans ces parages quelqu'évènement fâcheux, ſont traités avec une plus grande humanité & charité chré-

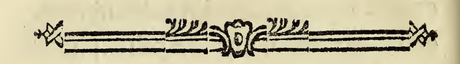
tienne que plusieurs infortunés qu'un sort rigoureux conduit à des bords de quelques autres parties de l'Ecosse, & même de l'Angleterre où les habitants peuvent être appellés barbares à bien plus juste titre. Il est certain que ces voyageurs trouveroient des preuves plus marquées d'une vraie urbanité, ou ce qui est d'un prix plus estimable de compassion, & de générosité réelle à Saint-Kilda, que dans les pays les plus civilisés auxquels je les compare.

Si nous considérons le peu de temps qui s'écoula entre le commencement & la fin de notre détresse, en faisant abstraction des inquiétudes mortelles qui nous affectèrent si diversement pendant qu'elle exista, elle ne fut pas de longue durée; mais nos craintes qui se tournèrent à la fin en un véritable désespoir donnèrent à chaque minute un degré d'étendue inconcevable à

ceux qui n'avoient jamais été exposés à des périls de ce genre. L'expérience en effet, lorsqu'on y fait une mure réflexion, nous convainc que si la marche des idées, qui se succedent l'une à l'autre, est très-accélérée ou retardée par quelque cause intérieure ou extérieure ; le temps quoique marchant d'un pas constamment égal, doit paroître proportionnellement plus court ou plus long relativement à l'individu dans l'esprit duquel ces idées sont formées. Il est incontestable que si un homme est plongé dans une contemplation agréable, quelque long-temps qu'elle dure, à peine est-il capable de s'appercevoir de la distance réelle, ou de cette succession d'instants qui se sont écoulés entre la première & la dernière pensée de la sensation ou de la réflexion qui l'a occupé en conséquence. D'un autre côté il est également indubitable que la

grande rapidité des idées différentes & incohérentes que l'eſprit conçoit quand nos corps ſont tourmentés par des douleurs aigues, ou que notre ame eſt pénétrée d'un affliction déchirante, ſpécialement dans ceux qui ſentent plus vivement que les autres, & qui ſe trouvent dans des circonſtances ſemblables à celles que je viens de rapporter, augmentera à ſes yeux, ou prolongera chaque intervalle de temps au de-là de ſa durée, je dis naturelle, conformément à notre manière ordinaire de meſurer cette portion de notre vie.





CHAPITRE II.

Description de Saint-Kilda.

TOUT le territoire appartenant à la République de Saint-Kilda, ne consiste qu'en trois petites Isles & cinq rochers nuds. L'Isle principale, ainsi que tout le reste, est dans la partie de l'Océan appellé autrefois le *Deucaledonian*. Je compte que sa latitude est d'environ cinquante-huit degrés trente minutes, si le calcul ordinaire est exact; elle est à la distance de dix-huit lieues de *North-Wist* qui appartenoit dans les siècles passés à Saint-Kilda, & à vingt de *Harris*, qui en est maintenant, en quelque façon, une dépendance. Cette Isle a au moins trois milles d'Angleterre de longueur de l'Est à l'Ouest, & deux de largeur

du Midi au Nord. Toute ſa circonférence eſt environnée d'une barriere de rochers inacceſſibles, à l'exception de deux parties, l'une au Nord-Oueſt dont je parlerai dans la ſuite, & l'autre au Sud-Eſt.

Il y a dans cet endroit une large baie formée par deux promontoires. Le premier eſt ſitué au Nord-Eſt de l'Iſle, & l'autre à l'extrêmité méridionale. Le premier n'eſt pas d'une grande étendue, mais le ſecond occupe une portion de terre conſidérable; & depuis ſon extrêmité méridionale, il décrit une eſpèce de courbe, s'inſinuant par gradation dans les terres, juſqu'à la partie ſeptentrionale de l'Iſle où la baie ſe termine.

L'ouverture de cette baie eſt fort large d'un côté, & fort expoſée à des coups de vent qui, du ſommet des montagnes & des rochers, ſoufflent dans des vallées fort profondes avec

beaucoup d'impétuoſité ; ainſi je penſe que cette rade doit être dangereuſe pour des vaiſſeaux un peu chargés avant les derniers jours d'Avril & après la mi-Août ; mais je ſais que le terrein fournit un très-bon ancrage ; l'expérience en a été faite & répétée depuis peu avec tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer.

La nature elle-même a diviſé Saint-Kilda en quatre parties diſtinctes ; elles ſont ſéparées l'une de l'autre par cinq montagnes, leſquelles ſont défendues du côté de la mer par des précipices affreux. La moins élevée de ces montagnes attireroit, en tout autre lieu, l'attention d'un ſpectateur ; les trois qui ſont ſituées vers le Midi & l'Occident portent des noms qui, de même que ceux de preſque toutes les montagnes d'Ecoſſe, expriment avec la plus grande juſteſſe leur ſituation ou l'aſpect qu'elles préſentent aux yeux. Celle qui eſt

à

à la diſtance la plus éloignée des trois dont je viens de parler, s'appelle *Oſtrivaill*, mot composé en partie du gothique & en partie du Gaulois qui ſignifie le Mont Oriental : mais la cinquième qui s'élève par degrés depuis la pointe de la baie, eſt, ſans la moindre exagération, un vrai prodige dans ſon eſpèce, & l'on peut l'appeller, à juſte titre, le *ténériffe* de la Grande Bretagne; elle ſe nomme *Conagna*.

Du ſommet de cette énorme maſſe de rocher, un horizon immenſe ſe préſente à la vue. Dans un beau jour, ſi le ciel eſt bien ſerein, on peut y découvrir toute *l'Iſle-Longue*, c'eſt-à-dire, un eſpace de terre & de mer dont l'étendue a plus de cent quarante mille en longueur; mais la circonſtance la plus frappante, relativement à cette montagne auſſi élevée que ſurprenante, eſt la figure qu'elle préſente du côté du Nord; elle paroît ſuſpendue ſur l'abîme

de la manière la plus effrayante, sa vue, de la mer, remplit d'étonnement, & un coup-d'œil du haut de son sommet frappe d'horreur. La plus grande partie de l'équipage en fut si épouvantée qu'elle ne voulut pas se hasarder à satisfaire sa curiosité à cet égard, jusqu'à ce que des Naturels du Pays tinssent les pieds à plusieurs qui se couchèrent ventre à terre, pour regarder cette merveille; cependant un Kildien se tient debout ou s'assied sur le bord de ce précipice épouvantable avec la plus tranquille indifférence; je fis mes efforts pour prendre sa hauteur avec quelque degré d'exactitude, & je trouvai que cette montagne n'avoit pas moins de neuf cents brasses; si je n'eusse jamais vu cette masse immense, j'en aurois nié probablement l'existence, comme beaucoup d'autres sans doute le feront en lisant ce récit.

Les montagnes de Saint-Kilda sont, près de leur sommet, presque nues,

n'étant couvertes que de petites pierres éparſes & preſque en pouſſière. On voit auſſi, de diſtance en diſtance, quelques petites touffes de bruyeres d'une eſpèce très-baſſe ; ces montagnes ont pris, de leur forme actuelle, ou de celles qu'elles ont eu autrefois, l'une le nom de *Ruail-Mhail* ou *la montagne-rouge*, & l'autre *Mulach-Geall* ou *le ſommet blanc.*

On ne doit pas être ſurpris que la cime des hautes montagnes, & particulièrement de celles d'Ecoſſe, ſoient deſtituées de verdure, les grands ouragans, les pluies abondantes, les orages fréquents & les tremblements de terre doivent naturellement, dans le cours des ſiècles, en emporter une grande quantité de terre, & l'augmentation de celle qu'elles peuvent acquérir, ne doit pas être fort conſidérable. Les terreins les plus bas aux pieds des montagnes, s'élèvent tous les ans,

aussi voyons-nous en effet que ces terreins éprouvent des changements très-remarquables.

On trouve fréquemment dans les tourbieres qu'on creuse dans ces endroits, un nombre prodigieux d'arbres presque entiers, lesquels y ont été probablement enterrés, après avoir été coupés ou arrachés de leur racine, par la grande quantité de terre qui a été lavée & emportée de la surface du sommet des montagnes. D'après ces observations & d'autres circonstances accidentelles, il est assez vraisemblable que plusieurs de ces montagnes dans différents endroits, qui sont maintenant si arides, aient été jadis d'un aspect plus agréable que tout le reste du pays, c'est-à-dire, couvertes de verdure & remplies d'une grande variété d'arbres. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux qui sont parvenus à un âge très-avancé, ont observé dans ce lieu, & dans plusieurs

autres contrées, des changements extraordinaires opérés sur quelques montagnes, & sur les terreins adjacents. Celui de Saint-Kilda, comme la plupart de ceux des montagnes d'Ecosse, est beaucoup plus propre à la pâture qu'au labour. Retenu par l'oisiveté, défaut ou vice même beaucoup plus pardonnable, à la vérité, dans cette Isle que dans aucun autre endroit de la Grande Bretagne, ou découragé par la forme du Gouvernement sous lequel il vit; le peuple de cette Isle préfére de s'occuper à nourrir des moutons & à tuer des oiseaux sauvages plutôt qu'à se livrer au travail fatiguant de l'agriculture.

Leur terre labourable excède à peine quatre-vingt arpents, quoiqu'on pût y en ajouter une beaucoup plus grande quantité, si l'industrie étoit récompensée, & que l'esprit des habitants y fût porté; toutes les terres déjà cultivées, sont limitrophes les

unes des autres autour du village dans lequel habite toute la communauté.

Dans les terres basses, on trouve plusieurs arpènts de prés dont l'herbe est en général fort courte, mais très-serrée; celle de la vallée du côté du Nord-Ouest de l'Isle est extrêmement fine. Cette vallée délicieuse tire son nom de celui d'une Amazone très-fameuse, dans la tradition de l'Isle, & dont la maison, ou plutôt la masure est encore existante, sur laquelle est inscrit *la caverne du Guerrier femmelle*. Un ruisseau traverse le milieu de cette maison & va se décharger de lui-même dans la mer. Près de la petite ouverture qu'on appelle *Camper* ou *l'Anse* propre à débarquer; les habitants font effort pour y pénétrer, lorsque par une nécessité indispensable ils se trouvent obligés de tenter une descente aussi dangereuse, ou que la mer est absolument calme. Au-dessus de cette espèce de caverne tournante dans la vallée agréable dont je viens de parler, il

y a quelques pièces de terres d'élite, où l'on voit entremêlée avec les espèces d'herbes les plus communes, une grande & belle variété des plantes les plus précieuses; la giroflée blanche & rouge, les marguerites, les renoncules, la dent de lion & des plantains de toute espèce. Comme chaque sorte de plante est particulière presqu'à chaque endroit, aussi bien que le climat, il est probable qu'il peut y en avoir dans cet endroit, étrangère à tout autre sol.

Proche de *Camper*, il y a une belle pièce de terre très-remarquable, toute couverte d'oseille de la plus belle espèce, elle est beaucoup plus exquise que toutes celles que j'ai goûtées jusqu'à présent; elle a une sorte d'acidité très-agréable, émoussée par une douceur propre à corriger son acrimonie. On trouve aussi à Saint-Kilda une espèce d'oiseaux sauvages, qui sont très-friands de cette plante; (nous parlerons de

ces oiſeaux dans un autre endroit de cet Ouvrage qui y ſera plus propre :) je crois que les excréments de ces oiſeaux contribuent beaucoup à la fertilité du terrein, & que c'eſt à la même cauſe que l'oſeille qui y croît doit la qualité ſupérieure qu'elle a ſur tout autre.

Le bétail de Saint-Kilda eſt nourri très-abondamment pendant l'Eté ſur le terrein que je viens de décrire, & il fournit dans ce lieu, ainſi qu'il eſt naturel de l'attendre, une plus grande quantité de lait dans cette ſaiſon que dans toute autre : j'ai eu occaſion d'en connoître la qualité par moi-même. La crême qu'il fournit eſt ſi épaiſſe, ou plutôt ſi forte, que quelques-uns de mes compagnons de voyage tombèrent malades après en avoir bu.

J'ai déjà obſervé que toutes les terres qui ont été cultivées juſqu'à préſent,

ſont autour des villages ; le ſol eſt d'une terre légère, pleine de gravier, & il eſt par conſéquent très-difficile d'y marcher. Originairement, il étoit couvert d'un nombre infini de pierres, même à une profondeur aſſez conſidérable, leſquelles ont été enlevées par les premiers habitants. Toutes les terres labourables ſont diviſées en une grande quantité de portions inégales, dont chacune eſt encloſe, pour ainſi dire, & conſervée invariablement dans les mêmes bornes, par le moyen des pierres dont je viens de parler. Elles leur ſervent de limites, & elles ne ſont pas plus changées, ni violées par qui que ce ſoit, que celles du temps des premiers Romains, que leurs ancêtres avoient dédiées à leur Dieu *Termes*, il en réſulte qu'un Kildien regarderoit comme impoſſible, quelque avide & quelqu'adroit qu'il fût, de nuire à ſes voiſins, en s'emparant de

leur bien par cette voie ; &, comme les différentes portions de terres, quoique très-nombreuſes, ont chacune (la plus petite auſſi bien que la plus étendue) une marque par laquelle elle eſt diſtinguée de toutes les autres, le peuple en corps peut, un jour, où le mauvais temps empêche de travailler, s'aſſembler en un endroit, &, ſans aucune difficulté, diviſer toutes leurs terres au coin du feu, ſans arpentage ou même ſans voir le terrein ; & en effet c'eſt ce qu'ils font ſouvent.

Les noms des différentes diviſions dans leſquelles les terres ont été ſéparées, ſe ſont tranſmis d'une génération à l'autre ; leur prononciation eſt très-étrange, & il eſt évident qu'ils ne ſont pas originairement *gaulois* ; c'eſt par cette raiſon qu'on ne trouve perſonne parmi les Kildiens qui prétende expliquer leur ſignification, mais on peut aiſément y découvrir les

traces d'une origine angloiſe & latine dans pluſieurs de leurs mots, malgré tous les changements qu'ils doivent avoir éprouvés dans le cours des ſiècles en paſſant par la bouche d'un peuple de la plus profonde ignorance, & dont les oreilles ne ſont pas délicates.

J'aurai occaſion de prouver dans la ſuite de cette petite hiſtoire que pluſieurs Eccléſiaſtiques & quelques Laïcs auſſi d'une contrée étrangère, doivent être venus dans cette Iſle, dans des temps différents; ces hommes ont été, ſans doute, regardés comme des ſavants très-profonds & capables de gouverner, par le peuple miſérable & groſſier de Saint-Kilda. Il eſt même très-probable, qu'un ou pluſieurs d'entr'eux ont pû uſurper une eſpèce de puiſſance tribunitienne, ou qu'ils l'ont exercée d'une manière légale, c'eſt-à-dire, avec le conſentement

plein & unanime de la République; nous avons auſſi lieu de croire que ces Tribuns laïcs, ou ces Légiſlateurs Eccléſiaſtiques auront formé un corps de Loix Agraires pour l'uſage de ce petit état ; & quoiqu'il ſoit difficile de déterminer ſi ces Légiſlateurs étoient Prêtres ou Laïcs, quoiqu'il ſoit plus vraiſemblable qu'ils étoient du premier ordre ; il eſt évident qu'ils ont eu aſſez d'adreſſe ou de vanité, pour donner myſtérieuſement des noms ſavants à chaque portion de la terre qu'ils diſtribuoient aux Membres de la Société, que leur connoiſſance ſupérieure, ou leur caractère d'hommes publics leur donnoit droit de diviſer ſous la dénomination qui leur plaiſoit ; mais une longue ſuite de ſiècles, les oreilles incorrectes d'un peuple ignorant, & cette manière vicieuſe de prononcer les mots auquel les Kildiens ſont attachés d'une façon incorrigible,

doit avoir altéré & dégradé les noms originaux qui avoient été donnés à la plus grande partie ou plutôt à toutes les portions de terreins labourables. Parmi les moins étranges, sont les divisions des terres appellées *multum agria*, *multum taurus*, *multum savere*, ou *multum fodere*, *Queen o Scotland dotteros* ou la *Doctor's ground*; *Lan-Phalin* ou *Paul's division*. (1) Il est

---

(1) Quoiqu'on ne puisse pas expliquer exactement la signification de ces mots, je crois cependant d'après leur étimologie latine, qu'on pourroit les interpréter ainsi: *multum agria*, le champ très-fertile, *multum taurus*, le champ difficile à labourer, *multum savere*, ou *multum fodere*, le champ à labourer profondement. *Queen o Scot* le champ de la Reine, *Land Dotteros*, ou la *Doctor's ground*, le champ du Docteur; *Lan-Phalin o Paul's*, division de la portion de Paul.

clair que ces noms furent inventés par des hommes qui avoient quelque notion des langues latine & angloise.

Le sol qui entoure le village de Saint-Kilda, quoique pauvre par sa nature, est rendu extrêmement fertile par la singulière industrie & la bonne judiciaire des laboureurs; ils préparent & fertilisent chaque pouce de leur terrein, de façon à le convertir en une espèce de terreau; tous les instruments d'agriculture, dont ils font usage, & que ce travail requiert en effet d'après leur systême, sont une bêche, un maillet, & un rateau ou une herse; après avoir retourné la terre avec la bêche, ils la ratissent ou la hersent avec beaucoup de soin, en ôtant chaque petite pierre arrachant chaque racine nuisible, ou les plantes qui y ont cru, & qu'ils rencontrent dans leur chemin, & écrasant chaque motte de terre jusqu'à ce qu'ils l'aient

réduite en poussière. (1) Aussi-tôt que cette opération est finie, ils sèment leurs petits champs, les recouvrent ensuite avec une espèce d'engrais très-estimé, dont je parlerai dans la suite; s'ils ont intention d'avoir une moisson d'orge, ils emploient un engrais d'une espèce plus commune; s'ils n'ont semé que de l'avoine. Ceci fait, ils les hersent de nouveau & les abandonnent aux soins de la providence (pour me servir de leur expression) avec la ferme persuasion que leur honnête industrie sera ample-

(1) Virgile approuvoit cette partie du systême d'agriculture de Saint-Kilda; il y a environ dix-huit cens ans, & assure dans les vers suivants qu'il sera toujours couronné par le succès.

Multum adeo rastris glebeas qui frangit inerto,
Vimineasque trahit crates juvat arva neque illum;
Flava Ceres alta necuiquam aspectat Olympo.

Celui qui brise les mottes de terre avec le rateau & a herse rend son champ très-fertile, & la blonde Cérès ette sur lui du haut de l'Olympe un regard favorable.

ment récompensée, à moins que Dieu ne maudisse leurs terres en punition de leurs péchés.

Il est certain qu'un petit nombre d'arpents bien préparés de cette manière à Saint-Kilda, procurera plus de profit au laboureur qu'un beaucoup plus grand nombre cultivés grossièrement, & avec précipitation, comme on a coutume de faire dans les autres Isles Occidentales. (1) Le peuple de Saint-

(1) Les Consuls & les Dictateurs de l'ancienne Rome, n'avoient en partage qu'un petit nombre d'arpents, mais comme leur terrein étoit très-fertile, & divisé avec une sage économie en petites portions, je dis petites (relativement à notre estimation sur ce qui constitue une ferme) quoiqu'assez considérable pour fournir aux besoins d'une famille industrieuse. Ces terres produisoient de quoi nourrir, quoique ce ne fût que dans une petite partie de l'Italie, un peuple plus nombreux que tout celui de cette contrée avec son revenu actuel n'est à présent capable d'en entrete-

Kilda, sème & moissonne de très-bonne heure, je veux dire plutôt qu'aucun de leurs voisins de la côte occidentale de l'Ecosse. Le sol, ainsi que je l'ai déjà remarqué, est très-raboteux, & nullement spongieux. La chaleur du soleil réfléchi par les montagnes & les rochers dans les vallées inférieures qui sont vis-à-vis du Sud-Est, doit,

---

nir. Il est impossible de supputer avec quelque degré de certitude la multitude prodigieuse d'hommes que la terre de Canaan nourrissoit autrefois, sans le secours d'aucun commerce, quoiqu'elle fût assez raboteuse & d'une étendue médiocre, à moins que nous ne résolvions ce problême en le soumettant aux mêmes causes naturelles, de la grande industrie appliquées à de petits domaines. Quand un peuple est parvenu à s'adonner au commerce, & qu'il est par conséquent obligé de maintenir des armées sur pied, on peut mettre en question avec fondement, si dans ce cas, les terres propres au labour doivent être partagées dans des portions aussi peu considérables.

dans l'Eté, avoir beaucoup d'intenſité, & quoique le climat ſoit très-pluvieux, le bled doit par ces raiſons croître très-vîte, & murir promptement. Je vis l'orge de cette Iſle vers le commencement de Juin, & j'obſervai que ſa tige étoit plus haute que je ne l'avois vu par-tout ailleurs dans cette ſaiſon.

La moiſſon eſt communément finie à Saint-Kilda avant le commencement de Septembre, & ſi elle n'étoit pas faite alors, elle ſeroit preſque entièrement détruite par les orages de l'équinoxe. Tous les Inſulaires des côtes occidentales ont grande raiſon de craindre la furie des tempêtes de l'Automne : ces fléaux, joints aux pluies exceſſives dont ils ſont innondés généralement pendant ſept ou huit mois de l'année, ſont les plus grands malheurs qu'ils éprouvent, & les Kildiens ſont encore les plus mal partagés de tous ſur

cet objet. (1) L'orge & l'avoine ſont les ſeules ſortes de grains qu'on connoiſſe à Saint-Kilda, & le ſol ne paroît pas propre à aucun autre. On apporte tous les ans à *Harris* cent boiſſeaux d'orge, ſelon la meſure des anciens montagnards, & aucune de toutes les

(1) Quelques perſonnes qui ont paſſé pluſieurs années, ſoit à Saint-Kilda, ſoit dans les Iſles adjacentes, ſont convaincues qu'il n'y a aucune hyperbole poétique dans la deſcription que donne Virgile de ce qu'il a vu probablement dans les montagnes d'Italie, près des Alpes ou de l'Appennin.

Sæpè ego, cum flavis meſſorem induceret arvis
Agricola, & fragili jàm ſtringeret hordea culmo
Omnia ventorum concurrere prœlia vidi :
Quæ gravidam latè ſegetem ab radicibus imis
Sublimè expulſam eruerant ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem ſtipulasque volantis.

GEORG. I v. 316.

J'ai ſouvent vu au moment de la moiſſon les vents déchaînés avec fureur les uns contre les autres arracher les épics juſque dans leur racine, & ſe jouer dans les airs de l'unique eſpérance du laboureur.

autres Isles occidentales, n'en produisent point d'une aussi bonne espèce. Ce n'est que depuis peu que l'usage des pommes de terre a été introduit chez ce peuple, & jusqu'ici il n'en a cultivé qu'une petite quantité.

Ce que les Naturels du pays appellent *jardin* dans toute l'étendue de cette *terre* (car c'est ainsi qu'ils nomment leur Isle principale) n'est guères autre chose qu'une partie de terrein, enclose, peu considérable, où ils plantent quelques choux. On a observé que le bas peuple faisoit beaucoup plus de cas des potagers, il y a quelques années dans les Isles occidentales qu'ils n'en font à présent, depuis qu'on y cultive généralement des pommes de terre, & avec un succès extraordinaire. La raison en est évidente & le même motif détournera probablement les Kildiens de tenter aucune amélioration dans ce qu'ils appellent leurs jardins.

Le terroir de la partie qui eſt au Nord-Oueſt de l'Iſle eſt incomparablement plus fertile dans quelques-unes de ſes portions que celui qui eſt autour du village. *L'Intendant*, ou ſous une autre dénomination, le Gouverneur obtint de quelques perſonnes du peuple, il y a un petit nombre d'années, de faire une expérience ſur deux ou trois petites parties de terrein en les retournant & en les ſemant, mais le tuyau étoit ſi abondant, & les tiges ſi foibles que tout étoit couché avant que les épics fuſſent entièrement formés. D'après cette expérience qui fut ſans ſuccès, ils tirent un argument ſans réplique, & ils penſeroient la même choſe de tous les eſſais du même genre qu'on pourroit leur propoſer dans la ſuite. Mais leur objection la plus raiſonnable & la plus victorieuſe contre toutes les améliorations de cette eſpèce eſt l'inconvénient fâcheux de manquer de la

partie la plus fine de leur gazon : car ils ne doutent pas qu'ils ne le perdiſſent en grande partie, ſi ce riche terrein étoit une fois cultivé. En effet leur bétail procure beaucoup plus de bénéfice au Gouverneur qu'à eux-mêmes, parce qu'il a un ancien droit acquis ſur tout le lait que ce bétail fournit, depuis le commencement de Mai juſqu'après la Saint-Michel, il leur eſt cependant d'un avantage aſſez conſidérable en ce que leurs femmes & leurs filles ſont employées à traire les troupeaux, mais malheureuſement tout le profit ne leur en appartient en propre que dans la ſaiſon où le lait leur eſt moins utile (ſervitude ſemblable à celle des Cananéens que leurs maîtres condamnèrent à couper du bois & à tirer de l'eau en punition d'un crime dont les Kildiens ne furent jamais coupables).

Un autre motif de découragement,

dont les conféquences ne font pas moins importantes, eft que le Gouverneur aura toujours le pouvoir de faire le monopole fur tout le commerce de cette Ifle, fi l'on peut s'exprimer ainfi; ou fous une autre forme, de s'emparer de tout ce que le pays produit, à l'exception de ce qui eft néceffaire à la vie des habitans; ou de les rendre propres au labour, plutôt pour fon bénéfice que pour les véritables propriétaires; & cet abus n'eft pas aifé à réformer : en effet, leur fituation eft fi malheureufe, qu'il y a tout lieu de craindre qu'ils ne foient par la fuite entièrement dans la dépendance d'un ambitieux qui envahira aifément toutes les petites productions de l'Ifle, & gouvernera la République avec une verge de fer, à moins qu'il ne foit retenu par l'honneur & la confcience, ou un degré d'humanité très-rare.

D'après l'exposé que je viens de faire de leur véritable position, il est aisé de juger que les Kildiens ajouteroient fort peu à leur bonheur en semant une beaucoup plus grande quantité de bled que leurs terres n'en produisent maintenant ou qui excéderoit celui qui leur est nécessaire pour se nourrir.



CHAPITRE III.

Des maisons de Saint-Kilda, des étables & du temple de Druides dans l'Isle de Boreray.

Au côté oriental de l'Isle, à la distance d'un quart de mille de la baie, est un village dont j'ai déjà parlé plus d'une fois ; c'est dans ce lieu que tout le corps de ce petit peuple vit rassemblé comme les habitants

tants d'une ville ou d'une cité, toutes leurs maiſons ſont bâties en deux rangées très-régulières, & vis-à-vis les unes des autres, avec une eſpèce de chauſſée au milieu qu'ils appellent la *rue*.

Ces habitations ſont conſtruites & tournées d'un manière très-extraordinaire; le toît de chaque maiſon eſt plat, ou à peu près comme celui des maiſons de quelques Nations orientales; je ne crois pourtant pas que perſonne puiſſe même ſoupçonner que les Kildiens aient emprunté d'elles la forme de leurs bâtiments; elle leur a été enſeignée par leur propre raiſon, que l'expérience a confirmée.

Le lieu que le haſard leur a aſſigné en partage, eſt particulièrement ſujet à de violentes bouffées de vent, & même à de furieux ouragant; ils ſont perſuadés que ſi leurs maiſons étoient plus élevées qu'elles ne ſont, le premier hiver orageux les renverſe-

roit, & qu'ils en feroient écrafés. C'eft pourquoi la méthode qu'ils ont de faire leurs toîts beaucoup plus plats qu'on n'a coutume de les conftruire, n'eft pas une précaution tout-à-fait inutile.

Les murs de ces bâtiments font faits d'une efpèce de pierres très-inégales, & très-raboteufes, affemblées à la hâte, fans chaud ni mortier, à la hauteur de huit à neuf pieds.

C'eft dans l'épaiffeur des murs qu'on place les lits, ils font couverts de pavillon & affez larges pour coucher trois perfonnes; dans le côté de chaque lit eft une ouverture en forme de porte, laquelle eft trop baffe & beaucoup trop étroite pour l'objet auquel elle eft deftinée.

Toutes les maifons des habitants font divifées en deux appartements par des murs de féparation : dans le plus grand des deux qui eft près de

la porte, ils renferment leurs bestiaux pendant tout l'hiver; l'autre est destiné pour la cuisine, la salle & la chambre à coucher.

On jugera aisément qu'une race d'hommes & de femmes élevée à Saint-Kilda doit former une génération très-mal propre & très-grossière en tout point; & j'avoue qu'il est impossible de les défendre de cette imputation. L'usage qu'ils ont de préparer une sorte de fumier qui leur est, en effet, d'une très-grande utilité, prouve qu'ils ne sont pas fort délicats.

Après avoir brulé une quantité considérable de gazon sec, ils en répandent les cendres, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, sur le plancher de l'appartement où ils mangent & où ils couchent; lorsque ces cendres ont été bien étendues, ils la couvrent avec une sorte de terre friable & fertile sur ce lit de terre; ils en ajoutent

un autre de la même épaiſſeur avec cette eſpèce de pouſſière, dans laquelle la tourbe eſt ſujette à ſe réduire ; cette opération faite, ils arroſent, foulent & battent toute cette maſſe de manière à en former un plancher ſolide ſur lequel ils allument auſſi-tôt un feu très-conſidérable, & ne le laiſſent jamais éteindre qu'il n'ait produit un amas de cendres ſuffiſant prêtes à employer. Ils répètent les mêmes opérations, & toujours avec la même exactitude, juſqu'au temps où ils ſément leur orge ; il en réſulte que les murs de leurs maiſons ſont réduits aux environs de quatre ou cinq pieds de huit ou neuf qu'ils avoient.

Dans la vue d'avoir aſſez d'eſpace pour accumuler les uns ſur les autres les différentes couches du mêlange dont je viens de parler, les anciens habitants de Saint-Kilda ont aſſez ingénieuſement imaginé de placer leurs

lits dans l'épaisseur des murs de leurs maisons ; ce fut aussi pour le même dessein qu'ils prirent soin d'élever ces murs à une hauteur beaucoup plus considérable qu'on n'a coutume de les faire dans les autres Isles occidentales.

L'engrais produit par le procédé que je viens de décrire, doit sans doute être bon, quoique probablement son effet soit plus actif que durable ; comme il est répandu en petite quantité sur la surface de la terre, les parties ignées & salines doivent être bientôt dissipées. Quoi qu'il en soit, ceux qui mettent cette méthode en pratique la louent avec excès, ils l'appellent un agent d'un prix inestimable, & l'on peut même affirmer sans exagération qu'un Kildien d'origine ne donneroit pas cet engrais pour tous les diamants du Brésil & de Golconde.

Personne ne doute que la propreté

ne contribue beaucoup à la ſanté, & ne prolonge la vie ; cependant malgré les preuves que je viens de donner du peu de délicateſſe des Kildiens ſur cet objet, auxquels je pourrois encore ajouter beaucoup d'autres, je n'ai point remarqué que le peuple de cette Iſle vécût moins que les autres hommes. La ſouſtraction totale de tous les objets de luxe, qui tendent par leur nature à détruire la conſtitution du corps humain, & leur exercice modéré, joints à quelques autres circonſtances, font que la carrière de ces inſulaires eſt preſque auſſi longue que celle des autres peuples qui ont plus ſoin d'éviter la ſaleté ſur eux-mêmes & dans leurs demeures.

Outre les maiſons dont j'ai parlé plus haut, les Kildiens, ont un nombre prodigieux de petites cellules diſperſées dans toute l'Iſle, qui ne ſont bâties abſolument qu'en pierres, ſans qu'il y

entre le plus petit morceau de bois. Ces cellules ont douze ou dix-huit pieds de long, sur un peu plus de sept de haut, la largeur dans la fondation est à peu près égale à la hauteur. Chaque pierre est appuyée sur celle qui est immédiatement au-dessous, non pas perpendiculairement, mais inclinée en avant, de manière qu'elle s'approche du côté opposé de la grotte; c'est ainsi que par des degrés insensibles, les deux dernières plus élevées, se trouvent assez près l'une de l'autre pour être couvertes par un simple pavillon au sommet. Pour empêcher la pluie de pénétrer jusqu'en bas par les interstices qui se trouvent entre les pierres, la partie supérieure du bâtiment est recouverte avec du gazon, qui présente à la vue une belle pelouse lorsqu'il est nouveau.

C'est dans ces petites retraites que

les Kildiens renferment leur tourbe, leurs œufs & leurs oiſeaux ſauvages; chaque habitant en a ſa part en proportion de l'étendue de terre qu'il poſſède, ou de la rente qu'il paie au Gouverneur. A en juger par la conſtruction de ces cellules, & le travail qu'elles ont exigé avant que d'être amenées à leur point de perfection, il eſt évident que ſi ceux qui les ont bâties, n'ont pas eu plus de génie que leurs voiſins, des Iſles adjacentes, ils étoient au moins plus induſtrieux que ne le ſont leurs propres ſucceſſeurs.

Sur la peninſule qui termine la large baie au Midi, & qui dans les grandes marées eſt environnée par la mer, & forme par conſéquent une Iſle à tous égards, eſt placé un vieux Fort ruiné appellé par les Naturels du pays *Dun-Fir-Bholg.*

Les pierres dont cet étrange bâtiment eſt conſtruit ſont larges, preſque

quarrées, & doivent par conféquent avoir été tirées d'un carrière, n'y ayant aucune matière de la même couleur ni de la même fubftance dans toute l'Ifle; il eft donc évident que ceux qui les ont affemblées, connoiffoient mieux les règles de la conftruction que les Kildiens d'à-préfent, & étoient probablement d'une plus grande opulence.

Les Antiquaires avec lefquels Martin a eu occafion de converfer dans quelques-unes des Ifles occidentales, avoient des idées bifarres, ou étoient affez profondément ignorants pour prétendre que ce Fort avoit été bâti par les Volfques; ont-ils voulu parler des Volfques d'Italie, ou des Volfques des Gaules? Si c'eft des premiers, ils fuppofoient donc que Camille à la tête de ces Volfques Italiens fut employée à bâtir cet édifice des Kildiens; que Turnus fidele allié de cette hé-

roïne avoit engagé dans les dernières années de ſa vie quelques-uns de ces Rutiliens au même travail dans l'eſpérance d'un heureux ſuccès. Si ce ſont les Volſques des Gaules qui habitoient près des Pyrènées, ces Antiquaires préſumoient ſans doute que s'étant joints avec quelques Ruſſes des bords du Volga, ils leur avoient prêté une aſſiſtance favorable ; la reſſemblance de ces noms, qui en effet ſont les mêmes dans les deux ſuppoſitions, rend ces deux idées également ridicules.

Quelques Hiſtoriens Irlandois nous ont tranſmis le récit circonſtancié des actions de deux illuſtres perſonnages nommés *Partholanus* & *Nemedius*, tous deux originaires de la Scythie près du Tanaïs, & *des Palus Mèotides* ; ils prétendent que ces deux héros fondèrent ou conquirent leur Iſle dans les temps les plus reculés. Ces mêmes Hiſtoriens d'après une Chronologie inconteſtable

nous ont donné l'hiſtoire de *Fir-Bholg* qui établit auſſi une Colonie Irlandoiſe, extrêment ancienne, quoique poſtérieure cependant à celle de *Partholanus* & de *Nemedius*. Les ancêtres de *Fir-Bholg* partirent (on ne ſait pas, à ce qu'il paroît, de quel endroit) pour aller en Grèce, ſous la conduite & les auſpices de *Limon Breac*; mais leur poſtérité cruellement opprimée dans ce lieu, s'empara d'une flotte qui appartenoit à leurs perſécuteurs, & vogua en Irlande où elle fit des prodiges de valeur.

On ne peut pas nier que les Ecoſſois qui habitent les plaines, & quelques-uns parmi les Montagnards, n'aient, pendant pluſieurs ſiècles, prétendu ſans aucun fondement, qu'ils deſcendoient des anciens *Hibernois*; ce qui, à mon avis, donne la vraie raiſon pour laquelle le Fort de Saint-Kilda porte l'illuſtre nom de *Dun-Fir-*

Bholg (1), d'après l'idée populaire.

On a donné aussi l'autre raison suivante. On conserve parmi le peuple de cette Isle une tradition, qui lui persuade qu'un nommé *Masquin*, Corsaire Irlandois, fut le premier qui s'établit dans leur pays avec une colonie composée de ses compatriotes; mais quelle qu'en puisse être la cause, il y a sujet de s'étonner que des hommes raisonnables aient imaginé d'élever un monument aussi coûteux, dans un lieu si éloigné, que la nature a rendu presque imprenable dans toutes ses parties, à moins que nous ne supposions qu'ils craignoient d'y être poursuivis & maltraités.

Si je ne craignois pas qu'on taxât mes conjectures de chimères, je ne ferois point de difficulté d'avancer que je soupçonne les anciens *Hibernois*

(1) Fort de Fir-Bholg.

de tirer leur de nom *Fir-Bholg* des mots celtiques, *Fir* hommes, & *Bholg* ou *Bulg*, qui conformément à *Festus Pompeius*, signifie parmi les Gaulois une poche de cuir, ou un sac fait de peau; les Irlandois eux-mêmes & les Montagnards d'Ecosse, ont retenu ce mot dans leurs langues jusqu'à ce jour. Un ancien Romain (1) parle d'un homme dont la gourmandise étoit excessive, qui mettoit toutes ses espérances & sa félicité dans un sac de cette espèce; & l'on peut assurer peut-être, sans blesser la vérité, que les Hibernois des siècles les plus reculés, avoient à peine parmi leurs petits ustensiles ou leurs effets, aucune chose qui fût d'un prix plus estimable

(1) *Cum bulga cœnat, dormit,*
Lavit, omnis in una
Spes hominis bulga.

LUCII, SATYRA 6.

Il mange, dort & prend le bain avec son sac; toutes ses espérances sont renfermées dans son sac.

que des ſacs à peu-près du même genre. Leurs meubles pendant tout le temps qu'ils étoient dans leurs maiſons devoient être en petite quantité, & lorſqu'ils étoient employés dans des expéditions militaires, il eſt certain qu'ils portoient & renfermoient, ainſi que quelques autres peuples, leurs proviſions dans de pareils ſacs.

Il faut convenir que le nom de *Fir-Bholg* eſt un mot injurieux d'après ſon étimologie ; mais cette objection ne peut jamais être ſolide contre ſa propriété & ſa juſte application ; on ſait depuis long-temps que les noms de *Cymbres*, de *Saxons*, d'*Allemands*, de *Pictes*, d'*Ecoſſois*, de *Brigants*, de *Pœones*, de *Cyclopes*, de *Bagandœ* & pluſieurs autres que portent de puiſſantes tributs & des nations entières, étoient dans l'origine des noms honteux, quoique dans la ſuite ils ſoient devenus fort honorables.

Le monument le plus curieux, & qui ſuppoſe le plus d'induſtrie dans tout le territoire de cette petite République, eſt une maiſon bâtie ſous terre à Boreray. Je donnerai dans la ſuite une deſcription de cette Iſle ; je parlerai ici ſeulement de la maiſon & d'un autre édifice, lequel, à mon avis, reſſemble beaucoup à un temple de Druides.

Il y a pluſieurs ſiècles (il n'eſt pas poſſible d'en aſſigner préciſément l'époque) qu'un homme entreprenant, nommé *Staller* ou *l'homme des rochers*, animé de l'amour du bien public, ou plutôt très-ambitieux, ſe fit le chef d'une révolte contre le Gouverneur, il ſe mit à la tête d'un parti qu'il engagea dans ſa conſpiration injuſte ſous le vain prétexte qu'il ne combattoit que pour recouvrer la liberté ; il s'empara de *Soay*, s'y établit pendant quelque temps, & y conſtruiſit

une eſpèce de bâtiment fort étrange pour lui & ſes complices. Cet événement eſt d'une date très-ancienne, mais la ſingularité de ce monument en atteſte en quelque façon l'autenticité.

Cette maiſon a dix-huit pieds de haut, & ſon ſommet eſt preſque au niveau de la terre dont il eſt environné; en bas il eſt d'une forme circulaire, & toutes ſes parties ſont diſpoſées de manière qu'une ſeule pierre en forme le toît; en ôtant cette pierre, la maiſon eſt ſuffiſamment aërée; au milieu du plancher eſt un large foyer, & autour des murs eſt une eſpèce de banquette pavée, ſur laquelle ſeize perſonnes peuvent être aſſiſes commodément; il y a quatre lits dans cette maiſon couverts d'une voûte en pierre; chacun de ces lits eſt aſſez grand pour que quatre hommes puiſſent y être couchés, & chacun a une entrée ſéparée; les diſtances entre ces différentes ouvertures reſſem-

blent en quelque façon à autant de piliers.

Le rebelle (ou plutôt l'ami de la liberté) qui fit construire cette caverne artificielle avoit sans doute d'assez bonnes raisons pour justifier un goût d'architecture aussi bisarre. En effet, il est moralement certain qu'il doit avoir manqué de bois pour bâtir dans la méthode ordinaire; il devoit craindre d'ailleurs que l'ennemi n'envahît son petit Royaume pendant la nuit. Nous devons ajouter aussi que lui & ses camarades étoient en danger de périr pendant le froid de l'hiver. Toutes ces considérations doivent donc l'avoir engagé à s'ensevelir sous terre, pour ainsi dire, avec ses compagnons pour être plus en sûreté; semblables à ces anciens Germains, dont Tacite nous a transmis le récit suivant.

« Leur coutume est d'ouvrir des » caves souterraines qu'ils couvrent

» avec du fumier : leur objet eſt d'avoir
» des lieux de retraite pendant l'hiver,
» & des eſpèces de greniers pour leur
» bled ; ils y ſont garantis des rigueurs
» du froid ; ſi d'ailleurs un ennemi
» fait alors une irruption dans leur
» contrée, il pille ſeulement les lieux
» qui s'offrent à ſa vue ; mais ceux qui
» ſont cachés ou creuſés ſous terre ne
» ſont pas faciles à découvrir ; l'ennemi
» eſt donc déçu par cette induſtrie,
» parce qu'elle exige une recherche
» très-exacte pour trouver de ſem-
» blables demeures (1).

---

(1) Quel prudent motif avoit pu déterminer les anciens Germains à recouvrir leurs cavernes avec une grande quantité de fumier ? (*Multa inſuper fimo onerant* : car telles ſont les paroles de l'Auteur.) Pour moi j'avoue que je ne puis le comprendre, même après avoir été inſtruit des raiſons que donne Tacite pour faire uſage de cette méthode, j'ai de la

Les pierres dont eſt bâtie cette étrange habitation, ſont exactement ſemblables à celles de *Dun-Fir-Bholgs*; mais que ce fugitif ait pu ſe procurer des outils pour les tirer d'une carrière, que lui & ſes compagnons, aventuriers, qui étoient ſeulement au nombre de ſeize, aient pu achever ce bâtiment dans une ſeule ſaiſon, qu'ils aient pu ſe nourrir dans cette Iſle pendant pluſieurs années

---

peine à m'empêcher de ſoupçonner que le texte n'ait été corrompu ; car en le liſant tel que je l'ai maintenant ſous les yeux, je vois qu'il devroit y avoir *multa inſuper humo* (1) qui ne forme qu'une très-légère altération du premier; mais le raiſonnement feroit mieux fondé, les idées & les mots pour les exprimer, moins choquants, & la pratique des Germains plus conforme à celle des Arméniens, des Sarmates des anciens Ecoſſois, & de quelques autres nations.

(1) Beaucoup de choſes par-deſſus la terre.

ſans aucune culture, & qu'ils aient pu réſiſter & même triompher de la force ſupérieure d'un Gouverneur irrité, pendant un long eſpace de temps; tous ces faits me paroiſſent très-difficiles à croire.

J'haſarderai de faire part ici à mes lecteurs d'une conjecture relativement à cette maiſon & au temple de Druides, dont j'ai parlé plus haut; quoiqu'elle ne ſoit pas confirmée par la tradition de l'Iſle, elle peut à mon avis être également probable.

Ce que j'appelle un temple de Druides, eſt un large cercle compoſé de groſſes pierres fixées en terre perpendiculairement à des diſtances égales les unes des autres, dont une eſt plus particulièrement remarquable par ſa régularité; elle eſt placée au centre du cercle, eſt platte au ſommet, & il eſt probable qu'elle a un degré de conſécration plus éminent que les autres,

Quelqu'un qui affirmeroit que le culte des Druides pénétra dans cette Isle éloignée, & presque inaccessible, pourroit, ce me semble, être regardé, avec quelqu'espèce de raison, comme un amateur de chimères, ou le partisan des paradoxes. Il est aisé de deviner les motifs qui déterminèrent les Prêtres de cette Religion à venir habiter dans ce désert ; mais les arguments tirés des avantages & des inconvénients temporels ne sont pas toujours des preuves concluantes en pareille matière. Que devons-nous penser des anciens Brachmanes & des Gymnosophistes ou des modernes Derviches & des Faquirs ? Qui auroit pu engager les hommes de ces différentes institutions à renoncer à tout commerce avec les autres sectes, à s'abstenir de vin & de toute nourriture animale, ou à se refuser une infinité d'agréments, très-innocents en eux-mêmes, & que

dirons-nous des Anachoretes parmi les premiers Chrétiens ?

L'ambition, de même que l'abus de la Religion, produit d'étranges effets ſur l'eſprit humain ; & ſi ces principes des actions viennent à germer dans le même cœur, ils doivent opérer d'une manière très-extraordinaire.

Si quelques Eccléſiaſtiques chrétiens pouſſés par la ſuperſtition, l'avarice & l'entouſiaſme, ou quelque principe encore plus puiſſant, ont été aſſez dominés par ces paſſions pour les engager à fixer leur ſéjour à Saint-Kilda, ſeroit-il étonnant qu'un Prêtre des Druides, excité par quelques-uns de ces motifs, ſe fût établi dans ce lieu pour y former un petit empire ſpirituel ?

Il eſt vrai qu'il n'y a point de chêne dans la moderne *Hirta*, mais s'il eſt certain qu'un arbre de cette eſpèce n'y a jamais exiſté, & qu'un Druide

ne pouvoit pas exercer ſes fonctions ſacerdotales ſans *gui-de-chêne* ou des feuilles de ce bois ſacré (circonſtance trop importante cependant pour avoir été oubliée par Céſar dans le compte qu'il rend de cette ſecte fameuſe.) Un Prêtre de cette Religion ne pouvoit-il pas tranſporter, de quelqu'autre pays, cette ſubſtance d'une néceſſité ſi indiſpenſable dans l'Iſle de Saint-Kilda ? Pline & aucun autre Auteur n'a avancé que les feuilles & le fruit ſacré de cet arbre fuſſent inutiles ou profanes à moins qu'ils n'euſſent été cueillis nouvellement ou arrachés d'un chêne de manière qu'ils fuſſent encore tout frais pour pouvoir ſervir aux ſaints rites. Dailleurs il eſt probable que Saint-Kilda produiſoit quelques arbres, & peut-être même des chênes du temps du Paganiſme.

Pour moi j'avoue qu'il me paroît très-vraiſemblable que le bâtiment

circulaire qui eſt à Saint-Kilda, autrement dit Boreray, doit avoir été un temple payen. Il eſt évident en effet qu'on n'a pu avoir deſſein d'en faire un lieu propre à rendre la juſtice, ni pour le couronnement d'un Roi, ni d'un monument pour les morts, ni pour tranſmettre à la poſtérité la mémoire d'une bataille ; & d'un autre côté, il eſt difficile de concevoir à quel autre uſage il peut avoir été employé, ſi ce n'eſt à celui de la Religion.

La maiſon de *Staller* qui eſt à peu de diſtance de cet édifice doit avoir été long-temps à bâtir, a exigé une grande dépenſe & beaucoup de tranquillité. Je ſoupçonne fort qu'un Druide en a été auſſi le fondateur, & que les Prêtres de cette ſecte (hommes paſſionnés pour la retraite) peuvent y avoir habité. Je conçois qu'une objection plus ſpécieuſe que ſans

réplique

réplique peut être avancée contre cette idée ; mais ſi quelqu'un trouve mon opinion ſur cet objet, ſans fondement, qu'il me permette de lui faire part d'un autre conjecture.

Il eſt certain que quelques Moines chrétiens ont viſité les Iſles d'*Hirta*, & qu'ils y ont réſidé. Il eſt également vrai que parmi ces Religieux, un grand nombre a donné beaucoup de preuves d'induſtrie, & d'une ferme perſévérance dans un travail très-laborieux. Quelques hommes de la même profeſſion & d'une ſemblable capacité, auront tiré les marbres des carrières, les auront taillés & en auront bâti des cellules pour eux & pour leurs ſucceſſeurs. Un Religieux d'un genre auſſi actif, qui ſe trouvant à Saint-Kilda, étant oiſif une partie de la journée qu'il pouvoit donner à ſa récréation, peut, après en avoir conſacré pluſieurs heures aux devoirs les plus eſſentiels de la piété,

avoir formé le dessein de construire cette maison romanesque, & comme il aura bientôt trouvé que ce travail donnoit du relâche à son esprit, & que s'il parvenoit à le finir, il lui procureroit une habitation commode, ainsi qu'à d'autres; il est possible qu'il n'ait pas épargné la dépense pour la rendre propre à ses vues; & s'il a eu besoin du secours d'un ou de plusieurs compagnons pour cette entreprise, un frère hermite, ou les esclaves soumis d'*Hirta*, qui pensoient probablement faire un œuvre méritoire de rendre service à un aussi saint personnage, lui auront prêté leur aide avec autant d'empressement que de plaisir.





CHAPITRE IV.

Des Egliſes ou des anciens Edifices religieux & de quelques monuments du Paganiſme qu'on trouve à Saint-Kilda.

Nous avons lieu de croire que le Chriſtianiſme avoit fait quelques progrès dans notre contrée avant le règne de Conſtantin le Grand. Pendant la chaleur de la perſécution générale ſous Dioclétien, quelques-uns qui avoient embraſſé la Religion chrétienne, craignant la cruauté ſans relâche de ce tyran altéré du ſang humain, doivent avoir abandonné le Midi de la Grande Bretagne qui pour lors étoit une Province des Romains, pour aller ſe réfugier dans le terri-

toire des Calidoniens ; nos Hiſtoriens nous l'aſſurent, & rien en effet n'eſt plus probable.

La vie extrêmement auſtère de quelques-uns d'entr'eux, la ſainteté de leurs mœurs, & l'eſprit de leur doctrine les rendirent ſi vénérables, que les pauvres cellules dans leſquelles ils habitoient, ou plutôt ſe cachoient, furent regardées, dans ces temps reculés, comme des lieux ſanctifiés. On bâtit des Egliſes où étoient ces eſpèces de cabanes, & l'on penſa qu'elles ſeroient fort honorées de porter le nom des cellules qu'elles repréſentoient, de même que des ſaints perſonnages qui s'étoient retirés pour quelques temps dans ces humbles hermitages. Tel eſt l'origine des noms qu'on a donnés il y a pluſieurs ſiècles & que porte encore aujourd'hui ce nombre infini d'Egliſes paroiſſiales & de Chapelles tant dans l'Ecoſſe que

dans l'Irlande, qui s'appellent *Kil*, en Gaulois *Cille*, & en Latin *Cella*.

L'Etat Monastique a pris sa naissance dans l'Orient, & y étoit déjà établi sur des fondements solides avant que d'être introduit dans les Provinces occidentales de l'Empire Romain. Les cruautés qu'exercèrent les Inquisiteurs payens, obligèrent plusieurs des premiers chrétiens à se retirer dans les déserts, & les forcèrent à pratiquer des austérités extraordinaires. Ce genre de vie, quoique d'abord volontaire, fut bientôt regardé comme une espèce de *règle* très-méritoire sous quelques Empereurs chrétiens; Constantin en particulier, ainsi que ses fils y donnèrent beaucoup d'encouragement, & à la fin, elle fut élevée au titre pompeux de *Philosophie divine*.

Il est rapporté par deux Auteurs très-respectables, *Bède* & *Adamnan*, le premier *Anglo-Saxon*, le second

Ecoſſois, & Abbé de *Jona*, que quelques-uns de ces Philoſophes chrétiens faiſoient des miracles ; la troiſième partie environ de la vie de Saint Colomban, qui a été écrite par *Adamnan*, eſt remplie de faits extraordinaires : il en eſt de même de la vie de Cuthbert que Bède nous a donnée en proſe & en vers ; mais ſoit qu'on ajoute foi à de tels miracles & à d'autres ſemblables, ou qu'on les révoque en doute, nous avons lieu de croire que les Moines de nos Iſles étoient plus utiles que les ſolitaires orientaux, qui négligeoient toute vertu ſociale. Cependant d'après ce goût de mortification qui régnoit univerſellement dans tout le corps monaſtique, auſſi bien que d'après un million de paſſages de l'hiſtoire de Bède, nous ne pouvons nous diſpenſer de conclure que le plus grand nombre des Religieux Anglois

& Ecoſſois étoit fortement attachés aux lieux ſolitaires & écartés, amateur des petites Iſles & plus encore d'exercer ſur le corps pluſieurs genres de macération.

Mais ſi la Providence a jamais déſigné quelque partie du globe propre par ſa nature à être habité par des hermites, Saint-Kilda, ſans aucun doute, doit être une de ces demeures; en effet, il eſt très-difficile que l'imagination la plus exaltée puiſſe ſe former l'idée d'un lieu plus propre aux pénitences volontaires, que cette Iſle ſauvage & preſque inacceſſible; ici toutes les influences pernicieuſes de la mauvaiſe compagnie, toutes les diſtractions de *l'affaire* importante de ſa vie contemplative, tout ce qui peut flatter les ſens & procurer quelqu'amuſement, en eſt preſque totalement exclus; il étoit en conſéquence très-naturel qu'un dévot zèlé, d'un

caractère ſombre, entendant parler d'un lieu dépourvu de tout agrément, & de tout objet de tentation, conçût pour lui la paſſion la plus effrénée, & ſaiſît la première occaſion de ſatisfaire en ce lieu l'amour qu'il avoit pour la retraite.

Il eſt difficile de déterminer ſi le premier Moine ſolitaire qui ſe retira à Saint-Kilda, vivoit avant Saint Columban, Bridget, Patrice ou Palladius; pour moi je penſe qu'il eſt très-probable que quelques-uns des diſciples de Saint-Columban furent les premiers qui y enſeignèrent le Chriſtianiſme. Cet homme vénérable y envoya un ou pluſieurs de ſes Religieux pour convertir les habitans payens des Iſles Orknay, ainſi qu'il eſt rapporté dans la vie de ce Saint par Adamnan : eh, qui auroit pu empêcher le même ſaint perſonnage d'étendre auſſi ſes ſoins paternels aux

Isles qui étoient beaucoup plus près de son favori Jona; & entr'autres à Saint-Kilda ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y a dédié un temple à cet illustre Abbé, qui, dans le langage du pays, est appellé encore aujourd'hui Columbeille. (1) Il est bâti à l'Occident du village, & on ne trouve ni autel, ni croix, ni cellule dans son enceinte.

Nous savons par quelques légendes Irlandoises citées par le Docteur Hanmer dans sa chronique du Royaume d'Irlande, que Saint Columban dédia toutes les Eglises qu'il fonda, soit à Jesus-Christ, soit à la Trinité, & de telles légendes sont des preuves suffisantes dans une semblable matière. Le caractére de Bède, de Saint-Columban & de ses disciples, donne la plus grande probabilité au compte

(1) Cellule de Columban.

qu'il rend de ces Egliſes ; ſelon cet Auteur, (1) ces hommes reſpectables qui étoient ſéparés du reſte de l'univers, ignoroient abſolument les décrets ſynodaux relatifs à la fête de Pâques, & pratiquoient ſeulement les préceptes de dévotion & de chaſteté qu'ils pouvoient découvrir dans les écrits des Prophêtes, des Evangéliſtes & des Apôtres.

En conſéquence de cette obſervation, l'Egliſe la plus conſidérable de Saint-Kilda eſt dédiée au Chriſt, & eſt appellée ſon temple. Elle fut bâtie en pierre ſans ciment ; ſa longueur eſt de vingt-quatre pieds, & ſa largeur de quatorze. C'étoit autrefois le lieu principal deſtiné au culte dans toute l'Iſle ; maintenant il ne ſert qu'à enterrer les morts.

---

(1) *Voyez* l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Bede, livre 3, chap. 4.

On trouve à Saint-Kilda, à la distance d'un mille du village & au Sud-Ouest, une Chapelle appellée, dans la langue du pays, le temple de *Brendan*; dans l'intérieur est un autel, & au dehors quelques cellules de Moines. Ces dernières sont presqu'entières, & doivent par conséquent être moins anciennes que les Eglises dédiées au Christ & à Saint Columban : Brendan, dans le *Brianin* gaulois, étoit un Saint Irlandois, & si nous ajoutons foi aux légendes que cette contrée fournit abondamment, c'étoit un homme très-versé dans les arts libéraux, & un grand voyageur. Dans le cours de ses voyages, auxquels il employa plusieurs années, il visita les Isles occidentales de l'Ecosse; mais avant que d'y aller, il étoit déjà le pere spirituel de trois mille Religieux qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains; conformément à l'usage de ces siècles plus simples que le

nôtre; tous ces de disciples de Brendan vivoient ensemble dans le pays de Gales, & lui-même étoit contemporain de Saint Columban ; après avoir terminé ses courses & ses travaux, il retourna enfin dans son pays natal, & mourut Evêque de *Kerry* ou *d'Ardseart*.

Outre le Purgatoire le plus fameux qui porte le nom de S. Patrice en Irlande, il y en avoit encore un autre, quoique moins célèbre en le comparant au premier, qui prit ensuite le nom de Brianin ; nous pouvons conclure de cette circonstance, que sa réputation doit avoir été très-grande ; mais quelque digne qu'il ait été du nom glorieux de Saint ainsi que ses disciples d'une piété égale à la sienne, il est à remarquer que dans l'ancien langage des Bretons Septentrionaux & des Irlandois, ni Brianin, ni aucun autre de ces Illustres Personnages qui

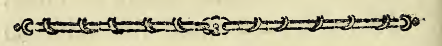
lui furent très-supérieurs en mérite, ni Saint Columban, ni Bridget, ni S. Patrice non plus, ni même les Apôtres de Jesus-Christ n'eurent dans cette langue leurs noms décorés d'une épithête si glorieuse, tandis que cette qualification honorable fut dans les siècles les plus éclairés, plus libéralement accordée par ceux qui parloient latin, & les langues modernes de l'Europe.

Un grand nombre des Eglises fut consacré à Brendan dans les Isles Occidentales. Il y a un petit Temple à Barra, & l'on y voyoit encore son image, il y a quelque tems; il est vêtu de lin, & enrichi de dons qui sont de peu de valeur comme d'épingles & d'aiguiles; la portion la plus superstitieuse du peuple de ce lieu, a pour lui une grande vénération. Un des Naturels du pays, d'un esprit, à ce qu'il paroît, plus mondain que religieux, prit la licence de bêcher

une petite pièce de terre qui se trouvoit près du temple de ce Saint, le jour même qu'on en célébroit la fête; un de ses voisins le reprit très-sévérement d'un acte d'impiété si hardi: le bêcheur qui travailloit alors dans un endroit creux, d'où il ne pouvoit voir la Chapelle, ni être vu de personne qui y fut, répondit, en plaisantant, qu'il n'étoit pas possible que Brianin pût l'appercevoir dans le lieu où il étoit. Le Saint vivement provoqué par ce sarcasme blasphématoire, vengea son honneur offensé; la tradition du pays est que le Mécréant devint aussitôt aveugle; après une punition aussi frappante, les incrédules les plus déterminés de Barra n'oseroient pas profaner une seule minute du temps consacré à honorer ce Saint.

Le jour de la fête de Brendan se célébroit à Saint-Kilda le 27 de Mai, le 16 du même mois étoit marqué

dans le calendrier pour la même célébration ; une erreur d'un ſemblable genre a été commiſe par le peuple de cette Iſle, ou par ceux qui ont formé la table de cette chronologie ſacrée. Le jour ſanctifié autrefois à Saint-Kilda en mémoire de Saint-Columban, tomboit le 16 Juin, & dans le calendrier cette fête étoit le 9 ; cette contradiction paroîtra, ſans doute, à pluſieurs perſonnes, un objet de très-petite importance ; mais ceux qui ont lu l'hiſtoire des diſputes relatives au temps exact où l'on doit célébrer la fête de Pâques, diſputes qui ont produit des animoſités très-contraires au Chriſtianiſme, & qu'un ſchiſme de ſix cents entiers a ſuffi à peine pour terminer, doivent concevoir qu'une controverſe de cette eſpèce a été regardée dans les temps reculés comme une affaire très-ſérieuſe,



CHAPITRE V.

CONTINUATION du même ſujet.

LES Kilſdiens ſont trop ſenſés ou trop bons Proteſtants pour négliger leurs affaires domeſtiques les jours conſacrés à célébrer les fêtes de Saint Columban & de Brendan : autrefois ils rendoient des honneurs extraordinaires à ces deux Saints, & s'abſtenoient religieuſement des travaux les plus pénibles de l'Agriculture, ce qui n'empêchoit pourtant pas qu'ils ne priſſent grand ſoin en même temps de donner une attention convenable aux autres affaires importantes.

Dans la partie de ces pays montagneux où la Religion Romaine prévaut encore, quoiqu'il ſoit défendu au peuple de cette communion, par

les Loix de leur Eglise, de travailler au labour, de faire usage de la bêche & de la faucille dans ces saints jours, soit qu'ils aient ou qu'ils en prennent la permission, ils emploient leurs temps utilement à vingt autres branches de l'économie rurale; le Prince des Poëtes latins, nous a appris qu'il étoit permis aux bergers d'Italie de dessécher leurs champs les jours consacrés à la Religion, quand ils étoient inondés, de battre leur bled, de tendre des piéges aux oiseaux, de bruler des épines ou des ronces, de baigner les troupeaux bêlans dans des ruisseaux salubres & de porter au marché l'huile & le fruit (1). Le jour

(1) *Quippe etiam festis quædam exercere diebus,*
Fas & juræ sinunt rivos deducere, nulla
Religio vetuit segetis pretendere sæpem
Insidias avibus moliri, incendere vespres
Balantumque gregem fluvio mersere salubri.

VIRG. GEORG. I. v. 268 & seq.

Les Loix divines & humaines ont permis certains ouvrages les jours de fêtes, elles n'ont point défendu

destiné à honorer la mémoire de Saint Columban & de Brendan à Saint-Kilda, tout le lait de la République est délivré avec l'exactitude la plus scrupuleuse dans les mains du Gouverneur ou de son député. Ce dernier distribue le tout sans aucune partialité à chaque homme, à chaque femme, & à chaque enfant, qui en reçoivent indistinctement une égale portion.

On ne peut prétendre qu'à une conjecture pour découvrir par qui, & dans quel temps cette coutume annuelle, & qui n'a plus lieu maintenant, a été introduite dans cette Isle. Bède, à la vérité, rapporte que quelques-uns des Religieux Bretons avoient tout en commun; il est probable que ceux de Jona ont pu suivre la même pra-

---

de faire des rigoles dans les champs, d'y planter des haies, de tendre des piéges aux oiseaux, de bruler les épines & de laver les moutons dans le courant d'une onde salutaire.

tique, en imitation de leurs voiſins, ou peut-être pour ſe conformer à celle des Saints de Jéruſalem du vivant des Apôtres. Il eſt au moins vraiſemblable que ces hommes vénérables, dans des tems règlés, ou dans quelques occaſions extraordinaires, ont ſuivi les pratiques anciennes de célébrer les Agapes ou les fêtes de l'amour fraternel, pendant leſquelles toutes les diſtinctious de puiſſant & d'inférieur, de riche & de pauvre, de vieux & de jeune étoient totalement oubliés. Il eſt vrai que ces fêtes, quoiqu'inſtituées dans une très-bonne vue, ayant donné lieu à de grands abus, ou plutôt à des excès ſcandaleux, furent à la fin entièrement abolies par-tout; mais le peuple de Saint-Kilda n'étoit pas en grand danger de ſe livrer à la débauche. D'ailleurs, ceux qui l'inſtruiſoient, ignoroient peut-être la nouvelle Loi qui abrogeoit l'ancienne;

je vois donc peu de motifs pour douter que quelques-uns de ces vertueux hommes qui tenoient à l'ancienne coutume, n'aient donné la ſanction de leur autorité à une pratique très-innocente dans un lieu ſi hors de la portée du vice & de tous les excès de l'intempérance.

J'aurai occaſion de prouver dans la ſuite que les *Culdées* (1), ſoit un ou pluſieurs de ces Religieux ont viſité cette Iſle à quelques diſtances les uns des autres ; il eſt rapporté par le ſavant Jacques d'Alrymple, dans ſes collections relatives à l'Hiſtoire d'Ecoſſe, que les Moines de cet ordre avoient de certaines choſes en commun, & le reſte en propriété (2). Il le démontre d'après un vieux regiſtre

(1) Eſpèce de Religieux qu'il y avoit autrefois en Ecoſſe.

(2) *Voyez* les collections d'Alrymple, chap. 7.

du Prieuré de Saint-André ; il eſt très-difficile de déterminer après un auſſi grand eſpace de temps, quelles étoient les choſes que les Culdées avoient en commun, & celles qui leur appartenoient en propre, mais il eſt très-croyable que quelques-uns de ces Religieux ont preſcrit la règle obſervée juſqu'ici par les Kildiens, eu égard au lait de leurs troupeaux ou aux fêtes annuelles de l'amour fraternel; ils ne l'eſt pas moins qu'ils avoient un reſpect particulier pour Saint Columban & Brendan, ce qui eſt prouvé par l'honneur qu'ils leur rendoient de cette manière.

Outre les deux jours de fêtes dont je viens de parler, le peuple de Saint-Kilda en obſerve encore quatre autres; Noël, le premier jour de l'année, Pâques & la Saint Michel; les deux premières de ces anniverſaires, ils ſe nourriſſent des meilleures denrées que

fourniſſent leurs terres, boivent très-abondamment & danſent avec beaucoup d'adreſſe & d'agilité; le dimanche de Pâques, ils ſont très-graves & ne ſe livrent point comme dans les autres ſolemnités à cette humeur joyeuſe qui les excite à jouir des plaiſirs de la vie; à la Saint-Micel les meilleurs cavaliers d'entr'eux courrent ſur les petits bidets qui ont le plus de vigueur, comme ces Numides ou ces anciens Bretons, ſans ſelle, ni étriers, ni brides. Ceux qui ſe ſont diſtingués dans ces courſes, regardent la gloire & l'honneur qu'ils ont acquis comme le ſouverain bonheur, n'ayant aucune idée de ces dons précieux dont on récompenſe aujourd'hui les vainqueurs, ni des couronnes de palmiers dont les anciens les décoroient.

C'étoit juſqu'à nos jours une pratique univerſelle, parmi les Inſulaires, de préparer dans chaque famille le jour

de Saint-Michel, un pain, ou un gâteau d'une largeur énorme composé de différents ingrédients. Ce gâteau appartenoit à l'Archange & portoit son nom; chacun dans chaque maison, soit étrangers, soit domestiques, avoit sa portion de cette espèce de pain de proposition, & avoit de droit quelque titre à la protection de Saint-Michel. En Irlande on tuoit une brebis dans chaque ménage, qui pouvoit la fournir pour le même anniversaire, & il étoit ordonné par cette Loi qu'une portion de l'animal seroit donnée aux pauvres; cette Loi, & une grande quantité d'autres, furent faites dans ce Royaume pour perpétuer la mémoire d'un miracle signalé que Saint-Patrice opéra par l'assistance de l'Archange, lequel apparut au saint homme sous la figure d'une colombe; le secours de Saint Michel étoit nécessaire dans cette grande occasion. Le Saint avoit un

jeune Prince Hibernois, fils de Leogarius, & une très-pieuse Reine à ressuciter ; ce qui fut effectué. En mémoire d'une action aussi surprenante, on institua, le jour de la fête de Saint Michel, des réjouissances publiques où régnoient l'abondance & une bienfaisance générale (1).

J'ai déjà parlé d'un autel qu'on trouve dans la Chapelle de Brendan ; il n'y en a que quatre dans l'Isle, dont trois sont à des distances considérables des Eglises. Il y en a une, en particulier, placée au sommet d'une montagne au Sud-Ouest, dédiée, selon la tradition du pays, au Dieu qui préside aux Saisons, c'est-à-dire, au Dieu du Tonnerre, des Eclairs, des Tempêtes & du beau temps, pour détourner les punitions infligées par cette puis-

(1) *Voyez* l'Histoire générale d'Irlande par Keating. T. 2. L. 2. p. 12.

ſante divinité. Les anciens Kildiens offroient ſur cet autel des ſacrifices propitiatoires de différentes eſpèces ; un grand nombre immoloient, comme les payens des ſiècles paſſés, une brebis noire à l'Hiver ou à la Tempête, & une blanche au Printemps ou aux zéphyrs favorables (1).

Je ſuis porté à croire que cette idole de Saint-Kilda étoit le *Taranis* des Nations Celtiques, & ce qui contribue à me confirmer dans cette opinion, c'eſt qu'il y a une Iſle ſur la côte d'*Harris* vis-à-vis le lieu où cette idolatrie étoit en uſage, particulièrement ſujette aux tempêtes, & qu'elle devoit avoir emprunté ſon nom de cette Divinité ſauvage & formidable ; on appelle cette Iſle *Taranſey*, nom

(1) *Nigram hiemi pecudem zephiris felicibus albam.*
VIRGIL.
(Les Payens) immoloient une brebis noire à la Tempête & une blanche aux zéphyrs favorables.

dérivé de Saint *Taran*, être imaginaire.
On demandera, ſans doute, comment
les Kildiens ont pu avoir connoiſſance
du *Taranis* du paganiſme ; mais je
répondrai que cette terrible Divinité
étoit adorée par toutes les Nations
Celtiques, & que cette petite Répu-
blique doit avoir tiré d'eux ſon origine.
J'ajouterai de plus que les Danois &
les Norvégiens reſtèrent encore payens
long-temps après qu'ils ſe furent
emparés des Iſles britanniques, & il
eſt certain qu'ils poſſédèrent toutes
les *Ebudes* pendant pluſieurs ſiècles
& conſéquemmnet Saint-Kilda.

La Place où le Peuple de cette Iſle
offroit ſes victimes à *Taranis* eſt ap-
pellé *Mulach-geall*, c'eſt-à-dire l'Emi-
nence ou la Montagne blanche, nom
qui répond exactement à celui de
l'Apennin qui eſt en Italie, comme
le *Pentith* de la Grande Bretagne
méridionale dans le territoire de

anciens *Brigants* a la même signification que *Ruaimhaill* ou la Montagne rouge de Saint-Kilda.

Les Nations orientales célébroient leurs rites superstitieux dans les occasions les plus remarquables sur le sommet des montagnes ; il n'y a personne qui n'ait lu ou du moins entendu parler des *hauts lieux* dont il est si fréquement fait mention dans l'ancien testament. Les Payens barbares du Nord adoptèrent la même coutume; toutes ces Nations étoient assez ignorantes pour se persuader que leurs Dieux les verroient & les entendroient beaucoup mieux sur ces éminences, que dans des terreins plus bas; on peut dire, à la vérité, avec quelque sorte de fondement qu'ils étoient alors plus près du ciel ; mais la solitude, & l'éloignement de ces montagnes étoient les meilleures raisons qu'ils auroient

pu donner pour juſtifier une ſemblable pratique.

Vis-à-vis d'une autre montagne, qui eſt directement dans le chemin du village de Saint-Kilda, à la vallée, au côté du Nord-Oueſt, on trouve une pierre très-large, blanche & quarrée, ſur laquelle ces Peuples verſoient autrefois, le Dimanche, des *libations de lait*, en l'honneur d'une Divinité ſublalterne qui portoit le nom de *Gruagach*. Selon la croyance de quelques perſonnes d'entr'eux, d'un eſprit foible, & portées à la ſuperſtition, ce *Gruagach* étoit une Divinité d'une humeur gaie, aimant le plaiſir, & aiſée à appaiſer : elle étoit auſſi très-modérée dans ce qu'elle exigeoit de ſes adorateurs. Un petit tribut de lait, quand il étoit donné ſans répugnance, celui d'une ſeule vache en Eté ou en Automne, ſuffiſoit

pour ſe concilier ſon amitié. Le nom de ce Dieu, ſignifie dans la langue gauloiſe, une perſonne qui a de beaux cheveux ou de longues treſſes.

Il n'eſt pas beſoin de dire aux ſavants qu'une épithete dont la ſignification eſt exactement la même, fut donnée à Appollon par les Grecs & les Romains, & que ce Dieu avoit jadis gardé les troupeaux d'*Admete*, Roi de Theſſalie ou de Phera; il paroît évident, d'aprés une inſcription gravée près d'Edimbourg, il y a deux cents ans, que cette Divinité fut adorée par les Bretons, ſous le titre ou le ſurnom de Grannus; les curieux peuvent voir cette inſcription dans l'Hiſtoire britannique de Cambden à l'article de Gadeni. Ce célèbre Antiquaire conjecture très-ingénieuſement que *Grannus* eſt un mot celtique qui ſignifie quelqu'un qui a des cheveux d'une beauté remarquable; pour ap-

puyer cette opinion, il cite un paſſage d'Iſidore, qui prouve que les longs cheveux des Goths étoient appellés *Granni*. J'ajouterai que dans l'ancien langage de cette contrée, *Graine* ſignifie la même choſe : ainſi en admettant la conjecture de Cambden, *Grannus* & *Gruagach* ſont ſynonymes, & comme ces deux mots ont le même ſens, il eſt à propos de rappeller à cette occaſion que les libations deſtinées à *Gruagach*, lui étoient offertes le jour conſacré au ſoleil.

Un peu au-deſſus de la pierre ſacrée que je viens de décrire, (il eſt bon d'obſerver qu'il y avoit une pierre conſacrée à *Gruagach* dans preſque tous les villages des Iſles occidentales,) eſt une petite plaine verte que les Kildiens appellent *Liani-nin-ore*, c'eſt-à-dire la plaine des *ſortiléges*, des *exorciſmes*, ou des *prières*. *Ore* dérivant du mot latin *oro* je prie ; c'eſt en ce lieu que

les Kildiens imploroient les bénédictions de leur Dieu pour le bétail ; qu'ils faisoient des lustrations ou sanctifioient ces troupeaux avec le sel, l'eau & le feu, chaque fois qu'ils les éloignoient d'un pâturage pour les conduire dans un autre. Par la vertu de cette cérémonie, ils se persuadoient follement avoir conjuré le pouvoir des enchantements, la malignité des sorciers & la vengeance de tous les mauvais génies.

Les Nations les plus sages & les plus savantes de la Grèce & de l'Italie, firent usage du feu, du soufre & de l'eau lustrale à peu près dans la même vue ; & un acte de superstition tout-à-fait analogue à celui de Saint-Kilda, étoit mis en pratique tous les ans, par les (*fratres arvales*) *frères champêtres* de Rome, de même que par chaque laboureur dans le *Latium*. Tibule en

parle fort au long, (1) & je ne crois pas qu'il ſoit inutile d'ajouter que ce même Auteur élégant nous apprend auſſi, (Ovide en fait de même) que les Romains offroient des libations de lait aux Dieux & aux Déeſſes du bétail.

Au deſſous du champ des ſortiléges & des luſtrations, il y avoit une autre belle pièce de terre aſſez étendue & très-fertile en apparence. Le Peuple eſt obſtinément oppoſé à la culture de ce terrein, croyant fermement qu'il doit être conſervé inviolablement dans l'état où il eſt, le regardant comme ſacré, & que ſi l'on étoit aſſez hardi pour le labourer, cette entrepriſe ſeroit ſuivie de la perte de ſes bâteaux ou de quelqu'autre calamité publique. Les Kildiens ont oublié le

---

(1) Lib. II, Eleg. I.

nom de la Divinité à laquelle appartient cette pièce de terre : mais ſemblables aux anciens Athèniens, & à quelques antres Nations, ils ſont déterminés à tout hazard d'adorer leur Dieu *inconnu*.

J'étois embarraſſé pour leur prouver le peu de raiſon, & même le ridicule, d'une idée auſſi abſurde, & je ne parvins même pas à les perſuader ; ils m'objectoient d'abord la triſte expérience de leurs prédéceſſeurs, & éludoient enſuite mes arguments, en ſoutenant avec une violente opiniatreté que le produit de ce terrein, s'il étoit cultivé, ne compenſeroit jamais la dépenſe ; en un mot, ſi quelqu'un, excepté le Gouverneur, oſoit tenter de faire labourer cette portion de terre ſacrée, je ſuis perſuadé que les Kildiens chercheroient à ſe venger d'un homme auſſi impie. Leur zèle à la vérité ſeroit beaucoup plus ſincère que celui qui

anima Philippe de Macédoine & ses confédérés contre les irreligieux ou ambitieux Phocéens pour leurs usurpations sacriléges sur le terrein consacré au Dieu de Delphes.



CHAPITRE VI.

DES Fontaines sacrées de Saint-Kilda, des Culdées (1) qui y habitoient autrefois ; qu'Hirta est le vrai nom de cette Isle.

L'EAU de fontaine de Saint-Kilda est, sans comparaison, la meilleure que j'aie jamais bue ; & l'on en trouve aisément une quantité inépuisable dans toutes les parties de cette Isle ; à cet égard les Naturels du pays ont un très-grand avantage sur leurs voi-

(1) Espèce de Religieux qu'il y avoit autrefois en Ecosse.

ſins, dans quelques endroits de *l'Iſle-Longue*, où pluſieurs des habitants ſont dans la dure néceſſité de fournir à leurs beſoins avec une eſpèce d'eau très-déſagréable. En effet, ils la tirent, ſoit des étangs ſtagnants, ſoit en enlevant avec précaution la ſurface de quelques petites ſources peu abondantes qui ſont fortement imprégnées de ſel, & très-ſujettes à tarrir pendant l'Eté. Les lieux où ces peuples trouvent plus convenables de bâtir leurs maiſons, ſont, en général, très-près des côtes de l'Océan occidental, & ſont preſque de niveau à la mer, de manière que les ſources que fourniſſent leurs montagnes, ſont englouties dans pluſieurs lacs dont le pays eſt preſque couvert ou perdues dans des marais profonds avant que d'arriver au bord de la mer. Le terrein de Saint-Kilda n'eſt pas du même genre : les montagnes ſont y exceſſivement élevées;

& presque couvertes de nuages, il en résulte que l'eau coule habituellement sans interruption de ces montagnes, claire, inodore & abondante, après avoir été filtrée à travers les rochers, sans être altérée dans le plus petit degré par aucune substance qui puisse la rendre nuisible ou désagréable au goût.

Il y a dans cette Isle trois puits sacrés qui étoient autrefois dans la plus grande vénération. Le plus remarquable d'entr'eux est proche de *Camper* ou de la *baie voûtée*; ce puits est certainement très-célèbre; les habitants l'appellent *Tobirnimbuad* ou *la source de différentes vertus*. Pendant le temps que les Kildiens suivoient le rite romain, ils lui rendoient une espèce de culte religieux, d'après une persuasion très-ferme que l'eau de cette fontaine étoit bénie d'une manière particulière, & qu'en conséquence elle avoit assez de vertu pour opérer

des cures miraculeuſes ; parmi la claſſe du plus bas Peuple, il eſt extrêmement difficile de détruire ou de déraciner totalement ces ſuperſtitions qui ont la ſanction de l'antiquité, ſpécialement ſi elle eſt confirmée par quelque heureux haſard qui paroiſſe juſtifier la crédulité des premiers âges; les eſprits foibles, & les ignorants ſeront toujours prêts à conſerver le plus profond reſpect pour des préjugés de cette eſpèce. Il y a même peu de temps qu'une perſonne affligée d'une longue maladie, qui avoit en vain épuiſé la ſcience de tous ceux qui l'entouroient, prit le parti d'aller d'Harris à Saint-Kilda ſous prétexte d'un pélerinage religieux. Son intention étoit d'attendre ſa guériſon du Patron de cette fontaine. C'étoit autrefois un article de foi fondamental dans l'Iſle, que cette eau étoit un ſpécifique ſouverain pour une grande quantité d'infirmités,

particulièrement pour la ſurdité & toutes les affections nerveuſes. Il y avoit un autel près de la fontaine, aux pieds duquel les dévots malades dépoſoient leurs oblations; avant qu'ils puſſent toucher l'eau ſacrée, avec quelqu'eſpoir de ſuccès, leur pratique conſtante étoit de s'adreſſer au génie du lieu avec des ſupplications & des prières; perſonne ne s'approchoit de lui les mains vuides; mais les plus crédules étoient très-économes dans leurs dons; les offrandes qu'ils lui préſentoient étoient les plus foibles hommages qu'ils puſſent rendre à un être ſupérieur qu'il craignoient, ou dont ils eſpéroient des bienfaits; des coquilles & des cailloux, des morceaux de toile ou d'étoffes uſées, des épingles, des aiguilles ou des cloux rouillés étoient généralement le ſeul tribut qu'ils payaſſent à leur Divinité, & quelquefois, quoiqu'aſſez rarement,

de la monnoie de cuivre de la plus petite valeur ; très-fréquemment toute la dépense de l'oblation se réduisoit à donner quelques-unes des petites pierres communes qu'on rencontroit dans le chemin pour se rendre au lieu du pélerinage. En mémoire de nos pères, quelques protestants, peu judicieux, ont coutume de laisser de telles bagatelles en forme de dons, près des fontaines, dans les autres Isles occidentales ; je veux dire dans celles où l'on trouve des fontaines consacrées à quelque Saint, à un Ange en particulier, ou à quelque Divinité, à Dieu, à Jesus-Christ, à la Vierge Marie, à Saint-Columban, à Saint-Cuthbert, ou à Saint-Michel. Mais nous avons tout lieu de croire que les donations faites par ces zèlés croyants, qui avoient recours à de telles eaux miraculeuses dans les temps de crédulité dont abusoient des Prêtres adroits, n'étoient pas d'aussi peu de valeur.

Parmi les Payens d'Italie & des autres contrées chaque fontaine publique étoit ſacrée, & les ſacrifices lui étoient offerts auſſi bien qu'aux Déitées qui préſidoient ſur elle. Nous ſavons par Ovide (1) que le Religieux Roi Numa, offroit une brebis à une de ces ſources, de laquelle à peine y avoit-il quelqu'un qui eût permiſſion de boire, excepté deux Divinités champêtres, Faune & Pic. Horace, quoiqu'un des hommes le moins ſuperſtitieux, par condeſcendance, ſans doute, à la coutume des temps & du pays où il vivoit, fit une promeſſe ſolemnelle dans une petite ode très-belle qui en a immortaliſé le ſujet : elle conſiſtoit à faire préſent d'un fort beau chevreau, de vin vieux & de fleurs à une fontaine célèbre dans ſa

---

(1) *Voyez* les Faſtes. L. 3. Année 300. *Fonti Reſi Numa mactat ovem* : Numa immole une brebis à la fontaine Roſe.

maiſon de campagne, ſituée dans le territoire des Sabins; ſoit que le Poëte lyrique parle ſérieuſement dans cette occaſion, ſoit qu'il ſe livre à ſa verve enjouée, il eſt ſuperflu de citer aucun autre exemple.

Mucianus, d'abord le rival & enſuite l'ami de Veſpaſien, vit dans l'Iſle d'Andros, ſi nous ajoutons foi au rapport de Pline le Naturaliſte, une ſource remarquable, qui dans certaines circonſtances fourniſſoit une quantité conſidérable de vin, prodige qui pouvoit arriver en effet, par l'entremiſe de quelque adroit politique. On prétend qu'un Evêque chrétien trouva une autre ſource d'un genre auſſi extraordinaire d'où il jailliſſoit du vin, quoique ce ne fût pas dans tous les temps.

Le ſecond puits ſacré de Saint-Kilda, eſt au-deſſous du village, & coule comme un torrent du ſein d'un

rocher ; à chaque grande marée, la mer l'inonde, mais auſſi-tôt qu'elle ſe retire rien n'eſt plus frais, ni plus doux que l'eau qu'il fournit ; les Naturels du pays l'appellent *Toberi Clerich.* En langue gauloiſe *Clerich* ſignifie la même choſe que *Clerc* en anglois ; ces deux mots ſont une corruption de *Clericus* dans le latin eccléſiaſtique. Les montagnards d'Ecoſſe expriment la fonction la plus baſſe d'un *Bedeau* par le mot *Clericus.* Mais comme le fameux Columban étoit dans les montagnes occidentales de l'Ecoſſe & dans les Iſles appellées le *Clerc par excellence*, ou pour parler le langage de cette contrée *Calum Clerich*, je ſuis porté à croire que la célèbre fontaine de Saint-Kilda que je viens de décrire, a l'honneur de porter le nom de ce Saint ; quoiqu'enſevelie ſous la mer deux fois par jour dans l'eſpace de vingt-quatre heures,

ſon eau n'a jamais de goût ſaumâtre dans le plus petit degré ; il eſt donc aſſez naturel que les Kildiens imaginent qu'un phénomène auſſi extraordinaire doit être l'effet d'une cauſe ſurnaturelle, & il eſt probable qu'un de leurs Miſſionnaires les aura aſſurés que Columban, le Saint le plus renommé de le leur Iſle, & qui avoit le plus grand pouvoir pour opérer des miracles, avoit détruit l'influence, que conformément aux Loix établies par la nature, la mer auroit dû produire ſur cette eau. J'ai oublié d'obſerver que le ſaint Ange, ou la Déitée dont dépendent les effets merveilleux de *Tobirnimbuad*, eſt maintenant un être inconnu, ſon nom étant depuis long-temps enſeveli dans l'oubli.

La troiſième fontaine de Saint-Kilda eſt preſque au milieu du village, & eſt d'un uſage général pour toute la Communauté ; l'eau en eſt douce,

légère & claire comme du cryſtal, le Peuple lui donne le nom de *Toberchilda Chalda*.

Martin dans ſa deſcription des Iſles occidentales, nous apprend que le nom de ce lieu écarté dérive de celui qu'on lui donne en anglois d'un nommé *Kilder* qui y habitoit. J'aurois deſiré que cet Auteur, dont la curioſité étoit grande & aſſez louable à mon avis, eût cherché à découvrir & à inſtruire ſes Lecteurs de quel caractère étoit cet homme, quel étoit ſon emploi, s'il étoit Laïc, ou Eccléſiaſtique, dans quel temps il vivoit, & pourquoi l'Iſle a tiré ſon nom de lui; car pour moi je n'ai pas aſſez de connoiſſance de l'Hiſtoire Civile & Eccléſiaſtique pour ſavoir ſi ce même *Kilder* ou *Kilda* a jamais exiſté dans ce pays ou dans tout autre; ce qu'il y a de certain, c'eſt que les habitants actuels de l'Iſle, ignorent abſolument le nom de ce Patron ou

le ce Héros imaginaire. Nous ſavons ı la vérité qu'une Sainte aſſez fameuſe ɔortoit le nom de *Kilda* (1) ; que cette pieuſe femme, dans l'enfance de 'Egliſe Saxone, jouoit un rôle conſi-lérable, qu'elle fonda l'Abbaye de Whithley (2), qu'elle opéra pluſieurs niracles, ſi l'on peut ajouter foi à quelques anciennes traditions ; qu'elle ransforma des ſerpents en pierre qui conſervent encore à préſent à quelques égards leur forme originelle ; que par le pouvoir de ſes prières, elle imprima une malédiction éternelle ſur les oies ſauvages qui infectoient es champs appartenant au Monaſtère, malédiction fatale à ces créatures ſa-crilèges, qu'elle s'oppoſa de toute ſa puiſſance aux Miſſionnaires Catholi-

(1) Bed. Hiſt. Eccleſ. L. III, cap. 24 & 25.

(2) Camb. Hiſt. Brit. p. 89 & 906.

ques ; mais il eſt hors de toute probabilité que le nom de cette ſainte femme, où la renommée de ſes miracles aient pénétré à Saint-Kilda, parce qu'on n'y trouve nul veſtige de la première, ni aucune tradition des derniers dans toutes les parties de ce Royaume.

Gilda eſt un ancien Auteur Breton, de qui tous les ſavants ont au moins entendu parler ; il paroît qu'il a été très-pieux, ſi un mauvais caractère & beaucoup d'humeur peuvent ſe concilier avec la vraie dévotion ; je n'ai pas pu découvrir s'il avoit été honoré du titre de Saint ; nous ſavons par quelques écrivains qu'il étoit né près de *Dumbarton*, mais il étoit bien éloigné d'aimer les Ecoſſois, & quand même il eût été dans une diſpoſition plus favorable pour eux, il eſt difficile d'imaginer que les Réformateurs, les Miſſionnaires ou même le Peuple de

Saint-Kilda aient eu quelque liaiſon avec lui, & la moindre vénération pour ſon nom.

On ne peut révoquer en doute que l'ancien Clergé de ce Royaume ne s'appella *Culdées*, *Colide*, *Keledei*, & *Kaledei ;* nos Hiſtoriens le rapportent ainſi, & quelques-uns d'eux n'avoient point d'intérêt de parti à favoriſer ſur cette matière : on a objecté en vain que ni Béde, ni Nennius n'avoient fait aucune mention de ces anciens Eccléſiaſtiques. Le nom *Keledei* eſt un mot gaulois, ainſi il eſt tout naturel que l'un & l'autre de ces Auteurs n'aient pas parlé du Clergé Ecoſſois ou Pict de ces temps reculés ſous un nom gaulois, à moins qu'ils n'euſſent voulu, par vanité, donner un *échantillon* de leur ſcience dans la langue gauloiſe, ce qu'ils ont fait tous deux avec très-peu de ſuccès dans quelques autres occaſions.

Le véritable nom originel des Chrétiens qui enseignoient la Religion dans le Nord de la Grande Bretagne étoit *Gille-Dee*, c'est-à-dire, les serviteurs ou les ministres de Dieu, nom ou titre très-convenable à leur emploi, & ce nom a conservé jusqu'à présent sa première pureté dans une des Isles Argyleshire, la propriété fut assurée à un, ou à plusieurs de cet ordre d'hommes par la piété de ces temps. Une autre nouvelle Tribu d'Ecclésiastiques dont le pouvoir devint à la fin d'une force irrésistible, exerça son zèle pour chasser ces anciens serviteurs de Dieu. Long-temps auparavant que ce projet fut mis à execution, leur véritable nom, ou leur ancien titre passant par la bouche d'hommes étrangers au langage dont il avoit été tiré, fut corrompu d'abord dans celui de *Keledes* & ensuite les savants en formèrent

mèrent *Calides* ou *Cultores Dei*, (1) dont le mot *Culdée* eſt une abbréviation.

Tout ce qu'il eſt néceſſaire d'obſerver de plus, c'eſt que le ſavant Docteur *Lhoyd de Saint-Aſaph*, fut contraint par la force de la vérité à reconnoître que nous avions un Clergé en Ecoſſe, ſous la dénomination de *Culdées* depuis le temps où vivoient Bede & Nennius.

Ce fait étant admis, il n'eſt aſſurément pas déraiſonable de croire que es zèlés Abbés de Jona auront envoyé un ou même pluſieurs Religieux de ce nom, & de cet Ordre à Saint-Kilda lans la vue d'inſtruire & de convertir e peuple de cette Iſle; l'on peut donc uppoſer qu'un Culdée, par une idée nonaſtique, a pu être, excité d'une nanière irréſiſtible par une pieuſe mbition à, ſe rendre de lui-même à Saint-Kilda. Un homme de cette pro-

(1) Adorateurs de Dieu.

feſſion, diſpoſé à profiter du bénéfice d'un Hermitage retiré pour aller s'y livrer, par un cours d'auſterités méritoires, à ſon caractère mélancolique, dans une vie ſédentaire, ou pour inſpirer le deſir d'un bonheur ſpirituel à une race de mortels très-ignorants & ſans ſecours, ne pouvoit pas trouver un lieu plus conforme à ſes déſirs. Un homme de cette humeur ſombre, & pénétré de ces principes, auroit été fort admiré à Saint-Kilda; pouſſé par un motif de piété, il ſe ſera peut-être abſtenu de boire autre choſe que de l'eau, ſemblable aux Anachoretes orientaux; la fontaine qui étoit proche de ſa cellule, & qui lui ſuffiſoit pour ſatisfaire ſes deſirs très-modérés, aura probablement pris ſon nom; & comme cet Hermite a dû être un Etranger, & que tout Etranger qui vient des parties éloignées de la Grande Bretagne, particulièrement s'il ignore la

langue des Ecoſſois, eſt appellé par eux *Gaul* ou *Gauldie*, ils auront déſigné cet homme par le nom de *Gille-Dee Gauldie* & la fontaine en ſon honneur *Tobir Childe Chaldie*, ou à peu près ainſi. J'aurai occaſion de démontrer dans un autre endroit de cet ouvrage, que les Kildiens ont ou un défaut particulier dans l'organe de la prononciation, ou au moins une maniére de prononcer très-incorrecte, de façon qu'un nombre infini de mots qui appartiennent à leur langue propre, ſont entièrement altérés par eux ou ont le ſon abſolument changé; ce fait étant certain, on ne doit pas être ſurpris qu'il aient corrompu les mots *Tobir Ghille Dee Ghaueldie* *Tobir Childie Chauldie*, comme toutes les autres Nations qui ont commis un millier de fautes grammaticales du même genre.

Soit que cette conjecture ſoit vraie

ou fauſſe, c'eſt un objet de peu d'importance, mais le nom de cette fontaine me fait tirer la conſéquence avec plus de probabilité, que l'Iſle n'a pris le nom de Saint-Kilda que depuis peu; quelqu'un regardé, ſans contredit, comme plus ſage ou plus ſavant que ſes voiſins, ſur ce qu'il auroit entendu dire de la fontaine en queſtion, appellée maintenant *Tobir-Childa*, concluroit auſſi-tôt, ſoit avec raiſon, ſoit même ſans motif, que la perſonne, dont ce nom eſt dérivé, étoit un Saint, que ſon nom propre étoit *Kilda*, & que l'Iſle a toujours porté depuis lui celui de *Saint-Kida*, plutôt que celui de *Hirt*, mot *gothique*, & dont le ſon n'a nulle harmonie.

Je ſais bien que le plus grand nombre des Lecteurs fait peu de cas des diſcuſſions étymologiques, je ne ſuis pas moins convaincu que les concluſions qu'on en tire, ſont aſſez

ſouvent téméraires, abſurdes & très-incertaines, quoiqu'elles ſoient le réſultat d'un grand travail d'érudition & d'imagination. L'étymologie de *Britannia*, nom de nos contrées a exercé l'eſprit, le jugement & la plume d'hommes très-ſavants ; de ce nombre, l'un l'a fait dériver de la langue Phœnicienne, d'autres du Latin, quelques-uns de l'Irlandois & d'autres des anciens Celtes ; tous ces antiquaires & ces critiques peuvent s'être trompés, & ſans doute la plupart d'eux ſont dans ce cas, comme je ſuis évidemment dans le même, relativement à ce que j'ai avancé dans deux ou trois pages ſucceſſives, qui peuvent avoir peu de valeur, ou peut-être moins que rien ; quiconque aura eu la complaiſance de parcourir cet Ouvrage, ſans avoir de goût pour les conjectnres étymologiques, particulièrement pour celles qui ont rapport à Saint-Kilda, fera

bien de laiſſer la fin de ce Chapitre, & de paſſer au ſuivant ſans s'arrêter plus long-temps ſur des objets auxquels il ne prend point d'intérêt.

Le véritable nom de l'Iſle que nous avons décrite eſt *Hirt.* Celui de Saint-Kilda eſt moderne, & n'a au plus, autant que j'ai pu le découvrir, que cent cinquante ans de date. *Buchanan* l'appelle *Hirta* & *Cambden*, peut-être avec plus de raiſon, *Hyrta.* La mention la plus ancienne qui en ſoit faite dans quelques manuſcrits qui nous reſtent encore, eſt, à ce que je préſume, dans une Chartre accordée par *Jean*, ſeigneur des Iſles occidentales, à ſon fils *Renauld*, & confirmée par le Roi *Robert ſecond*, vers le milieu du quatorzième ſiècle : dans cette Chartre, l'Iſle appellée maintenant Saint-Kilda, porte le nom de *Hyrt.*

Tacite dans ſon excellent petit ouvrage concernant la Germanie, &

les mœurs de ſes habitants, (1) obſerve qu'elle eſt compoſée de ſept différentes Nations dont les *Angles* ſont partie ; qu'elles adoroient une Divinité en commun ; que cette Divinité s'appelloit *Hertus* dont il explique la ſignification par *terram matrem* ; en anglois *Mother Earth* (la mer terre.) Les Saxons, ou la poſtérité des *Angles* dont nous venons de parler, ont fait paſſer le même mot *Hertus* dans la Grande Bretagne méridionale en en retranchant ſeulement la terminaiſon latine. Tout le monde ſait que le mot

(1) *In commune Herthum, id est,* terram matrem *colunt, eamque intervenire rebus hominum invehi populis arbitrantur.*

Ils adorent *Herthum* ou la grande mère. Ils ſont perſuadés qu'elle influe ſur tout ce qui intéreſſe le genre humain, & que portée ſur ſon char, elle viſite, avec un ſoin maternel, les différents Peuples qui habitent le Globe.

terre eſt employé dans cette contrée pour exprimer l'idée connue de tout le monde ; que les Romains attachoient à leur mot *terra*. Quelqu'un dira peut-être avec Juſte Lipſe, que Tacite auroit dû écrire *Erthum* ſans aſpiration; mais un autre Critique très-inſtruit (1) je veux dire *Boxhornius*, nous apprend que la véritable orthographe de ce mot parmi les anciens Germains, étoit *Herta*, *Herda* ou *Herdi*.

Le reſte des dix mille Grecs, com-

---

(1) *Athertam ſcripſerunt veteres Germani, antiquiſſimæ illæ Gloſſæ noſtræ*, ſolum Herda Herdi, *itaque nihil hic mutandum Boxhornius.* Vide Tacit. *de Mor. Germ. Cap.* 40. *Edit. Gronovii.*

Les anciens Germains ont écrit *Herta* : dans nos plus anciens Gloſſaires, on trouve ſeulement *Herda* ou *Herdi*, ainſi Boxhornius eſt d'avis qu'il n'y faut rien changer. *Voyez* Tacite dans les mœurs des Germains, chap. 40, édition de Gronovius.

mandés par *Xenophon*, après avoir enfin ſurmonté les dangers & les fatigues des diverſes campagnes rapportées dans l'Hiſtoire, ayant découvert la mer du haut des montagnes de *Paphlagonie*, s'écria dans un vif tranſport de joie, *la mer, la mer*; rien en effet n'étoit plus naturel. Mais ſuppoſons maintenant avec le vénérable *Bède* qu'une troupe d'aventuriers, venue de Scythie, où, ce qui eſt à peu près la même choſe, de la *Germanie*, ou de la *Scandinavie*, ait été le jouet des flots ſur l'Océan ſeptentrional, & qu'après avoir lutté pendant quelque temps avec les plus grands efforts contre les tempêtes, & éprouvé les détreſſes les plus cruelles, ils avoient eu la ſatisfaction inattendue d'appercevoir enfin la terre, il eſt pour le moins auſſi vraiſemblable qu'elle ſe ſeroit écriée, avec le ton de voix, &

le même raviſſement d'ame , *hert*, *hert* ou *terre terre*.

Sans parler des Picts, plus anciens que Bède qui furent pouſſés, par des vents contraires, conformément à la tradition d'après laquelle il a écrit ſon Hiſtoire ; juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés en *Hibernie* , nous ſavons avec certitude que les Norvégiens & les Danois infectèrent toutes les côtes de ce Royaume pendant pluſieurs ſiècles. Si quelques-uns de ces Pirates ont été chaſſés en avant par des vents de Nord-Eſt , après avoir perdu leur route , ou laiſſé Schetland derrière eux , ils auront naturellement découvert Saint-Kilda plutôt qu'aucune autre Iſle dans l'Océan Deucàle-donian. Comme le rocher & les montagnes ſont plus hautes en cet endroit que par-tout ailleurs , ils auront probablement, en faiſant une découverte ſi agréable , crié

avec tranſport *hert* , *hert* terre , terre , ce n'eſt donc pas une idée extravagante de ſuppoſer que ce petit pays, peut , par cette ſeule raiſon, en avoir depuis conſervé le nom. On ne ſera pas ſurpris ſans doute que ce lieu ait été diſtingué dans la langue gothique par un appellatif, au lieu d'un nom propre. On en a fait de même dans les autres langues : la Grande Bretagne s'appelloit autrefois Albion, ſoit qu'on choiſiſſe de faire dériver ce nom de l'Hébreu , du Phénicien , du Grec ou du Latin , & que les ſavants aient eu recours à toutes les langues pour donner l'étymologie de ce nom, ou pour l'exprimer autrement , ſoit que nous le tirions de la vue de ſes rochers , de la hauteur du terrein ou de ſa fertilité à produire le meilleur grain , il eſt évident que le même nom peut avoir été donné , par de ſemblables raiſons , à pluſieurs autres contrées. *L'eau* eſt

très-éloignée d'être un nom propre par lequel une rivière puisse être distinguée d'une autre, mais combien n'y en a t-il pas eu autrefois qu'on a désignées par un nom qui avoit exactement la même signification ? *Dur*, dans la langue celtique, est synonime du mot anglois *Water* (eau) & cependant nous savons qu'une fameuse rivière d'Espagne n'a pas d'autre nom que celui de *Durius*, comme deux autres dans les Alpes furent appellées *Duria*: dans les langues Bretonnes & Ecossoises, *Avion* signifie une rivière, & *Uisk* eau; c'est par cette seule raison que plusieurs rivières d'Angleterre & d'Ecosse n'ont été anciennement connues que sous la dénomination générale d'*Avon* & d'*Ise* *Esk* ou plutôt *Uisk*, & ces noms génériques n'ont pas même été entièrement changé par le temps.

J'ajouterai à ces observations qu'il y a un promontoire bien connu dans

le Devonshire appellé *Hertneſſ* dont le nom eſt évidemment composé de deux mots Saxons ou Danois, *Hert* & *Neſſ*; qui joints enſemble, ſignifient *la fin des terres*, & qui s'accordent auſſi tous deux, quant au ſens, avec *Kintire*, nom gaulois & breton d'un canton dans les parties occidentales de l'Ecoſſe.



CHAPITRE VII.

DESCRIPTION de Boreray & de Soay, des Animaux terreſtres qu'on y trouve, & dans l'Iſle principale.

A la diſtance de deux lieues d'Hirta, & directement au Nord de cette Iſle, il y en a une autre appellée Boreray qui a plus d'un mille anglois de circonférence, elle eſt environnée de rochers perpendiculaires d'une hauteur

prodigieuſe ; à l'exception des deux portions de terre, un de ces rochers eſt preſque auſſi élevé que le fameux *Conagra* ; je ne pus me tenir ſur ſon ſommet que ſoutenu par deux Naturels du pays, encore me ſentois-je un peu étourdi ; la vue des précipices que nous avions devant nous, & l'attitude dans laquelle je les conſidérois, produiſoit ſur mes yeux une eſpèce de nuage qui les obſcurciſſoit.

A la vue d'un océan ſans borne dans toute ſa majeſté terrible, ſur le bord d'un abîme immenſe, contre lequel des vagues, ſemblables à des montagnes, exercent tout leur pouvoir & leur furie ; un ſpectateur qui en eſt témoin pour la première fois doit être frappé d'admiration, & d'une ſorte de reſpect, accompagné de crainte ; mes compagnons n'eurent pas le courage de s'avancer aſſez près pour obſerver ce ſpectacle ſurprenant. Leur effroi

étoit pour les Kildiens une ſcène très-divertiſſante.

De notre bateau au ſommet du rocher la diſtance n'étoit pas longue, mais la montagne étoit ſi eſcarpée, que nous fumes forcés de nous arrêter à trois fois différentes.

A notre retour nous fumes conduits par un vieillard décrépit, à moitié aveugle, qui malgré le fardeau conſidérable qu'il avoit ſur le dos, marchoit devant nous d'une manière très-majeſtueuſe, glorieux de ſon agilité, bien ſupérieure à la notre : il rioit de nos mouvements mal-adroits.

Il eſt impoſſible de marcher ſur ce terrein & ſur tous les rochers adjacents ſans ôter ſes ſouliers : cette chauſſure étant regardée comme très-embarraſſante, on la laiſſe dans le bateau. Les Naturels du pays n'ont que des guêtres de toile conſues avec des plumes : il

eſt à propos d'expliquer le motif de cet uſage.

Tout le gazon de Boreray eſt exceſſivement fin & fort épais, mais très-court; on y trouve une petite pièce de terre qui ne produit abſolument que de l'oſeille ſemblable à celle qui eſt dans le *Campar d'Hirta*. Toute l'Iſle peut nourrir quatre cens brebis, ou environ, & elles ſont prolifiques à un point extraordinaire; je dis extraordinaire, parce qu'entre les autres preuves, les brebis qui ont paſſé le terme de leur fécondité dans l'Iſle d'Hirta, engendrent de nouveau pour pluſieurs années, ſi on les tranſporte à Boreray, ce qui démontre que le pré de cette Iſle eſt ſingulièrement bon, & d'une qualité *fécondante*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi.

Il y a à Boreray une grande quantité de petites maiſons coniques pour

conſerver les œufs & les oiſeaux ſauvages.

Les bâtimens les plus curieux qu'on y remarque, ſont les habitations romaneſques que j'ai déja décrites, je veux dire la maiſon de *Staller* & le temple des Druides.

A l'Occident d'Hirta, à une petite diſtance de cette Iſle, il y en a une troiſième appellée Soay, à peu près de la même étendue que Boreray, qui peut nourrir cinq cents brebis, elles appartiennent au Gouvernement, au lieu que celles de Boreray ſont en propriété à ſes vaſſaux.

L'inégalité du terrein de cette Iſle, eſt cauſe qu'on ne peut parvenir qu'avec beaucoup de difficulté à ſaiſir les brebis, ſoit pour les tondre, ſoit pour les amener à Hirta : c'eſt ſans doute une entrepriſe non moins périlleuſe que hardie de pourſuivre de tels animaux ſauvages dans des chemins en

pente terminés par la mer, ou dans les écueils formés par des rochers immenſes. Les Kildiens ſont peut-être les ſeuls hommes de l'univers qui en ſoient capables, & ſi quelqu'un attribuoit leur intrépidité étonnante dans ces occaſions à la néceſſité, à la faim exceſſive, ou à la crainte du deſpotiſme, je ſerois en droit de lui dire, & même de lui affirmer que l'amour de la gloire eſt, dans pluſieurs circonſtances, le grand principe, & même le ſeul de ces entrepriſes hazardeuſes. A Saint-Kilda les actions de ce genre ſont regardées comme héroïques, & auſſi honorables que dans d'autres pays, de monter à la tranchée, ou de marcher à la bouche d'un canon.

Mais ſi nous mettons à part les principes de l'honneur, le deſir d'acquérir de la réputation & les récompenſes de la bravoure, je ſuis perſuadé

que plus de mille perſonnes préféreroient d'aller combattre une armée ennemie, & s'expoſeroient plutôt à tous les dangers & les horreurs de la guerre, que d'attaquer les paiſibles brebis d'Hirta dans ces hideuſes retraites où elles ſe retirent quelquefois.

Si les vieux béliers ſont chaſſés dans des endroits dangereux & qu'ils ſoient échauffés par l'amour, ils deviennent quelquefois d'une férocité exceſſive. Réduits à la néceſſité de ſe rendre ou à ſe précipiter dans la mer, ils ſe retournent & attaquent ceux qui les pourſuivent.

A l'Occident de Soay, il y a un rocher nud appellé *Plaſte*, & entre *Soay* & *Hirta*, on en trouve un autre qui porte le nom de *Stacki-Birach* : à la diſtance d'un coup de piſtolet de ce dernier, eſt *Stacki-Don* rocher de peu d'importance, & le ſeul de tout le tetritoire d'Hirta où les oiſeaux ne

ſont point leur couvée. *Plaſte* & *Stacki-Birach* tirent leurs noms de leurs formes reſpectives ; le premier étant plus applati près de ſon ſommet, & le ſecond ſe terminant en ſpirale.

A l'Occident de Boreray, on apperçoit deux autres rochers connus ſous les noms de *Stack-in-Armin* & de *Ly*, remarquables par leur élévation & le nombre prodigieux d'oiſeaux ſauvages qui s'y retirent. *Stack* dans la langue gauloiſe, ſignifie un rocher piramidal, qui s'éleve de la mer & qui eſt abſolument iſolé ; je ne crois pas qu'il y ait un ſeul mot en anglois qui exprime cette idée complexe. Dans la même langue, *Armin* veut dire un Hérosou un grand homme, & comme cette langue eſt une dialecte de l'ancien celtique ou qu'il en dérive ; qu'on la parloit autrefois depuis l'Eſpagne juſqu'à la mer baltique & au-delà, je ſuis porté à penſer qu'*Arminius* n'étoit pas autre choſe que le titre

ordinaire donné par diſtinction à ce héros illuſtre, & véritablement grand homme, qui vainquit Varus & ſes légions, combattit contre Germanicus & les meilleures troupes de l'Empire Romain, & fut, pour parler comme Tacite, (1) le libérateur de la Germanie; mais quelque ſoit cette conjecture, la tradition ne nous a pas conſervé le nom, ni les aventures du grand homme, ou du héros dont *Stack-in-Armin* a pris le nom.

Après avoir donné la deſcription du ſol & des rochers de Saint-Kilda, je vais maintenant paſſer à celle de leurs animaux terreſtres.

Toutes les vaches de l'Iſle principale, (& ce n'eſt même que les habitants d'Hirta qui élevent du bétail de ce genre) excédent rarement quarante, en y comprenant les geniſſes. Cette

(1) Annal. Lib. II. cap. ultima.

rareté de beſtiaux noirs eſt extraordinaire ſans doute dans une Iſle d'une auſſi grande étendue & ſi abondante en prés. Mais de ces quarante vaches, le Gouverneur eſt propriétaire de quelques-unes, & en vertu d'un uſage immémorial, tout le lait fourni par celles qui ſont au Peuple, lui appartient. Cette loi cruelle qui a été abolie en quelque façon par le Gouverneur actuel, eſt probablement la cauſe du peu de bétail qu'on trouve à Hirta.

On peut encore en alléguer une autre raiſon, c'eſt l'impoſſibilité de vendre le ſuperflu de leurs productions à d'autres qu'au Gouverneur dont le pouvoir eſt abſolu ; il eſt aiſé de voir, d'après ce que je viens de rapporter, que c'eſt le cas où ſe trouvent les habitants d'Hirta, à moins que nous ne ſuppoſions que le cœur & l'eſprit de tous les Gouverneurs de Saint-Kilda ſeront mieux diſpoſés en faveur

du Peuple que ceux des autres Gouverneurs, des Bachas, des Vice-rois, &c.

Tant que le defpotifme régnera fur cette petite communauté, l'induftrie, faute d'encouragement, ne fera jamais de progrès & la pauvreté en fera la fuite naturelle; les effets, à la vérité, n'en font pas auffi fâcheux pour les Kildiens que pour d'autres peuples, parce qu'ils peuvent aifément fe procurer les néceffités de la vie, & que toutes les chofes de pur agrément leur feroient difficilement utiles.

Le Gouverneur actuel, dont la façon de penfer eft très-différente de celle de fes prédéceffeurs, a donné des preuves de fon défintéreffement en réformant quelques anciens abus.

Il eft vrai que la liberté étoit à peine connue avant lui à Saint-Kilda, & l'on n'imaginoit même pas l'avantage réel qui en pouvoit réfulter; mais

quoique le Peuple ignore la félicité attachée à la conſtitution du Gouvernement de la Grande Bretagne, & qu'il ſoit accoutumé au joug de l'eſclavage, il n'a cependant pas l'ame auſſi baſſe que ces ſerviles Cappadociens, à qui les Romains offrirent le don ineſtimable de la liberté, & qui le refusèrent. La dure oppreſſion des charges que les Kildiens ſentent comme les autres hommes, les porte aſſez ſouvent à murmurer en ſecret, & ils ont même autrefois fait quelques tentatives pour recouvrer le droit naturel à toute l'eſpèce humaine.

On peut diviſer les Kildiens en trois claſſes; ceux qui ſont de la première, poſſèdent ſept ou huit vaches, ceux de la ſeconde, depuis une juſqu'à quatre, & ceux du bas peuple n'en ont point du tout; chaque animal de de cette eſpèce eſt renfermé pendant l'hiver, & comme l'Iſle produit beau-

coup

coup plus de fourrage que les beſtiaux n'en peuvent conſommer, il eſt évident qu'on pourroit, ſans aucune difficulté, en élever beaucoup plus ſi les Naturels du pays ſuivoient leur goût, ou qu'ils trouvaſſent leur intérêt.

Leurs vaches ſont aſſez jolies, quoique très-petites, elles ſont preſque généralement rouges, ou mouchetées, & ſeroient, à ce que je crois, regardées comme une curioſité dans quelques autres parties de la Grande Bretagne; mais il y a lieu de ſoupçonner qu'elles ne pourroient pas y ſubſiſter, quoiqu'elles paroiſſent avoir la même conſtitution que celles de cette eſpèce dans quelques autres petites Iſles de la côte au Nord-Oueſt. Si le bétail qu'on y amène eſt conduit dans des terreins voiſins, où l'herbe eſt quelquefois d'une nature très-différente, il eſt ſujet à contracter une eſpèce de ſtrangurie à laquelle ſuccède en peu

de temps une grande effuſion d'urine teinte de ſang d'une couleur très-foncée ; ſymptôme qui pronoſtique infailliblement la mort prochaine de chaque animal qui en eſt affecté : le pré des Iſles qui rend le bétail ſujet à cette maladie, eſt très-ſalé. L'herbe en eſt exceſſivement fine ſans aucun mélange de bruyère. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas difficile de trouver du gazon qui ait les mêmes qualités ſans en avoir les inconvéniens dans les parties les plus méridionales de l'Ecoſſe ; mais l'embarras eſt d'amener les beſtiaux des petites Iſles, que j'ai maintenant ſous les yeux, dans nos contrées, ſans les expoſer aux dangers dont je viens de parler.

Tous les chevaux de Saint-Kilda ne ſont qu'au nombre de dix, en y comprenant même les poulains mâles & femelles ; ils ſont d'une taille médiocre, mais extrêmement bien moulés,

pleins d'ardeur & de courage. Les plus petits, ici, & dans quelques autres Isles, portent des fardeaux fort au-delà de l'idée que des Etrangers pourroient se former de leur force, d'après leur peu de grosseur; je pense qu'on peut avec raison attribuer leur vigueur extraordinaire à la qualité de l'herbe dont ils sont nourris, laquelle est très-substantielle, quoique courte; comme elle croît en général dans un terrein sablonneux, proche la mer, elle doit par conséquent être fortement imprégnée de particules propres à enflammer le sang & à fortifier les esprits animaux.

Il n'est peut-être pas nécessaire d'avoir à Hirta un plus grand nombre de chevaux; le peuple n'a point d'algue à transporter des bords de la mer, comme les autres Insulaires, & toutes les espèces d'engrais, dont il fait usage, sont portés par les femmes & les en-

fants, ſans grand embarras, aux différentes pièces de terres auxquelles ils ſont deſtinés, parce que tout le terrein labourable eſt contigu aux maiſons des habitants. Ces derniers vont chercher leurs mottes de gazon ſur le ſommet des montagnes qui dominent ſur le village, & les mettent dans des corbeilles ou des paniers très-larges. Comme l'Iſle ne produit pas le plus petit jet d'aucun genre de bois, & qu'ils doivent naturellement acheter les paniers fort chers, les pauvres gens en prennent le plus grand ſoin, en conſéquence ils les couvrent avec des peaux & en tapiſſent le fond avec des vieux morceaux de drap.

Les Kildiens doivent une grande partie de leur bien être aux brebis & aux oiſeaux ſauvages; ils ont des troupeaux conſidérables de moutons; il ſeroit même difficile d'en évaluer le nombre précis dans l'Iſle principale,

le Peuple ayant intérêt à en faire myftère ; en effet chaque homme doit payer un impôt très-lourd au Gouverneur en proportion de la quantité de brebis qu'il poffède ; & très-peu, fi même il y en a quelques-uns, ne font pas affez fcrupuleux pour ne point frauder le droit s'ils le peuvent. Il faut convenir que la tentation de cacher autant qu'il leur eft poffible le nombre de leur bétail doit être très-forte ; car en conféquence d'une loi établie relativement à leurs terres, chaque fermier d'Hirta doit payer à celui qu'il appelle fon maître, le fecond agneau mâle de chacune de fes brebis, fa feptième toifon & fon feptième agneau femelle.

Il y a aux environs de quatre cents brebis à Boreray, & je puis prefque affurer qu'il y en a plus de mille dans l'Ifle principale ; elles font toutes d'une très-petite efpèce & leur laine eft coutre & groffière ; elle eft cependant

plus douce que celle des autres Isles & n'est pas si bien frisée. J'ai trouvé que le mouton avoit un goût particulier, quoiqu'assez agréable ; chaque brebis a deux cornes, & plusieurs d'entr'elles en ont quatre. Elles sont étonnamment fécondes : un habitant de Saint-Kilda m'a assuré que dans l'espace de treize mois, une seule brebis avoit augmenté son troupeau de neuf autres ; elle avoit eu trois agneaux au mois de Mars, trois dans le même mois de l'année suivante, & chacun des premiers se trouvant être des femelles, elles en eurent chacune un avant qu'elles eussent atteint l'âge de treize mois.





CHAPITRE VIII.

DES Oiseaux maritimes & terrestres d'Hirta.

VIRGILE, dans son sixième livre de l'Enéide, compare une multitude infinie de tristes mânes qui errent autour des bords de l'Acheron, d'abord au nombre de feuilles que le premier orage de l'Automne fait tomber des arbres qu'il dépouille de leurs ombrages, il les assimile ensuite à un vol considérable d'Oiseaux chassés de l'Océan, que le froid de l'hiver oblige d'aller chercher des contrées plus chaudes. (1)

(1) Nombreuses comme les feuilles qui tombent quand la fraîcheur de l'Automne

Milton n'a pas fait de ſcrupule d'emprunter la première partie de cette ſimilitude ; mais, pour quelque raiſon qui lui a paru ſans doute bien fondée, il a rejetté la dernière dans cette noble deſcription de la chute des anges étendus ſur le lac brulant, frappés du tonnere, & à demi-morts d'étonnement. Il emploie très-heureuſement l'image que Virgile préſente de la chute des feuilles en Automne, mais

---

dépouille les bocages flétris. Nombreuſes comme cette multitude d'oiſeaux qui ſe raſſemblent pour traverſer avec rapidité la vaſte étendue de l'Océan, lorſque chaſſés par le froid cuiſant de l'hiver, l'inſtinct les conduit dans un climat plus doux, échauffé par un ſoleil plus ardent ; c'eſt ainſi qu'on voyoit cette foule d'ombres étendre leurs mains ſuppliantes, & demandes toutes à l'envi qu'on leur accordât un paſſage favorable à leurs deſirs pour ſe rendre à l'autre bord. Pitt.

il s'eſt bien gardé de faire uſage de celle que ce Poete tire de la race emplumée (1).

On penſera peut-être que Virgile s'abbaiſſe plutôt que de s'élever dans la ſeconde partie de ſa ſimilitude, car il ne paroît pas y avoir aucune comparaiſon à faire entre le nombre des feuilles & celle des oiſeaux. La comparaiſon de Milton eſt donc plus propre à préſenter une image réelle. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis perſuadé que la ſeule vue

---

(1) Satan appella ſes légions angéliques, elles étoient couchées à l'entrée de l'Enfer en auſſi grand nombre que les feuilles en Automne qui couvrent les ruiſſeaux de Vallembreuſe ; vallée agréable où les arbres touffus, forment, par leurs branches entrelacées, des voutes ſpacieuſes qui offrent un ombrage délicieux, ou ſemblables aux joncs diſperſés ſur les flots lorſque le furieux Orion a ravagé les côtes de la mer rouge.

des rochers de Saint-Kilda convaincroit que l'idée de Virgile, dans l'exemple que je viens de rapporter, étoit très-exacte. Mais sans employer un emblême poétique, il est littéralement vrai que les rochers de *Boreray*, de *Stack-in-Armin* & de *Ly* sont en Eté entièrement couverts d'Oyes-*Solan* & d'autres oiseaux, tellement qu'à une certaine distance, ils paroissent être autant de montagnes couvertes de neige. Les nids des Oyes-*Solan*, sans parler de ceux des autres oiseaux, sont si près les uns des antres, que, lorsque quelqu'un se promène entr'eux, les oiseaux qui couvent sur l'un & l'autre côté, peuvent toujours saisir ses vêtements, cependant ils restent souvent tranquilles jusqu'à ce qu'on les attaque, plutôt que d'exposer leurs œufs au dangers d'être détruits par les *mouettes de mer*. En même temps un nombre égal vole autour des nids & fournit de la nour-

riture à leurs compagnes occupées à couver. On trouve d'ailleurs une grande quantité d'oiseaux stériles de différentes espèces qui habitent fréquemment les rochers de Saint-Kilda.

L'Oye-Solan, selon quelques Auteurs, tire son nom de *Socilter*, mot gaulois qui signifie *avoir la vue perçante*; en effet cet oiseau découvre sa proie d'une très-grande élévation & fond sur elle avec une rapidité incroyable. Il égale presqu'en grosseur une Oye domestique : son bec est long, aigu & un peu crochu à la pointe; il est blanc à l'exception d'un peu de noir à l'extrêmité de ses aîles, quand il est parvenu à l'âge d'un an; mais avant ce terme, il est d'un brun obscur. Les Kildiens tuent les *Oyes-Solan* avec une grande adresse, en déboitant une certaine articulation de leur col très-près de la tête; le reste du col est très-fort, & joint au corps

de telle manière que ſans cet art, il ſeroit auſſi long que difficile de les tuer (1).

Les Oyes-Solan ſe rendent à Hirta dans le mois de Mars & y reſtent juſqu'au commencement de Novembre; avant le milieu de ce mois, ces oiſeaux, & tous ceux qui ont tant de prédilection pour cette côte, ſe retirent vers le même temps dans quelques autres regions qui leur eſt ſans doute plus

(1) L'amuſement ordinaire des Pêcheurs de harengs prouve la force extraordinaire de cet oiſeau. Ils attachent un de ces poiſſons ſur une planche ſous laquelle pend un petit poids pour la faire enfoncer un peu au-deſſous de la ſurface de la mer. *L'Oye-Solan*, après avoir obſervé le hareng, s'abat ſur lui perpendiculairement, & avec une telle violence; qu'il traverſe entièrement la planche avec ſon bec, & par ce moyen il eſt pris ſur le champ par les Pêcheurs.

favorable alors, de manière qu'on ne voit pas un ſeul oiſeau maritime autour de Saint-Kilda depuis le commencement de l'Hiver juſqu'au 15 Février.

On pourroit peut-être, avec quelque fondement, donner pour cauſe de cette émigration, la rigueur du climat d'Hirta, ou les tempêtes de la mer qui l'environne, ou même encore le départ des poiſſons dont ces oiſeaux ſe nourriſſent, ou enfin par tous ces motifs réunis; pour moi je ne hazarderai point de rien décider ſur cet objet. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Oyes-Solan, & quelques autres familles de ces animaux voraces, qui ſéjournent dans cette Iſle plus de la moitié de l'année, ſe nourriſſent principalement de harengs; mais il n'eſt pas moins vrai que, malgré l'immenſe quantité de poiſſon qu'on trouve annuellement ſur les côtes de quelques autres Iſles occidentales, on

n'y voit pas une ſeule Oye-Solan après la Saint-Michel.

« Les harengs, dit Combden, qui » du temps de nos ayeux, n'arrivoient » dans un nombre auſſi prodigieux, » qu'aux environs de la Norvêge, » habitent maintenant, par la bonté » divine, en très-grande quantité, tous » les ans ſur nos bords. Vers le milieu » de l'Eté, ils quittent l'Océan pour ſe » rendre aux côtes de l'Ecoſſe, d'où » ils viennent après ſur les nôtres; & » depuis la mi-Août juſqu'au mois » de Novembre, il s'en fait une pêche » auſſi excellente qu'abondante, tout » le long de Scarborouch, juſqu'à » l'embouchure de la Tamiſe: enſuite » lorſque le temps devient orageux, » ils s'en vont dans le canal de la » Grande Bretagne, où on les pêche » juſqu'à Noël. De-là après avoir » côtoyé les bords de l'Irlande des » deux côtés, & voyagé autour de

» l'Angleterre, ils retournent dans
» l'Océan occidental, où ils restent
» jusqu'au mois de Juin, & lorsqu'ils
» ont jetté leur frai en Ecosse, ils re-
» viennent de nouveau, dans une
» quantité innombrable.

Cambden connoissoit sûrement l'histoire & les antiquités de son pays, mieux qu'aucun autre de ses contemporains; mais je suis porté à croire, que les harengs étoient connus, & qu'on les pêchoit en Ecosse avant le temps qu'il assigne à l'établissement de cette pêche. Abercromby, dans la vie qu'il nous a donnée de Jacques III, cite une Loi faite sous le règne de ce Monarque, vers l'an 1370, par laquelle il fut « ordonné à quelques
» Lords & à certains Bourgeois de
» faire construire de grands vaisseaux,
» des chaloupes & des paquebots, de
» se fournir aussi de filets & de toutes
» les autres choses nécessaires à la pêche.

Je conviens que cet Auteur n'a pas exprimé en termes clairs, ſi ces filets, & les autres inſtruments propres à la pêche, avoient pour objet celle du hareng, mais il eſt aiſé d'en tirer cette concluſion, d'après le préambule de l'acte qu'il a rapporté. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certainement hors de doute que l'on trouve maintenant ſur les côtes de l'Ecoſſe une multitude innombrable de cet excellent poiſſon avant le milieu de l'Eté; & il eſt également vrai qu'il jette ſon frai tous les ans dans notre baie; la quantité prodigieuſe de petits harengs qu'on pêche chaque Automnes dans les Iſles occidentales en eſt une preuve démonſtrative, & il eſt probable qu'un nombre conſidérable de la plus groſſe eſpèce, a pris ſon cours autour de cetre côte pendant l'année précédente.

J'ai déjà fait obſerver que les *Oyes-Solan* font un plus long ſéjour à

Hirta, que dans aucune autre partie de la mer *Deucaledoniene*, mais ils la quittent avant que les harengs se soient éloignés des côtes adjacentes. On ignore dans quelle partie du monde, cette race d'oiseaux, & leurs compagnons de Saint-Kilda se retirent aux approches de l'Hiver; est-ce dans l'Océan occidental, la contrée native & le *quartier d'Hiver* des harengs en général? ou dans quelqu'autre région plus proche du soleil? ou sont-ils enfin du genre des animaux qui dorment une partie de l'année? C'est à ceux qui étudient l'Histoire Naturelle, ou qui ont eu des liaisons très-intimes avec des voyageurs éclairés à nous instruire sur cet objet. Pour moi je prétends simplement que l'instinct infaillible de la Nature enseigne à ces oiseaux quels sont les lieux les plus propres à leur fournir la nourriture, & à changer d'habitation selon que la

faiſon leur eſt plus ou moins favorable, ou, pour m'exprimer dans les termes du Poëte, ils ſont dirigés par ce Dieu qui ordonne aux Cigognes, comme il commanda à Colomb d'aller découvrir un autre Ciel & un Univers inconnu juſqu'alors, qui convoqua le conſeil pour cette fameuſe expédition, qui détermina le jour du départ, qui forma la flotte & indiqua la route.

Les *Oyes-Solan* conſtruiſent leurs nids d'un amas conſidérable de ſubſtances très-différentes les unes des autres, ils y portent celles qui ſont propres à leur deſſein, ſoit qu'ils ſe promènent ſur terre, ſoit qu'ils flottent ſur l'eau; tantôt c'eſt du gazon, d'autrefois de l'algue marine, des copeaux de bois, des lambeaux d'étoffes, & très-ſouvent même d'autres matières qu'ils ne peuvent avoir rencontrées que dans des pays étrangers. Cependant telle eſt ſans doute la difficulté qu'ils trou-

vent à se procurer la quantité suffisante de tout ce qui leur est nécessaire pour bâtir leurs nids, que souvent ils s'emparent de ce qui leur convient dans ceux de leurs voisins ; la manière dont ils s'y prennent pour y parvenir, prouve que le *besoin* leur a donné des notions de *propriété* (si l'on peut s'exprimer ainsi) qui sont inconnues aux autres oiseaux, à qui l'*abondance* les rend inutiles. Lorsqu'une Oye-Solan s'apperçoit pendant quelque temps que son voisin n'est pas dans son nid, il prend avantage de son absence pour en enlever autant de matériaux qu'il peut aisément en porter ; mais convaincu de l'injustice qu'il a commise, il dirige son vol directement vers l'Océan. Si le propriétaire légitime ne découvre pas le tort qui lui a été fait avant que le voleur soit hors de sa vue, ce dernier échappe avec impunité & revient aussi-tôt avec son fardeau,

comme s'il eût été faire cette acquisition dans une contrée étrangère.

L'on prétend que parmi les *Oyes-Solan* il y en a toujours une qui fait l'office de sentinelle pendant que les autres dorment; qui donne l'alarme, si elle voit approcher un ennemi, & qu'on pourroit en faire un massacre général, si cette sentinelle étoit surprise & tuée. Les Kildiens d'à-présent nient que la sûreté de ces oiseaux dépende autant qu'on le croit, de la vigilance d'un seul de leur troupe; mais ils m'ont dit qu'ils tiroient une induction toujours sûre de l'état d'espérance ou de crainte où pouvoient être ces animaux, de leurs différents cris, ou de diverses modulations de leurs voix. A l'entrée de la nuit les oiseleurs vont en rampant jusqu'à l'endroit où ils savent qu'ils trouveront des *Oyes-Solan*; s'ils les entendent crier *grog grog*, ils continuent d'approcher

d'eux, ſans crainte de les allarmer, mais auſſi-tôt qu'ils crient *bir*, *bir*, ils s'arrêtent; ſi ces oiſeaux, qui d'abord avoient été inquiets par la crainte du danger, n'ont pas pu découvrir leurs ennemis, ils donnent le ſignal de ſécurité *grog*, *grog*, les oiſeleurs s'avancent alors, & ſaiſiſſent avec beaucoup de précaution la premiere *Oye-Solan* qu'ils tuent au milieu de ſes vieux compagnons. Les Kildiens m'ont aſſuré pluſieurs fois que ces derniers déplorent ſur le champ la mort de leur ami avec un ſon de voix lamentable, qu'ils examinent ſoigneuſement ſon corps, le touchent avec leurs becs, & paroiſſent ſi vivement affectés que les oiſeleurs profitent de leur trouble & de leur douleur pour en tuer pluſieurs autres d'entr'eux.

La communauté de Saint-Kilda n'a qu'un ſeul bateau, qui ne lui ſert même pas, pendant tour l'Hiver; on le

remplit de terre & de pierre, & on le met dans un endroit à l'abri des tempêtes pour prévenir la plus grande de toutes les calamités que les habitants pusent éprouver, c'eſt-à-dire, que ce bateau fut englouti dans la mer, ou briſé contre un rocher par un coup de vent : vers le milieu de mars, une troupe choiſie d'hommes entreprenants ſe met en mer dans ce bateau & va dans les Iſles voiſines pour y faire une expédition qui eſt de la plus grande importance pour elle. C'eſt la ſaiſon propre à prendre les vieilles *Oyes-Solan* avant qu'elles commencent à couver ; ces intrépides chaſſeurs les pourſuivent pendant la nuit à travers des précipices & des rochers eſcarpés ; (inacceſſibles à tout autre qu'eux,) ils conſervent les *Oyes-Solan* dont ils n'ont pas intention de ſe nourrir ſur le champ, dans de petites maiſons ou dans des greniers plus grands que

ceux dont j'ai parlé plus haut, ſans les ſaler, ni employer aucune autre méthode pour les préſerver de la corruption, que de leur ouvrir le dos, de les laver & de les nettoyer. Ces mêmes chaſſeurs retournent dans ces Iſles vers le milieu de Mai pour une nouvelle expédition. C'eſt alors le temps de faire une bonne récolte d'œufs d'*Oyes-Solan* : ils gardent tous ceux de cette eſpece qu'ils trouvent dans le chemin qui conduit à Boreray & à Stack-in-Armin dans leurs petites maiſons de pierres, à l'exception de ceux dont ils font uſage immédiatement. Un grand nombre de ces œufs reſte dans ces greniers juſqu'au mois de Juillet ſans que leurs poſſeſſeurs prennent aucun ſoin pour les conſerver, art que ce Peuple, peu délicat, mépriſe abſolument, & ce ſeroit une peine très-inutile que de chercher à lui donner la moindre inſtruction ſur

cet objet. Pendant ce long intervalle de temps, ces œufs doivent nécessairement se gâter, & seroient même insupportables au goût & à l'odorat de tout autre espèce d'hommes ; mais tel est le pouvoir des préjugés de l'enfance, & de l'habitude contractée de bonne heure, qu'ils sont, ainsi qu'aux femmes d'Hirta un régal délicieux ; il est assez surprenant que le goût de ce Peuple soit aussi étrangement dépravé dans sa nourriture ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que leur santé n'est nullement altérée, autant que j'ai pu en être instruit, par un genre d'aliment qui sembleroit devoir être pernicieux.

Pendant qu'on pille ainsi sans aucun scrupule les rochers de Boreray & de Stakc-in-Armin, on regarde comme sacrés tous les œufs qui se trouvent dans les creux du rocher aqpellé *Ly*. C'est une coutume anciennement établie, & l'opinion générale est, que si quelqu'un

quelqu'un enfraignoit cet uſage, toute la conſtitution de la communauté ſeroit abſolument renverſée ; l'*Oiſon-Solan* eſt bon à manger au mois de Septembre, ſi l'on a attention de n'y pas toucher pendant que ſa mere le couve, ſans quoi, il faut attendre au mois d'Octobre : (1) alors, & juſqu'à ce moment, le Peuple, indépendamment du rocher de *Ly*, a d'autres reſſources du même genre, je veux dire les rochers de Boreray & de Stack-in-Armin.

Avant que les Oiſons-Solan, appellés *Gougs* par les Kildiens, ſoient en état de voler, ils ſont plus gros que

(1) Cette imprudence produit le même effet en tout autre pays, & retarde le moment où les œufs doivent éclorre, ſouvent même elle réfroidit la tendreſſe de la mère, au point qu'elle les abandonne quelquefois tout-à-fait. On verra plus bas qu'il en eſt de même à Hirta du Tulmer.

Note du Traducteur.

leurs mères & excessivement gras, la graisse qu'ils ont sur la poitrine, est quelquefois épaisse de trois pouces. Les habitants d'Hirta ont coutume de conserver cette graisse dans un sac fait de l'estomac d'une vieille *Oye-Solan* prise en Mars. Elle porte dans leur langue le nom de *Gibain*, ils font usage de cette espèce d'huile de la consistance d'une bouillie accommodée à leur manière en guise de sauce ou de beurre dans leur potage & dans leur avoine cuite. Le Peuple des Isles limitrophes, emploie comme un remède cette substance huileuse pour le bétail, s'il a été saisi d'un froid violent, ou qu'il ait une toux opiniâtre ; dans ce cas un emplâtre de *Gibain* est le médicament généralement usité, lequel produit un très-bon effet.

Un autre oiseau maritime très-estimé à Hirta est le *Tulmer*. C'étoit pour moi un véritable amusement que d'en-

tendre les éloges que les Kildiens donnoient à cet oiseau : peut-on trou-
» ver dans tout l'Univers (me disoit un des hommes des plus sensés de cette Isle) » un animal plus utile ? Le
» *Tulmer* nous fournit de l'huile pour
« nos lampes, du duvet pour nos lits,
» la nourriture la plus salubre, l'on-
» guent le plus efficace pour guérir
» nos blessures, outre un million
» d'autres qualités qu'il possède, dont
» je n'ai pas le temps de vous faire
» l'énumération. Mais pour tout dire en un mot : privez-nous du Tulmer & Saint-Kilda n'existera plus.

Cet oiseau est à peu près de la même rosseur qu'une poule ordinaire, mais s jambes & ses aîles sont beaucoup lus longues que celles des poules. on dos, ses aîles, & sa queue sont d'une gère couleur grise, les plumes de sa itrine & de son col sont plus blan-âtres, sa tête est ronde, son col court

& gros, ſon bec doit être très-fort étant courbé intérieurement, pointu comme celui de l'Aigle & environ d'un pouce & demi de long. Il eſt très-vorace & ne ſe nourrit que d'oſeille ſauvage & de graiſſe de poiſſon. On trouve ſouvent dans ſon nid des morceaux de baleine & de veau marin.

La femelle du Tulmer ne pond qu'un œuf par ſaiſon ; on la regarde comme ſtérile en comparaiſon de toutes les autres eſpèces d'oiſeaux qui habitent l'Iſle ; on a obſervé qu'elle tire vengeance de ceux qui lui dérobent ſon œuf. Elle a le tact ſi fin, & ſon reſſentiment eſt ſi exceſſif, qu'elle conçoit pour ſon nid une averſion inſurmontable, ſi quelqu'un a ſeulement ſoufflé deſſus. C'eſt pour cette raiſon qu'on regarde à Hirta comme une faute grave, & même comme un crime non-ſeulement de lui enlever ſon œuf, mais de toucher à ſon nid.

Tout Particulier qui possède une pièce de terre dans cette Isle, a, en proportion de son étendue, une partie de rocher en propre, dans lequel les Tulmers font leurs nids, les divisions sont faites avec une exactitude singulière. La plus petite usurpation sur la propriété d'un Kildien, dans ces rochers, est, d'après une ancienne coutume, punie sévérement.

Les Oisons de cette espèce sont bons à manger vers le commencement d'Août, c'est alors que les fermiers entrent en possession de leurs fermes, & ces animaux peuvent être regardés avec assez de raison, comme les premiers fruits qu'ils en retirent; dès qu'on attaque le jeune Tulmer dans son nid, il tâche de troubler son ennemi en faisant jaillir des ses larges narines une certaine quantité d'huile qu'il seringue pour ainsi dire directement à la face & aux yeux de l'oiseleur;

ce ſtratagême indiqué par le pur inſtinct, lui procure ſouvent le moyen de s'échapper. Mais ceux qui ſont habiles dans cette eſpèce de chaſſe, prennent les plus grandes précautions pour ſurprendre le Tulmer, d'autant plus qu'ils eſtiment l'huile que donne cet oiſeau, comme très-précieuſe. Dans cette vue, ils mettent en uſage toute leur adreſſe & leur dextérité pour la conſerver ; cependant, malgré tous leurs ſoins, ils en ont le viſage entièrement couverts, & quelques portions même de leurs vêtements ; lorſque ces derniers ont été imprégnés d'une huile auſſi ſubtile, ils brulent comme du ſuif. Chaque Tulmer fournit une pinte, meſure d'Angleterre, de cette ſubſtance liquide, laquelle découle de ſes narines tout le temps qu'il eſt chaud, & l'on en conſerve annuellement une quantité conſidérable dans l'Iſle. Chaque famille d'ailleurs garde un grand nombre de

tes oiſeaux ſalés dans des tonneaux pour lui ſervir de nourriture pendant l'Hiver, & ſa proviſion ſe monte en tout aux environs de douze bariques.

La troiſième eſpèce d'oiſeaux qu'on trouve à Hirta, eſt celle qui porte le nom de *Lavie* ; on devroit peut-être la placer la première dans la liſte, parce que ces animaux arrivent dans l'Iſle en Février, avant tous les autres oiſeaux, & ſont pour elle l'heureux préſage de leur bonheur prochain.

Les *Oyes-Solan*, les *Tulmer* & les *Lavies*, avant-coureurs de l'abondance & de la félicité générale, ſont toujours bien reçus, ils ne paroiſſent pas plutôt ſur la côte, que les perſonnes les plus conſidérables de ce petit état, ſe aſſemblent pour ſe congratuler réciproquement de cet évènement favorable, & pour convenir en même temps des *opérations de la campagne qu'ils vont ouvrir*. Pour cet effet, ils

divifent le Peuple en différentes parties, compofées de leurs oifeleurs les plus habiles. Ceux qui parviennent à cette réputation glorieufe font des hommes expérimentés qui conduifent les cordes que je décrirai dans la fuite, graviffent les rochers les plus efcarpés, & y marchent avec autant d'adreffe que d'intrépidité. A la première nouvelle que les habitants apprennent de l'acquifition qu'ils viennent de faire de leur proie, ils célèbrent enfemble cet heureux moment par des feftins, où ils fe donnent des témoignages d'amitié, leur cœur nageant dans la joie.

Le Lavie reffemble au Duc pour la taille, quoiqu'il foit un peu plus long & peut-être un peu moins gros; fon dos eft noir, fa poitrine & fon ventre font blancs, & il a un cercle de la même teinte autour du col; fon bec eft noir & fort aigu à fa pointe; fon

œuf eſt plus long que celui de l'oiſeau auquel je l'ai comparé, & ſa bigarrure le rend très-beau par la variété de ſes couleurs, car il eſt tacheté de noir, de blanc, de rouge, de bleu, de verd & de jaune; & ce qui m'a paru très-ſurprenant, c'eſt qu'à peine y en a-t-il deux de ſemblables.

La Lavie ne conſtruit point de nid, mais poſe ſon œuf ſur l'éceuil d'un rocher nud; elle l'y place d'une manière ſi adroite que ſi quelqu'un le dérangeoit, il ſeroit impoſſible de le fixer dans le même endroit: l'attache des ces œufs au rocher eſt ſi légère que ſi les pères & mères ſont ſurpris & qu'ils ſe levent de leurs nids avec précipitation, leurs œufs tombent auſſi-tôt dans la mer comme une pluie abondante.

Dès qu'on a découvert les *Lavies* ſur la côte, les héros qui ſe ſont diſtingués précédemment par des actions d'éclat dans la chaſſe de ces oiſeaux,

descendent, au moyen de leurs cordes, dans les cavités des rochers qu'ils connoissent parfaitement, chacun ayant sur la poitrine un large morceau de toile ou de quelqu'autre étoffe, pourvu qu'elle soit très-blanche ; cette chasse se fait toujours pendant la nuit.

Les *Lavies* trompés par des objets aussi remarquables, les prennent pour une partie du rocher, & tâchent de s'y attacher ; ils sont aussi-tôt saisis & tués ; les oiseleurs restent dans cet état jusqu'à l'aube du jour, alors, & jamais auparavant, quelques puissent être leurs succès, ils font le signal accoutumé, c'est-à-dire qu'ils tirent la corde d'où dépend leur vie : leurs compagnons qui se tiennent au-dessus d'eux, prennent d'abord soin de mettre la proie en sûreté, qui consiste quelquefois en quatre cents *Lavies* ; & quand cette opération est faite, ils aident, ou plutôt ils tirent en haut les chasseurs ; ce n'est

pas assurément sans raison que leurs amis les reçoivent avec de grands témoignages d'amitié & exaltent hautement leur bravoure après une telle expédition.

Comme les Kildiens ont, depuis plusieurs siècles, mis cet art en usage pour s'emparer des *Lavies*, il leur paroît très-simple, mais un Etranger qui ne fait pas cette réflexion, n'est pas peu surpris que quelqu'un des plus anciens Naturels du Pays ait eu assez de génie pour imaginer le stratagême, non-seulement de se couvrir d'un vêtement blanc, mais de s'établir dans un écueil pendant la nuit avec quelqu'espérance raisonnable de surprendre un animal qui vole.

Je ne puis assurer, avec quelque degré de certitude, quel peut être en Anglois le véritable nom du *Lavie*. Il y a deux sortes d'oiseaux maritimes qu'on peut considérer comme des

oiſeaux de paſſage; ils ſont natifs de l'Iſle de *Ramſey* ſur les côtes de *Pembrokeshire*. L'une porte le nom de d'*Eligug* ou de *Shout*, & l'autre celui de *Rarorbil*. D'après la deſcription que donne M. Lhoyd de ces deux eſpèces d'oiſeaux dans ſon ſupplément à l'Hiſtoire de la Grande Bretagne, par Cambden à l'article *Dimetæ*, je conclus quoique ſa deſcription ne ſoit pas très-claire, que les *Lavies* de Saint-Kilda ſont ou les Eligug, ou les Rarorbil des Anglois & des *Welsh*.

Le *Bougir* d'Hirta eſt appellée *Coulternel* par quelques-uns, & par d'autres *Puffin*; cet oiſeau eſt très-beau & plein d'ardeur, il eſt à peu près de la groſſeur du pigeon : il ſemble connoître ſa beauté, il relève ſa tête avec vivacité & a l'air majeſtueux; ſon corps eſt noir dans toute la partie extérieure, rouge & blanc autour de la poitrine : ſes jambes ſont rouges, ſon bec eſt

conformé comme un ſoc de charrue, & très-agréablement teint de rouge & de jaune par deſſous.

Le mouvement de ces Puffins qui voltigent preſque ſans ceſſe pendant tout l'Eté autour de Saint-Kilda & des deux autres Iſles qui en dépendent, eſt incroyable. Ces oiſeaux couvrent quelquefois toute la ſurface de la terre, & d'autrefois, ils enveloppent en volant tout ce qui eſt au-deſſous d'eux dans l'obſcurité, comme font les nuages de ſauterelles dans les autres contrées.

Il y a deux différentes eſpèces de *Puffins*, les uns plus gros, & les autres plus petits, avec quelques autres marques diſtinctives, mais qui ne méritent pas d'être indiquées. Leurs plumes ſont plus douces que celles d'aucun autre oiſeau d'Hirta. Leurs œufs ſont blancs & à peu près de la même groſſeur que ceux de poule.

Le Peuple de cette Iſle vit preſque

tout l'Eté de ces deux espèces d'oiseaux ainsi que des œufs de plusieurs autres, & je ne crains point d'affirmer qu'elle peut aisément fournir assez de ces différents aliments pour nourrir pendant cette saison deux mille personnes de plus qu'il n'y en a.

Je dois faire observer ici que chaque pays a des avantages qui lui sont particuliers. Si d'autres contrées fournissent une grande variété de substances propres au luxe, Saint-Kilda possede à un degré digne d'être remarqué, toutes les nécessités de la vie.

Les habitants de cette Isle, la moins connue de l'univers, ont la preuve la plus démonstrative que la dispensation de la Providence est égale pour tous les hommes. Les Lavies leur arrivent fort à propos au mois de Février, lorsque leurs moutons frais & leur pain sont presque sur le point d'être épuisés, & leur procure sans interrup-

tion une nourriture abondante jusqu'au mois de Mars, que les *Oyes-Solan* paroissent sur leur côte, ces derniers fournissent à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils commencent à couver : alors les *Puffins* leur succèdent, ainsi qu'une grande variété d'œufs. Quand leur appétit est rassasié par le fréquent usage de cette nourriture, celle du *Tulmer*, qui est très-salubre, & les *Oysons-Solan* qu'ils aiment beaucoup, couvrent leurs tables rustiques, & les rend très-splendides pendant toute l'Automne ; en Hiver, ils ont généralement en réserve une plus grande quantité de pain, de mouton & d'oiseaux salés, qu'ils n'en peuvent consommer. Je parlerai dans la suite des poissons que la mer leur fournit très-libéralement, pour tout dire en un mot, malgré les usages grossiers & les désavantages particuliers du pays, ils sont peut-être nourris avec plus de luxe (si ce peut être

une partie de la félicité) qu'aucune autre Nation d'esclaves grande ou petite qui soit sur toute la surface de la terre.

Je n'ai point eu occasion de connoître par moi-même un oiseau très-curieux qu'on voit quelquefois sur cette côte, & que je crois absolument étranger à tout autre partie d'Ecosse. On l'appelle à Hirta l'*oiseau gare*, peut-être par corruption, au lieu d'*oiseau rare*; nom probablement donné par ces Etrangers qui, par choix ou par nécessité s'étoient retirés dans cette Isle, comme dans un lieu de sûreté; cet oiseau a plus de quatre pieds de long depuis le bec jusqu'à l'extrêmité de ses pates, ses aîles sont très-courtes, en proportion de sa grosseur, de manière qu'il a peine à se tenir en équilibre dans l'air, & à supporter le poids de son large corps. Ses jambes, son co[u] & son bec sont extrêmemenr longs. L'œuf que pond sa femelle, confor

nément au compte qu'on m'en a rendu, urpaſſe en groſſeur celui d'une oye, utant que ce dernier ſurpaſſe celui l'une poule. Elle fait ſa ponte & couve u bord de la mer, préciſément à 'endroit où monte la plus haute marée, ne pouvant pas, à cauſe de ſon vo- ume, s'élever à la hauteur d'un rocher. On ne la voit que dans le mois de Juillet : les Kildiens ne reçoivent pas de viſites annuelles de cet étrange oiſeau, comme de tous ceux que j'ai déjà décrits, ainſi que de pluſieurs utres. On ignore de quel continent, ou de quelle mer il vient faire ſes voyages irréguliers dans cette Iſle, & c'eſt peut-être un myſtère de la Nature. Un gentilhomme qui a été dans les Iſles occidentales, m'a dit que, d'après la deſcription qu'on lui en avoit faite, ce devoit être le *Pen- guin* de ce climat, oiſeau qui indique

aux matelots l'endroit le plus propre à porter la ſonde.

On voit auſſi fréquemment à Hirta de groſſes *Mouettes de mer* & l'on n'a que de trop cruelles preuves de leur préſence ; cet oiſeau mal-faiſant, déteſté par tout les Kildiens, détruit chaque œuf qu'il rencontre, très-ſouvent les jeunes oiſons, & quelquefois les plus foibles des vieux. Il eſt difficile d'exprimer l'acharnement avec lequel ce Peuple, qui eſt naturellement bon, pourſuit ces *Mouettes* ; ſi quelqu'un en parle devant eux, ſon nom ſeul excite dans leur ſang une fermentation extraordinaire. Les ſerpents ne ſont dans aucun pays, auſſi redoutés & auſſi haïs que les Mouettes à Hirta.

Ils exercent tout le pouvoir de l'induſtrie & de l'adreſſe dont ils ſont capables pour ſaiſir ce cruel ennemi, tâche très-difficile, car les Mouettes

ſont auſſi vigilantes que méchantes. S'ils parviennent à en attraper une, ils cherchent à ſe ſurpaſſer réciproquement dans les tortures qu'ils font ſouffrir à ces *ſuppôts d'enfer* pour les mettre à mort : tels ſont les termes emphatiques qu'ils emploient pour exprimer un acte qui ſatisfait leur vengeance. Ils arrachent ſes yeux, couſent ſes aîles enſemble, & la jettent en l'air. On regarde comme une très-mauvaiſe action & qu'un barbare ſeul peut commettre, de manger quelques-uns de ſes œufs, quoiqu'ils ſoient les plus gros & les meilleurs de tous ceux des oiſeaux de l'Iſle, ils vuident la coquille, & la laiſſent enſuite dans le nid, la Mouette vient pour couver ſon œuf, & y reſte conſtamment juſqu'à ce qu'elle ſe deſſéche de chagrin & de langueur.

Cet oiſeau a les plumes de la poitrine d'un très-beau blanc juſqu'à la

partie inférieure du corps, tout le do
bleuâtre & les aîles noires. Il eſt de
la même eſpèce que les *mulates* de me
& à peu près de la groſſeur de l'*Oye*
Solan, on l'appelle *Tuliac* à Saint-
Kilda, mais dans les autres Iſles occi-
dentales il porte un autre nom.

Je ſens qu'on doit regarder comm
peu néceſſaire à préſent que je donne u
détail exact de toutes les autres claſſe
d'oiſeaux terreſtres & maritimes, com
muns & inutiles, qui viennent ſouven
habiter les Iſles & les rochers d
Saint-Kilda ; il y en a une très-grand
variété de deux eſpèces qui ſont aſſe
nombreuſes, l'une eſt appellée *Pgrob*
& l'autre *Ashilag*. On y voit auſſi de
Pies de mer, & ce qui eſt fort étrange
c'eſt que ces *Pies* ont paru plus d'un
fois dans l'Iſle, quoique très-raremen
dans quelques autres parties de l'*Æbud*
occidental. On y trouve d'ailleurs de
Hérons, des *Pigeons*, des *Alouettes*, de

Étournaux, des *Roitelets*, &c. Je laisse à décider si ces petits oiseaux, je veux dire particulièrement les roitelets, ont pu voler à Saint-Kilda, ou s'ils y ont été transportés accidentellement par des bateaux : l'on assure ici que les Kildiens ont l'art, en marchant doucement derrière le héron, de parvenir à l'attraper, quoique ce soit l'oiseau le plus vigilant qui existe dans l'univers, je crains même qu'on n'ait de la peine à croire ce fait, quoiqu'il me paroisse très-bien attesté.

Il y a quelques corbeaux à Hirta, de la plus grande espèce, & un petit nombre d'Aigles : ces oiseaux, très-redoutés par-tout ailleurs, ne causent aucun dommage dans cette Isle, la cause que j'en conçois, est que la nombreuse quantité d'œufs qu'ils rencontrent dans leur chemin, est plus que suffisante pour fournir à leurs besoins pendant l'Eté, mais il est plus difficile

d'imaginer comment ils peuvent se procurer de la nourriture pendant l'Hiver, à moins qu'on n'accorde qu'ils font de fréquents voyages dans les Isles voisines.



CHAPITRE IX.

Des Augures & Auspices.

DIFFÉRENTES classes d'oiseaux particulièrement les *Tulmer*, les grandes *Mouettes de mer* & les Mulattes de la petite espèce, quittent, dans certaines circonstances, leur élément natal, & se retirent dans les terres; ils y voltigent autour des champs, ou perchent au-dessus des maisons, & comme s'ils étoient très-mécontents de leur position, ils changent de place à chaque moment: tantôt ils s'élévent très-haut, & immédiatement après ils s'abattent

à terre, ou paroiſſent au moins en avoir le deſſein ; ce phenomène eſt regardé par les Kildiens, & tous les autres Inſulaires, comme un pronoſtic infaillible d'une tempête prochaine ; il eſt évident que les anciens avoient la même opinion relativement à quelques-uns de ces oiſeaux d'après ces vers de Virgile dans le premier livre des Géorgiques, traduites par Warton.

» Quand le Cormoran crie à haute » voix & cherche la terre, que la Poule » d'eau & la Mouette de mer jouent ſur » le ſable, les vagues qui engloutiſſent » tout ce qui s'oppoſe à leur rage, » s'éloignent à regret de la barque » fragile qui ſillonne la mer en fureur.

L'on voit que le ſavant Traducteur diſtingue ici la Poule d'eau de la Mouette de mer (quoique Virgile ait reſtreint ſon obſervation au ſeul *Tulier*) non ſans raiſon à mon avis, parce que ce nom générique com-

prend plus d'une espèce du même genre. Une autre remarque que j'ose faire, est que le mot *Mergi*, plongeon, appartient proprement à une grande variété d'oiseaux *Augurals*, & peut être appliqué au Tulmer d'Hirta, aussi bien qu'à tout autre. J'ajouterai de plus que *Tulica*, le premier de ces noms, est celui qu'on donne communément à la Mouette de mer dans la langue gauloise, en mettant seulement à part la terminaison latine. On ne doit donc pas être surpris de cette ressemblance ou de quelqu'autre similitude du même genre; mais il seroit absurde d'en donner, pour raison, l'accord fortuit des sons qu'ont les mots dans ces différentes langes. Quelques Nations celtiques ont plus d'une fois parcouru l'Italie; ils en possédèrent même une partie considérable pendant un long espace de temps, je veux dire, la Gaule Cisalpine,

Ciſalpine & pluſieurs autres termes de leurs langues doivent naturellement s'être conſervés dans ces pays. Il eſt certain que les Romains ne firent jamais la conquête de ces contrées, où le gaulois étoit en uſage, par conſéquent nous pouvons en conclure, avec raiſon, que l'Italie a emprunté le mot, qui fait l'objet de cette petite diſcuſſion, de la langue celtique, dont la langue gauloiſe eſt ſans doute un dialecte.

Mais revenons à l'objet des pronoſtics. Les Inſulaires en général poſſédent l'art de prédire les changements de temps, peut-être à un plus grand degré de perfection que pluſieurs de ceux qui, ſans contredit, leur ſont très-ſupérieurs dans quelques autres branches de ſciences. On doit ſentir que cette connoiſſance eſt, à beaucoup d'égards, très-avantageuſe à des Peuples dont les occupations ont toutes

pour objet l'agriculture & la navigation. Cependant elle n'eſt pas infaillible, & les trompe quelquefois. Les gens ſenſés penſeront ſur cette matière, ce qu'ils jugeront à propos. Mais ſi elle eſt fondée, les Kildiens, & leurs voiſins, doivent en grande partie leurs connoiſſances, ſur cet objet, ſoit réel, ſoit imaginaire, aux obſervations qu'eux & leurs prédéceſſeurs ont faites ſur les cris, le vol & les autres mouvements des oiſeaux, & plus particulièrement encore ſur leur émigration d'un lieu à un autre.

La manière véritablement philoſophique, avec laquelle l'illuſtre Poëte latin a expliqué le croaſſement joyeux des corbeaux, à un changement de temps favorable, indique en même temps, à mon avis, la vraie cauſe naturelle de cet eſprit de divination qu'on leur attribue eu égard aux orages, au vent, à la pluie, ou à la neige, c'eſt

elle en effet qui produit cette agitation qu'on remarque quelquefois dans la Mouette de mer, le Tulmer, le Cormoran, le Héron, la Corneille & d'autres Oiseaux, avant que le changement de temps se manifeste (1); ce n'est donc pas une présomption impardonnable à moi de croire que tous les Traducteurs & les Commentateurs que j'ai lus, ont défiguré la beauté de ce passage, & se sont trompés dans

(1) *Tum liquidas corvi presso ter gutture voces,*
Aut quater ingeminat, & sæpe cubilibus altis,
Nescio qua præter solitum dulcedine læti,
Inter se foliis strepitant (juvat imbribus actis
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos)
Haut equidem, credo, quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fata prudentia major;
Verum ubi tempestas & cœli mobilis humor
Mutavere vias, & Jupiter humidus austris
Densat, erant quæ rara modo, & quæ densa, relaxat
Vertuntur species animorum, & pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi.

GEORG. I, LIB. V, v. 410, &c.

la conſtruction grammaticale. Je prendrai en conſéquence la liberté de le traduire d'après la manière dont je l'entends. Le Poëte fait l'énumération des différents ſignes qui annoncent le beau temps. Les corbeaux lui fourniſſent un de ces pronoſtics. Notre Auteur explique comment ils le lui prédiſent, & quelle en eſt la raiſon. « Alors les » corbeaux comprimant leur glotte à » différentes repriſes forment des ſons » redoublés, plus aigus que de cou- » tume ; ſouvent de leurs nids élevés » on les entend tous faire un bruit » confus en agitant les feuilles des » arbres. Animés ſans doute par je » ne ſais quel plaiſir plus vif que » celui qu'ils éprouvent d'ordinaire, » mais en faut-il chercher d'autre » cauſe, que l'excès de la joie qu'ils » reſſentent de revoir leurs petits & » leurs nids, qui leur ſont ſi chers » après en avoir été ſéparés trop long-

» temps pour la tendre affection qu'ils
» leur portent, ces ondées abondantes
» ne leur ayant pas permis de venir les
» trouver. Ce n'eſt donc point, à mon
» avis, parce qu'ils ſont inſpirés par la
» preſcience des Dieux, ni parce que
» le deſtin les a doué d'une connoiſ-
» ſance plus étendue des effets ſecrets
» de la Nature que tous les autres
» êtres ; non, il n'en eſt pas ainſi.
» Mais après que les vents orageux,
» & les nuages rapides ont changé
» leurs cours, que Jupiter a condenſé,
» à l'aide des vents méridionaux, ces
» maſſes ſombres, qui d'abord étoient
» éparſes, & qu'il a enſuite rarefié
» leur denſité, les idées formées dans
» le cerveau des corbeaux, qui ont
» un principe de ſentiment & de pen-
» ſée, prennent un nouveau mode,
» & leur ame reçoit des impreſſions
» différentes de celles qu'ils avoient
» quand la tempête chaſſoit les nuages

» autour d'eux. Il réſulte de cet évè-
» nement naturel que les oiſeaux ravis
» de cet heureux changement en té-
» moignent leur joie par des con-
» certs, dont les champs retentiſſent;
» la même cauſe produit le même
» plaiſir parmi le bétail, & les cor-
» beaux l'expriment par leurs croaſſe-
» ments.

Le Poëte s'eſt donné dans ces vers la liberté, comme un Philoſophe ſage, d'examiner avec candeur, & de cenſurer avec beaucoup de modeſtie la croyance établie de ces temps d'ignorance; il avoit trop de jugement, & étoit trop exempt de ſuperſtition pour expliquer les préſages des oiſeaux, eu égard aux variations du temps, conformément à la doctrine des augures de ſon propre pays & des autres contrées. Il ne croyoit pas comme les diſciples de Platon, que les corbeaux, inſpirés par Apollon, ou par

quelqu'autre divinité, fuſſent capables de prédire les évènemens futurs, il ne penſoit pas non plus comme les Stoïciens, que le deſtin eût donné & même qu'il eût pu accorder à ces animaux un plus grand degré de connoiſſance des ſecrets de la Nature, qu'il n'en avoit doué les autres êtres. Il rejettoit le ſyſtême de ces deux ſectes ſur tout ce qui concernoit cet objet, & ſuivoit celui d'Epicure. En un mot, il décide que le pronoſtic des corbeaux n'a point pour principe une interpoſition extraordinaire du ciel ni de l'humeur capricieuſe d'une aveugle fatalité, mais uniquement des cauſes phyſiques, c'eſt-à-dire de l'influence de l'atmoſphère. La différente preſſion de cet élément, ou pour l'exprimer dans d'autres termes, la différente direction donnée par la Nature aux nuages, aux vents & aux eaux ſupérieures, doivent faire diverſes impreſſions ſur les eſprits

animaux des oiſeaux & des quadrupèdes, de manière à leur faire prendre une nouvelle route ; un changement, ou une différence d'impreſſions, doivent en produire de néceſſité dans les mouvements, parce qu'ils produiront de nouvelles images, de nouvelles affections, de nouvelles paſſions, en un mot, de nouvelles diſpoſitions dans les eſprits animaux. C'eſt d'après ces variétés d'images incohérentes, de ces affections & de ces paſſions, que nous donnons la ſolution de ces heures de triſteſſe & de gaîeté, de ces chants de joie, de ces ſons mélancoliques, de ce ſilence obſtiné, de ces fréquentes émigrations & de ces autres bizarreries par leſquelles les oiſeaux expriment leurs ſenſations intérieures à différents temps.

Toute perſonne ſenſée, qui vit dans ce pays, ſur-tout ſi elle eſt proche de la mer, doit avoir obſervé, que par

la conſtitution des corps de différente-eſpèces d'oiſeaux, l'inſtinct leur enſeigne à prédire les changements de temps, & que les mêmes obſervations doivent avoir été faites par les autres hommes dans les ſiècles paſſés, mais il eſt impoſſible de décider ſi l'art de la divination, par les oiſeaux, ſur d'autres objets, tire ſon origine de la Chaldée, de la Phrygie ou de la Grèce, ou s'il a été imaginé par Promèthée, ou par Melampe, par Tyréſias, ou par quelqu'autre qui en a été réputé l'inventeur ; au reſte il ſeroit très-inutile de faire des recherches pour nous en inſtruire.

Je ſais que quelques Auteurs ont prétendu que cette ſcience & celle de la navigation, tiroient leur origine du Corbeau de Noé, de la Colombe & de l'Arche ; mais ſans remonter à des temps auſſi reculés, nous pouvons découvrir ce qui d'abord a donné lieu

de croire aux Augures & aux Auſpices dans le ſimple expoſé que nous avons ſous les yeux. Quelques hommes d'une ſagacité ſupérieure à celle de leurs compatriotes (on ne ſait point quels ils étoient, ni quelle contrée ils habitoient) remarquèrent qu'on pouvoit conclure avec fondement, d'après pluſieurs obſervations évidentes, que certains oiſeaux par leurs mouvements & leurs accents pronoſtiquoient les vents & la pluie, tandis que d'autres prédiſoient d'une autre manière les jours chauds & le ciel ſerein, voyant leurs propres obſervations très-fréquemment confirmées par des évènements qui y correſpondoient & ſéduits par cet eſprit de ſuperſtition qui eſt inhérent à la Nature humaine, ils jugèrent que ces oiſeaux étoient inſpirés par la Divinité. Mais comme leurs prétendues prédictions étoient quelquefois favorables aux hommes, & que d'autrefois elles leurs

étoient contraire, ils pensèrent raisonnable de diviser ces animaux augurals en deux classes, l'une *heureuse* & l'autre *malheureuse*; leur art étoit fondé sur les actions de ces oiseaux auxquels ils n'attachoient aucune idée, ou sur leur nonchalance stupide, sur leur silence, leur chant, leur gasouillement, leur ramage & leur croassement, sur leur appétit, leur abstinence, leur vol à droite ou à gauche & d'un commencement ridicule & méprisable, il parvint à jouer le plus grand rôle, & obtint dans l'univers, trompé par de fausses apparences, un degré de crédit surprenant.

Je ne vois aucun passage, dans nos livres sacrés, d'où l'on puisse naturellement inférer que les Egyptiens, ou les Phœniciens, les Israélites, ou les Amorites, les Chaldéens, ou quelqu'autre Nation orientale, quoique très-inclinée à la superstition, aient

mis en pratique cette eſpèce d'augure. Il eſt ſouvent parlé dans les livres de Moïſe, & dans pluſieurs autres, de ſorciers, de nécromanciens, d'enchanteurs, de magiciens, de devins, de gens qui enſorceloient & qui s'adonnoient à l'aſtrologie judiciaire, de ceux qui conſultoient des eſprits familiers & des ſorciers. Nous voyons dans Ezéchiel & dans Ozée, qu'on conſultoit alors le foye, ou les entrailles des victimes, c'eſt-à-dire, l'*Extiſpicium* (1) des Latins, les fléches, les verges, ou les baguettes. Le *Rabdomanteia* (2) des Grecs, mais on ne trouve rien, ce me ſemble, dans l'ancien Teſtament touchant les Augures & les Auſpices. D'après cette réflexion on ſera porté à conclure que le catalogue des livres de l'ancien

(1) L'inſpection des entrailles des victimes.

(2) *Idem.*

Teſtament étoit complet ; avant que cet art fût connu des Nations orientales, ou du moins des Juifs ; s'il eſt ainſi, cette ſcience ridicule fut probablement inventée par les Scythes du Nord, ou plutôt par les Nations celtiques de l'Occident, & communiquée par eux aux Toſcans ; les grands maîtres dans cet art & qui l'ont beaucoup perfectionné, ont pu d'abord être des Grecs. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Gaulois & les Germains y furent particulièrement adonnés, & ſoit par l'un de ces Peuples, ou par tous deux, il ſe répandit dans les différentes parties de la Grande Bretagne.

Comme l'ignorance étoit l'origine du culte que la portion ſenſée du genre humain rendoit aux augures & à leurs fonctions ridicules, on doit naturellement ſoupçonner que les Montagnards d'Ecoſſe avoient un

respect extraordinaire pour ceux de cette profession, & je confesse que ce soupçon n'est pas sans fondement ; en effet il n'y a pas encore cent ans que quelques imposteurs de cette contrée furent assez imprudents pour se vanter de la connoissance qu'ils avoient acquise du langage des oiseaux, comme Apollonius de Thyane, & je ne puis pas nier qu'il se trouva dans cette partie du Royaume des hommes assez sots pour honorer & récompenser ceux qui avoient cette prétention.

Parmi les oiseaux inspirés, les corbeaux étoient estimés comme les prophétiques. Conformément au langage de ce pays *avoir la prévoyance d'un Corbeau*, est encore aujourd'hui une expression proverbiale qui exprime une sagacité surnaturelle pour prédire les évènements fortuits. Mais ce qui paroît inconcevable, c'est que les mêmes opinions superstitieuses aient

prévalu parmi les Peuples les plus ſavants de la Grèce & de l'Italie, les corbeaux y étoient conſacrés à Apollon le grand patron des Augures, & on les appelloit les ſerviteurs & les compagnons de ce Dieu.

Autrefois la croyance univerſelle du vulgaire dans les Iſles occidentales étoit que les oiſeaux augurals d'une eſpèce ou d'une autre, mais en général de celle qu'on regarde comme la plus heureuſe, voloient autour de la maiſon de chaque famille nombreuſe quelque temps avant qu'une des perſonnes des plus conſidérable de cette famille dût mourir, ces animaux étoient regardés comme les génies tutélaires de ceux qui devoient bientôt paſſer de cette vie dans l'autre, ou des meſſagers envoyés par le Très-Haut pour les avertir de bonne heure de leur fin prochaine. On prétendoit qu'auſſi-tôt qu'un homme, ou une femme étoient expirés

l'oiſeau augural diſparoiſſoit, & s'il étoit tué par quelque chaſſeur, ou par un accident imprévu, celui auquel il étoit confié, quoiqu'alors en ſanté, mouroit ſur le champ.

Ces meſſagers de mort étoient généralement des Corneilles, des Corbeaux, des Milan, des Mouettes de mer, des Colombes, ou des Moineaux, & quelquefois des oiſeaux étrangers qu'on ne voyoit que dans ces triſtes circonſtances. Si ces Prophêtes emplumés étoient blancs, c'étoit une preuve égale à une révélation envoyée d'en haut, que le moribond ſeroit infailliblement tranſporté au Ciel. S'il étoit d'une autre couleur, on penſoit que l'augure affreuſe le condamnoit d'avance ſans miſéricorde aux régions de ténèbres & à des châtiments éternels.

Les rêveries ſottes & ridicules de ce genre ont pris naiſſance dans toutes

les contrées du monde. On lit dans quelques Auteurs qu'un grand nombre de corneilles voltigèrent autour de la tête de Cicéron, le jour même qu'il fut aſſaſſiné par l'ingrat Popilius Lœmas, pour l'avertir du ſort cruel qu'on lui préparoit ; & qu'une d'entr'elles ayant pénétré dans ſa chambre, arracha les couvertures de ſon lit, troublée par l'inquiétude où elle étoit pour les jours de Cicéron.

Selon l'Auteur de l'Enéide, la chouette ſolitaire prédit la fin tragique de la malheureuſe Didon. Suetone, qui a imaginé de rapporter tous les prodiges imaginaires qui précédèrent la mort des douze Céſars, dans une narration très-plate, ne laiſſe pas échapper une occaſion ſi favorable de faire remarquer le caractère prophétique de tel oiſeau ou de tel autre. Il eſt ſurprenant que Tacite, homme d'un jugement auſſi ſain que ces connoiſ-

ſances étoient profondes, & qui n'étoit nullement attaché à ſa religion, ait donné dans la même extravagance, mais les hommes de ſon caractère ſont très-ſurperſtitieux dans certaines circonſtances ; & l'on a vu même quelquelquefois des perſonnes qui faiſoient profeſſion d'Athéïſme, croire ces abſurdités.

Conformément à l'opinion qui prévaloit il y a quelque temps chez les Montagnards d'Ecoſſe, les oiſeaux auxquels étoit confiée la fonction honorable de prédire la mort des grands hommes, ſe plaçoient proche de leurs maiſons, & prenoient même quelquefois la liberté de ſe tenir ſur le ſeuil de leur porte, ou de ſe percher ſur une de leurs fenêtres. Mais les meſſagers emplumés de cette eſpèce, qui n'étoient employés qu'au ſervice ignoble du plus bas peuple, quoique du même genre étoient obligés de reſter à une

certaine diſtance de leurs habitations, de roder autour de place en place, & de ne proférer leurs prédictions que pendant la nuit ſeulement. Ces vils génies n'habitoient la plupart du temps que les chemins qui conduiſoient aux Egliſes, & y pouſſoient des cris très-aigus. Si leurs voix peu harmonieuſes étoient entendues dans le commencement de la nuit, les perſonnes, qui avoient été données en garde à ces ſpectres, étoient, ſans aucun doute, aux portes de la mort; ſi au contraire le jour étoit près de paroître, elles pouvoient ſurvivre pour quelques années à ces avertiſſements prématurés. Il y en avoit même quelques-unes, qui au ſeul cri de ces oiſeaux de mauvaiſe augure, prétendoient connoître ſur le champ les individus auxquels ils étoient dévoués.

Il arrivoit quelquefois que deux de ces moniteurs de malheurs ſe rencon-

troient dans le lieu qui étoit proche du cimetière ; & dans ce cas, ils avoient ensemble un combat des plus terribles. On pensoit que la querelle devoit être occasionnée par un point d'honneur fondé sur ce que chacun d'eux étoit ambitieux d'avoir l'avantage ou la satisfaction dénaturée de conduire son protégé au tombeau avant tout autre : c'étoit-là l'opinion générale. Mais quelques personnes qu'on regardoit comme plus initiées dans ces mystères que leurs voisins, soutenoient opiniatrement, & avec la même apparence de raison, que chacun de ces oiseaux s'étudioit au contraire à parer le coup qui menaçoit l'homme auquel ils s'intéressoient.

On voit dans Cicéron (1) que tous les Rois, toutes les Nations & toutes les Républiques consultoient les Auf-

(1) De Divinat. Lib. II.

pices ; cet Auteur illuſtre ajoute que les Piſidiens, les Siciliens & les Phrygiens excelloient dans cette eſpèce de divination. Ceux qui voudront lire Tite-Live, y trouveront une preuve de ce reſpect aveugle & de cette obéiſſance paſſive dont les Peuples les plus ſages de l'univers ont honoré ces impoſteurs politiques qui portoient le nom d'Augures. La Grèce recevoit leurs réponſes, comme celles des Oracles, avec une ſoumiſſion implicite; il eſt vrai que quelques-uns de ceux qui étoient plus éclairés que les autres, avoient un ſouverain mépris pour cet étrange ſyſtême d'abſurdités & de folies populaires, favoriſées par le Gouvernement ; pluſieurs le condamnoient tacitement, d'autres le tournoient ouvertement en ridicule, & appelloient ceux qui en faiſoient profeſſion des fourbes & des impoſteurs. Fabius-Maxime, parmi les Romains,

quoique Augure lui-même avoit le courage estimable de dire, à peu près, comme Hector dans l'Iliade, que le meilleur de tous les augures étoit l'intérêt qu'on prenoit à la République, & que toutes les actions faites contre cette loi immuable étoient contraires aux auspices; mais cependant la plus grande partie de chaque Nation avoit la vénération la plus profonde pour toutes les impertinences, les sottises & les puérilités de cette théologie abusive.

On convient universellement que la plupart des anciens habitans de la Grande Bretagne doivent avoir tiré leur origine des Gaulois ou des Germains; les premiers, si nous en croyons Justin (1), étoient plus savans qu'aucun autre Peuple dans la science des augures & nous voyons dans Tacite (2) que

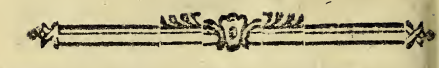
(1) Justin. Lib. XXIV, cap. 4.

(2) De Mor. Germ. Cap. 9.

les derniers y étoient exceſſivement adonnés. Il eſt impoſſible de croire que la poſtérité de tels ancêtres ait pu échapper à la contagion d'une maladie d'eſprit auſſi univerſelle, & que ceux qui habitoient les parties les plus reculées de l'Angleterre dans une poſition très-déſavorable aux arts libéraux & aux ſciences, n'aient pas été les derniers de leurs compatriotes à être guéris de cette imbécillité. On ne doit pas même être étonné qu'ils en aient encore conſervé quelques légers reſtes.

Mais j'en ai aſſez dit ſur ces opinions auſſi ſottes que frivoles, j'obſerverai ſeulement qu'elles n'ont plus de partiſans depuis long-temps parmi les Montagnards & dans les Iſles.





CHAPITRE X.

De la manière de prendre les Oiseaux sauvages à Saint-Kilda.

J'ai donné à entendre plus haut qu'une partie des habitants d'Hirta étoit divisée en compagnies d'oiseleurs : chacune est composée en général de quatre personnes distinguées par leur agilité & leur adresse, & doit avoir au moins une corde d'environ trente brasses de long. Cette corde faite d'un cuir de vache cru, très-fort, salé à ce dessein & coupé circulairement en trois lanieres d'une égale longueur. Ces lanieres étant entrelassées ensemble très-serrées, forment un cable triple capable de soutenir un très-grand poids & d'un tissu assez fort pour

de façon quelle puiſſe durer au moins près de deux générations. Pour empêcher que les pointes des rochers contre leſquelles elles ſont ſouvent dans le cas de frotter ne les endommagent, ils les entourent de peaux de moutons apprêtées, à peu près de la même maniere que le cuir de vache dont elles ſont compoſées.

Cette corde eſt un uſtenſile d'une néceſſité indiſpenſable, & le meuble le plus eſſentiel qu'un homme riche puiſſe poſſéder à Saint-Kilda. Le premier article du teſtament d'un père eſt de léguer cette corde à ſon fils aîné, ſi elle tombe en partage à une fille, faute d'héritiers mâles, ce legs eſt regardé comme égal en valeur aux deux meilleures vaches de l'Iſle.

Par le moyen de ces cordes, les plus braves & les plus expérimentés de cette Iſle marchent ſur des rochers d'une hauteur prodigieuſe & les parcourent,

liés enſemble deux à deux, ayant chacun un bout de ces cordes attaché autour de ſa ceinture. Ils vont à travers les précipices les plus affreux, pendant que l'un des deux deſcend; ſon collegue s'établit ſur un banc de ſable très-conſidérable, & a ſoin d'y aſſurer ſes pieds, de manière que ſi ſon compagnon de fortune fait un faux pas, & vienne à tomber, il ſoit en état de le ſauver (1).

(1) Le fait ſuivant arrivé l'Eté d'après mon départ, de cette Iſle, au Député de Saint-Kilda vers le Gouverneur actuel, donnera au Lecteur un exemple du danger auquel ces hommes s'expoſent, & en même temps de la force des Kildiens. Cet homme voyant que ſon collegue lâchoit la corde qu'il tenoit, ſe précipita du haut du rocher & ſe plaça ſi fermement ſur l'écueil où il s'établit, qu'il ſoutint le poids de ſon ami, quand il fut tombé de toute la longueur de cette corde.

Ces entreprifes font fans doute très-furprenantes, & peuvent s'affimiler en quelque façon aux actions de Chevalerie. Je fus préfent une fois à une expédition de cette efpèce : ma curiofité m'engagea à aller voir une preuve d'adreffe fi extraordinaire. L'opération n'étoit encore qu'à moitié, que je fus vivement alarmé & réellement malade de frayeur ; deux héros renommés dans ce genre furent choifis parmi les plus habiles de la communauté. Un d'eux s'établit fur un écueil très-hériffé de pointe, fon compagnon alla fe placer à foixante braffes au-deffous de lui (toujours lié de la corde qui l'attachoit à fon collegue) & après s'être élancé du bord d'un précipice le plus propre à l'alarmer, & qui s'avançoit fur l'Océan ; il fe mit à remuer les jambes, chantoit très-gaiement & rioit de tout fon cœur ; le peuple témoin de cette fcène, pa-

roissoit d'une joie inexprimable, mais pour moi je fus, pendant tout le temps qu'elle dura, dans une telle inquiétude que je n'aurois pas pu supporter plus longtemps la vue d'un pareil spectacle, quand ma vie en eût dépendu, aussi le quittai-je vers la moitié. L'Oiseleur après avoir exécuté plusieurs tours anciens & nous avoir donné tous les amusements dont son art étoit susceptible, revint en triomphe, glorieux de ses succès, avec un large colier d'oiseaux autour de son col, & un assez grand nombre d'œufs dans son sein.

Outre les cordes très-coûteuses que je viens de décrire, & dont les Kildiens font grand cas, ils en ont encore une autre espèce faite de crins de cheval, qui est en général à peu près de neuf à dix brasses de long, ils en font usage pour les endroits plus accessibles, où le spectacle est d'un genre moins noble, parce qu'il y a moins de périls à sur-

monter, ils ont auſſi des filets faits de même matière qui ſont attachés au bout d'un pieu enfoncé profondément en terre, ils prennent, par le moyen de ces piéges une grande quantité d'oiſeaux ſauvages. Ils ont encore d'autres eſpèces de filets faits de crins de cheval qu'ils lient au bout des lignes dont ils ſe ſervent pour pêcher, & le préſentent aux oiſeaux du rocher oppoſé, il arrive quelquefois que ces oiſeaux paſſent leurs têtes à travers les mailles, ce qui donne aux Oiſeleurs la facilité de les prendre plus aiſément.

En Eté, les femmes d'Hirta, ſemblables aux filles de Sparte, ſont employées à la chaſſe des oiſeaux; celle qui leur eſt principalement échue en partage, a pour objet l'oiſeau plein de feu, appellé *Puffin*, il couve ſous terre, & eſt aiſément découvert par le moyen du trou à travers duquel il ſe fraie un chemin; il le creuſe

avec ſon bec, la femme ou la fille de la maiſon ſort le matin de chez elle, pour peu de temps, accompagnée d'un chien, & rapporte avec elle une proviſion ſuffiſante pour nourrir toute la famille au moins pendant un jour. Chacune a dans cette Iſle un ou pluſieurs de ces chiens extraordinaires qui tiennent du baſſet, de l'épagneul & du barbet. De leur propre aveu, les femmes d'Hirta quittent leurs maiſons d'aſſez bonne heure, & y reviennent peu de temps après, chargées de cinq ou ſix *Puffins* par voyage.

Etant aſſis ſur la pente d'une montagne, avec quelques habitants d'Hirta, je vis un de ces petits chiens s'éloigner de nous; on me dit qu'il ſeroit bientôt de retour avec un butin conſidérable : en effet il revint une demi-heure après, & mit ſa proie aux pieds de ſon maître, il étoit inſtruit par l'expérience & par les carreſſes pleines

d'amitié qu'il en recevoit en pareil cas, que ce dernier lui en ſauroit gré, il retourna ſur le champ à la chaſſe, & elle eut le même ſuccès.

Ces chiens ont une ſagacité étonnante, & ſont ſi bien dreſſés, qu'ils ne tuent, ni ne bleſſent même les oiſeaux, juſqu'à ce qu'ils aient rencontré les perſonnes de la famille à laquelle ils appartiennent, malgré les menaces, les carreſſes, ou même des morceaux friands que des Etrangers leur préſenteroient.

Tous les rochers de l'Iſle, ſoit qu'ils procurent des oiſeaux ou des poiſſons, ſont partagés entre les habitants avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe en proportion des terres que chacun poſſede. Au bout de trois ans le Peuple fait un échange du partage de ces rochers, & s'il s'éléve quelque diſpute ſur cet objet elles ſont terminées par la voie du ſort : la plus légère

ufurpation fur un rocher, qui eft échue à un Kildien, eft un crime qu'on regarde comme n'étant gueres moins atroce que le vol d'une vache, & eft puni fans miféricorde.

Il n'eft pas poffible de furpaffer l'intrépidité & l'agilité des Kildiens dans certaines circonftances. C'eft une entreprife des plus périlleufes que de débarquer à *Stack-in-Armin*, à *Stack-Birach* & à *Ly*, rochers qui font au-delà de l'Ifle principale. Quand le temps eft beau & la mer calme, les habitants d'Hirta mettent leur bateau à la mer avec huit hommes des plus expérimentés. Le député du Gouverneur eft leur Capitaine de vaiffeau, & leur Officier de terre, il a le droit irrévocable de conduire le gouvernail & de donner des ordres. Ces honneurs & ces grands priviléges l'expofent aux plus grands dangers. Il eft le premier à débarquer & le dernier à quitter le champ de batail le

Dans la langue du pays, ce héros si hardi, s'appelle *Gingach*.

Après s'être débarrassé de tout ce qui peut le gêner, ôté ses habits & ses souliers, il s'attache autour du corps un cable très-fort; l'autre bout de cette corde reste dans le bateau, & aussi-tôt que la marée s'éléve à une hauteur propre à son dessein, il s'élance vers le rocher, avec cette agilité dont les Kildiens seuls sont capables, & fait usage de toute la force de ses mains & de ses pieds, quelquefois même de ses dents & de ses ongles pour s'y fixer fermement. S'il vient à tomber en arrière dans la mer, cet affront l'afflige infiniment plus que la boisson amère dont il s'abreuve alors. Ses compagnons le retirent aussi-tôt, & il recommence la même tentative; s'il réussit dans cette entreprise, ce qui arrive le plus ordinairement, il s'établit dans un endroit du rocher où il

peut être en sûreté, y attache la corde, & donne, par ce moyen, à ceux qui l'ont accompagné la facilité de débarquer; quatre d'entr'eux restent dans le bateau, où ils demeurent à leur rame jusqu'à ce que le commandant & sa troupe soient de retour.

Lorsque cette espèce de divertissement est fini, ils vont à bord de leur bateau de la même maière. Le *Gingach* se place dans sa première position, & après avoir prêté son aide aux trois autres hommes, il attache un bout de la corde à une partie du rocher, & glisse sur cette corde jusqu'en bas, si la mer est favorable; si elle est agitée, il ordonne aux rameurs de remorquer à une distance convenable, & saute dans l'eau avec une intrépidité surprenante, ses compagnons le saisissent aussi-tôt, & reçoivent un si courageux Commandant avec des battements de mains & des cris d'applaudissements;

telle eſt la méthode conſtante, & la ſeule qu'on puiſſe mettre en pratique pour débarquer ſur les rochers qui environnent Hirta.

Je fus un jour aſſez fol pour m'engager dans une avanture de ce genre à *Stakc-in-Armin*; mais je n'oſai pas conſeiller la même épreuve à un de mes amis, quelque grande que fut ſa curioſité ſur cet objet; je fus élevé juſqu'à la cime d'un rocher qui avoit quarante pieds de haut; l'entrepriſe étoit ſuffiſamment hardie, cependant ce n'étoit aſſurément qu'un jeu d'enfant en comparaiſon des faits courageux de ceux qui tentent d'aller ſur le *Stack-Birack*.

Ce rocher a aux environs de quarante pieds de haut; ſon ſommet eſt un peu liſſe & circulaire, & ſon diametre eſt à peu près de deux pieds. L'angle formé par la face du rocher & la partie la plus acceſſible de la circonférence de ce cercle eſt preſque droit; cepen-

dant le desir d'être applaudi, joint à celui du profit, est si grand dans les Kildiens, qu'ils escaladent, une fois chaque année, ce précipice redoutable pour aller chercher des œufs & des oiseaux sauvages. Ces exploits téméraires ne sont pourtant pas guidés par la nécessité ou le besoin ; mais ces plaisirs & ces avantages qu'ils achetent si chèrement, & qu'ils poursuivent au milieu des dangers les plus imminents, sont regardés par eux comme une jouissance pour laquelle ils ont le plus grand attrait.

Il est bon de remarquer ici, qu'on ne trouve à Hirta, qu'un seul œuf dans chaque nid d'oiseaux, excepté dans celui de la *Mouette de mer* où l'on en trouve toujours trois, il est vrai qu'en ôtant cet œuf unique à un oiseau, il en pond un second, & quelquefois même un troisième, si on lui enlève les deux autres. Le *Tulmer* est le seul qui n'en agit pas ainsi ; mais malgré cette

ſtérilité, on ne prend pas moins de vingt-quatre douzaines d'œufs annuellement ſur le ſommet étroit de *Stack-Birach*, preuve certaine qu'une grande quantité d'oiſeaux s'y raſſemblent, & y font leurs nids dans un très-petit eſpace de terrein.

Nous avons déjà obſervé qu'il n'y a qu'un ſeul bateau à Saint-Kilda, & que c'eſt de ce petit bâtiment que dépend le plus grand bonheur des Kildiens. Si par quelque accident fatal ils viennent à en être privés, ils ſont exceſſivement malheureux, & auſſi affligés qu'un Etat grand & floriſſant pourroit l'être après les ravages d'une guerre ſans ſuccès, ou ceux d'une peſte qui feroit périr la plus grande partie de ſes habitants.

Ce pauvre peuple ſe trouva dans cette cruelle ſituation après mon départ en 1759. Le 6 Octobre de cette année, dix-neuf Kildiens s'embarquèrent pour Boreray, dix d'entr'eux y

abordèrent, & l'intention des neufs autres étoit de retourner à Hirta ; mais pendant trois jours succeffifs le vent fouffla avec une telle furie qu'ils ne leur fut pas poffible de prendre terre en aucun endroit.

Pendant tout le temps que dura cette tempête, ils fe mirent à l'abri fous des rochers élevés de Saint-Kilda qui n'étoient pas expofés au vent. Le quatrième jour de leur détreffe, ils firent voile pour fe rendre à la baie, quoiqu'ils n'euffent aucune efpérance d'y arriver fans péril, ils dirigèrent vers la côte fabloneufe, où ils débarquèrent, trois de leurs hommes y furent enlevés, les fix autres emportés fur la côte par la violence des vagues, & le bateau fut brifé en pièces.

Les malheureux reftés à Boreray furent bientôt inftruits de la calamité commune & de leur propre difgrace

leurs femmes & ceux de leurs compagnons qui n'avoient pas été engloutis dans les ondes, leur faisoient des signaux réitérés de l'Isle principale. Ces infortunés n'imaginant point de ressource qui pût apporter de remède à leur cruelle position, après que les premiers moments du désespoir furent passés, tombèrent dans l'abattement. Il leur vint enfin dans l'esprit qu'ils pouvoient faire usage de quelques oiseaux sauvages dont ils avoient fait provision, qu'ils en vivroient, ainsi que des brebis qui paissoient à Boreray pendant toute l'année; tant qu'ils restèrent dans cette espèce d'exil, les peaux de ces brebis, & celles des plus gros oiseaux cousues avec des plumes, furent les seuls vêtements que quelques-uns d'eux portèrent. On se représentera sans doute aisément leurs figures grotesques dans cette déplorable situation.

C'étoit cependant une faveur de la Providence que Boreray fût le lieu de leur prison ; en effet, la maison de *Staller*, ou cette grotte curieuse, dont nous avons déjà donné la description, leur procura une habitation très-convenable, ils y dormoient au moins en sûreté pendant la nuit & y passerent tout l'hiver tranquillement : ils avoient pris la précaution nécessaire de sécher quelques mottes de tourbe le mieux qu'ils avoient pu, & en assez grande quantité pour les chauffer & cuire leurs aliments, jusques vers le milieu du Printemps.

Au mois de Mars, temps du retour des oiseaux sauvages, après avoir pourvu à leurs nécessités présentes, ils firent des provisions, & en amassèrent assez pour charger le bateau à huit rames du Gouverneur de Saint-Kilda ; ils emmagasinèrent ensuite la cargaison dans la maison de *Staller*.

Les amis qu'ils avoient laiſſés à Saint-Kilda, voulant leur donner la conſolation de voir qu'ils n'avoient pas négligé la culture de leurs terres, labourèrent dix petites portions de terrein ſur la partie ſeptentrionale de la montagne qui étoit vis-à-vis d'eux. Ces dix priſonniers demeurèrent dans cette triſte ſituation, ſans éprouver cependant d'autre malheur que la peine qu'ils reſſentoient de leur exil, juſqu'à ce que le Gouverneur leur envoyât enfin un bateau au mois de Juin.





CHAPITRE XI.

Des Habitants d'Hirta, de leur nombre, de leurs maladies, de leurs tailles & de leurs traits, de leurs habillements, de leur langage, de leur caractère, de leurs mœurs & de leurs coutumes.

Un fait inconteſtable, c'eſt que les habitants de Saint-Kilda étoient en beaucoup plus grand nombre autrefois qu'ils ne ſont à préſent. Je ne déciderai point ſi cette diminution viſible doit être entièrement attribuée à des cauſes phyſiques, ou ſi l'on doit l'imputer en partie à la politique. J'oſerai ſeulement affirmer que ſi l'Iſle étoit gouvernée d'une manière qui lui fût

propre, elle pourroit aiſément fournir à la nourriture & à l'entretien de trois cents perſonnes. *Martin*, qui l'a viſité vers la fin du dernier ſiècle, y trouva cent quatre-vingt perſonnes.

Le nombre eſt maintenant réduit à quatre-vingt-huit, réduction d'autant plus extraordinaire, qu'elle s'eſt opérée en moins de deux générations; il eſt vrai qu'une maladie contagieuſe, enleva la plus grande partie de ce Peuple, il y a environ trente-quatre ans.

Ce fut la petite vérole qui cauſa un ſi prodigieux ravage & dépeupla Saint-Kilda; un de leurs habitants étant allé à Harris, fut ſaiſi de cette maladie & y mourut. Malheureuſement un de ſes amis rapporta ſes vêtements l'année ſuivante, & l'on penſa que c'étoit eux qui avoient communiqué la contagion à Hirta.

Très-peu de perſonnes de cette

petite République en furent garanties cette année ; de vingt-une familles, il ne resta que quatre personnes en âge de puberté, & elles se trouvèrent chargées de vingt-six orphelins. Ces quatre hommes durent leur salut à ce qu'ils avoient d'abord regardé comme un malheur personnel.

Avant que la maladie se fût propagée, trois hommes & huit jeunes gens furent envoyés de la part de la communauté dans une des Isles voisines à la chasse des *Oyes-Solan* pour la provision des habitants ; pendant qu'ils y étoient, la petite vérole causa à Saint-Kilda une confusion & une mortalité universelle, ils en furent absents depuis le quinze Août jusqu'à la mi-Mai de l'année suivante, le bateau qui les avoit transportés revint à Hirta, avant que la maladie fût devenue épidémique ; sans ce voyage, il est presque certain que ces onze personnes qui

échappèrent à la contagion, euſſent ſubi le même ſort que leurs compatriotes.

Juſqu'à cette année mémorable par ſes malheurs, on ne connoiſſoit pas la petite vérole à Saint-Kilda, d'où il eſt aiſé de conclure que tous ſes habitants ignoroient abſolument le traitement qui lui eſt propre ; les médicaments de toute eſpèce ne réuſſiſſoient point, & ceux qui les adminiſtroient étoient entièrement déroutés, il eſt probable que les aliments groſſiers dont les Kildiens font uſage & peut-être même au-delà des règles ordinaires de la ſobriété, rendit la maladie plus dangereuſe, ſi l'on joint à cette intempérance la mal-propreté habituelle des Naturels du pays auquel on peut ajouter l'air mal-ſain renfermé dans leurs ſales étables ; on concevra aiſément que tous ces inconvénients réunis durent augmenter la qualité particulièrement inflammatoire de cette cruelle maladie à un degré de virulence

plus considérable encore qu'elle ne l'a ordinairement.

Ce terrible fléau n'a pas reparu depuis à Saint-Kilda. Les enfants de cette Isle sont particulièrement sujets à une espéce de maladie très-extraordinaire ; la quatrième , la cinquième , ou la sixième nuit après leur naissance ; plusieurs d'entr'eux cessent de tester : la septième ; les gencives de la mâchoire supérieure sont tellement serrées contre celles de la mâchoire inférieure , qu'il est impossible de leur faire rien avaler ; bientôt après que ces symptômes fâcheux ont paru, ils sont saisis d'accès de convulsions, & après avoir lutté contre des douleurs excessives jusqu'à ce que leur peu de force soit épuisée , ils meurent presque tous le huitième jour , j'en ai vu expirer deux après ces cruels tourments. Il est surprenant que Martin , qui s'étoit adonné à la Médecine, & qui étoit d'ailleurs d'une

curioſité ſans bornes, ait paſſé ſous ſilence un fait auſſi frappant, en ſuppoſant néanmoins que cette étrange maladie fût déjà connue à Hirta, dans le temps qu'il y étoit.

Une autre très-remarquable, dont les Kildiens ſont attaqués dans certaines circonſtances, eſt un froid exceſſif quelquefois accompagné d'un crachement de matière viſqueuſe, ſanguinolente; ils prétendent qu'ils en ſont affligés toutes les fois que les habitants d'Harris viennent les viſiter ou des Etrangers de tout autre pays. « Les Kildiens ont généralement (à » ce que dit Martin) la voix forte & » la poitrine bonne; ce qui peut-être » y contribue un peu, eſt l'habitude » qu'ils ont d'avaler les œufs de l'*Oye-* » *Solan* tout crus, il eſt rare qu'ils » ſoient enrhumés, ſi ce n'eſt lorſque » le Gouverneur vient les voir, ce » qui n'eſt pas fréquent; mais ils

» croient très-fermement, ainſi que les
» habitants des Iſles voiſines, que cette
» viſite eſt la cauſe de leur toux.

» Les Kildiens me donnèrent ſur
» ces faits le recit ſuivant : qu'ils con-
» tractoient toujours de la toux dès
» que le Gouverneur débarquoit dans
» leur Iſle ; & que cette maladie étoit
» encore plus incommode pour eux
» la nuit que le jour, parce qu'elle
» leur faiſoit rendre une grande quan-
» tité de phlegmes, & que cette
» indiſpoſition leur duroit dix, douze
» ou même quatorze jours; le remède
» le plus ſouverain contre cette ma-
» ladie eſt leur catholicon favori, le
» *Gibain*, c'eſt-à-dire, la graiſſe de
» leurs oiſeaux ſauvages dont ils rem-
» pliſſent l'eſtomac de l'*Oye-Solan* en
» manière de pouding, ils le mettent
» enſuite dans une infuſion de gruau;
» que dans leur langage ils appellent
» *Brochan*, mais ce remède n'a plus

la

» la même efficacité qu'autrefois à » cause du fréquent ufage qu'ils en » font. J'hazardrai de leur dire que » la perfuafion où ils étoient de cette » contagion prétendue, étoit, à mon » avis, une pure imagination, & que » je me flattois qu'ils ne conferveroient » pas long-temps cette idée, mais ils » parurent très-offenfés de ce difcours, » me difant; qu'à l'exceptionde leur Mi- » niftre & de moi, ils n'avoient jamais » vu perfonne douter de la vérité de » cette épidémie; qu'elle fe démon- » troit évidemment à l'arrivée de cha- » que bateau, ils m'ajoutèrent de plus, que tout deffein avoit un but, & que fur cet objet il n'y avoit pas lieu de s'en propofer aucun. Pour me confirmer leur affertion, ils me donnèrent pour exemple les enfants à la mammelle, qui étoient également fujets à cette toux en pareille circonftance, & n'étoient pourtant pas

» capables d'être ſéduits par l'imagi-
nation; que par conſéquent on pouvoit
» en conclure, avec raiſon, qu'ils
» étoient infectés par ceux qui ve-
» noient loger dans leurs maiſons. Il
» n'y en a preſqu'aucun dans toute
» l'Iſle, jeune ou vieux, que je n'aie
» queſtionné particulièrement ſur ce
» fait, & qui ne ſe ſoient tous accordés
» à me le certifier. Ils ajoutent de plus
» que lorſqu'on leur apporte quel-
» ques marchandiſes étrangeres, la
» toux alors leur dure plus long-
» temps. Ils ont auſſi remarqué, que
» ſi quelques perſonnes de la ſuite du
» Gouverneur, ont eu la fièvre avant
» que de venir à Saint-Kilda, quoi
» qu'elles ne l'aient plus pour-lors,
» cependant il y a toujours pluſieurs
» des habitants qui en ſont attaqués
» ſi quelques-uns d'entr'eux vont par
» hazard paſſer même un court eſpace de
» temps dans les Iſles d'Harris, de Sky

ou dans d'autres limitrophes, ils maigrissent bientôt, & contractent une tel toux, qu'ils sont obligés d'avoir recours au *Gibain*, ou de retourner promptement dans leur séjour natal. Ce *Gibain* est plus salutaire contre le rhume aux habitants des autres Isles adjacentes, qu'à ceux de Saint-Kilda, parce que ces derniers aiment à l'employer dans leurs mets, aussi bien que dans leur boisson; & que cet usage trop fréquent lui fait perdre de sa vertu. Il est bon d'observer qu'après que cette contagion fut passée, tous les Etrangers, dont j'étois du nombre, qui joints aux naturels du Pays, composoient environ deux cents cinquante personnes, quoique très-souvent rassemblées à l'occasion du Service divin, qui que ce soit ni jeune ni vieux ne fut plus attaqué de la toux. Tel est le récit que Martin nous a

a donné de cette épidémie pendan
l'année 1697. Le même m'a été con
firmé dans plusieurs personnes dont j
n'ai jamais eu sujet de révoquer en dout
la véracité, & qui ont été presque tou
les ans à Saint-Kilda, depuis cet
époque, & n'ont jamais connu d'h
bitants qui échappassent à la contagi
lorsque des Etrangers arrivoient da
leur Isle. La société respectable
quelques Gentilshommes de beauco
d'esprit, qui avoient les mêmes so
çons que moi sur la réalité de ce
observation, me recommandèrent
faire sur cet objet les recherches
plus exactes; mais je les puis assu
ainsi que le Public, qu'il n'y a
un Kildien, ni un seul habitant d'Ha
qui ait été à Saint Kilda, don
n'aie eu une affirmation unanime
la certitude de ce fait, quoique
témoignage doive contribuer à
puyer, & qu'autrefois je ne pus

croire : il ne me feroit pas poffible maintenant de le nier fans bleffer la vérité. Quand je débarquai à Saint-Kilda, tous les habitants, excepté deux femmes en couches, jouiffoient d'une parfaite fanté, & reftèrent dans cet état pendant deux jours ; je commençois à me perfuader, avec plaifir, que ma vifite ne leur feroit pas nuifible, mais j'eus foin de cacher ma fufpicion, afin qu'ils ne tentaffent pas de m'en impofer, & que je fuffe plus en état de découvrir la tromperie qu'ils avoient peut-être originairement imaginée dans quelque vue politique, (pour juftifier par exemple leur averfion envers les Etrangers, qui ne venoient fouvent les vifiter que pour les opprimer) ils avoient pu y perfévérer dans les fiècles fuivants, par un orgueil mal entendu, qui empêche ordinairement les hommes d'avouer qu'ils ont été ou ignorants ou trompés

volontairement. Mais cette ſuppoſition forcée n'a nul fondement. Les Kildiens au contraire aiment exceſſivement les Etrangers, & il eſt d'ailleurs hors de toute probabilité, qu'une fourberie de ce genre, en accordant même qu'on pût lui aſſigner une cauſe aſſez importante pour l'avoir imaginée, ne pourroit être ſoutenue par toute la communauté avec aſſez d'art pour pouvoir échapper à des obſervations ſuivies & exactes pendant une auſſi longue ſuite d'années; mais mes doutes & mes ſoupçons s'évanouirent bientôt. Le troiſième jour, après mon arrivée dans l'Iſle, quelques-uns des habitants découvrirent des ſymptômes évidents de la maladie contagieuſe, tels que le froid exceſſif, l'enrouement, la toux, le crachement de phlégmes, &c. Et dans l'eſpace de huit jours, toute la petite République fut infectée de cette étrange épidémie, accompagnée dans

quelques perſonnes de maux de tête violents & d'accès de fièvre ; ainſi je ne pourrois, ſans rejetter la conviction la plus convainquante de toutes, c'eſt-à-dire, l'évidence de mes ſens, ſoupçonner que leurs plaintes alors fuſſent feintes ou imaginaires. Avant mon voyage à Saint-Kilda, j'étois porté à croire, (en admettant que cette ſingulière maladie s'introduisît parmi le Peuple lorſque quelque Etranger débarquoit dans l'Iſle,) que ceux qui aidoient à tirer le bateau à erre, & qui avoient beaucoup travaillé pendant une grande chaleur, qui les rendoit plus ſuſceptibles d'une elle incommodité, étoient les ſeules perſonnes qui en fuſſent affectées; mais près un examen des plus exact, je is, à n'en pouvoir douter, que tous es habitants qui n'étoient pas ſortis e chez eux, de même que ceux qui voient pris beaucoup de peine pour

nous rendre ſervice, furent également ſaiſis de cette maladie.

Une autre conjecture à laquelle j'étois fortement attaché, c'eſt que le mouvement violent auquel le Peuple de cette Iſle ſe livre volontairement, par un travail exceſſif, pour tirer à terre les bateaux qui viennent d'Harris, peut le rendre ſujet à ce friſſon terrible, lequel ſe communique enſuite à ceux qui ſont reſtés chez eux ; mais j'en fus pleinement détrompé par une preuve ſans réplique. Quelques troupes de Sa Majeſt[é] eurent occaſion de débarquer à Hirt[a] en 1746 ; & quoique les Naturels d[u] Pays ne leur donnaſſent d'aſſiſtance e[n] aucune manière, & qu'ils ne fuſſen[t] point par conſéquent dans le cas d[e] s'échauffer à outrance, ni d'être in[-] commodés par l'eau de la mer, il e[ſt] certain (du moins les Kildiens & le[s] domeſtiques du Gouverneur, qu[i] étoient alors à Saint-Kilda, me l'on[t]

aſſuré) qu'ils furent ſaiſis du friſſon, dont j'ai parlé plus haut, à un point extraordinaire, & comme j'aurai ſujet de l'obſerver plus bas, ils ſupportent preſque chaque jour de plus grands travaux, & des fatigues bien ſupérieures à celles qu'ils éprouvent pour un débarquement; ſans que leur ſanté en ſoit nullement altérée. Un Gentilhomme fort inſtruit, qui avoit eu la même opinion que moi, appelloit ce friſſon une épidémie *annuelle*, qui revenoit périodiquement, ſoit qu'il arrivât des Etrangers dans l'Iſle, ſoit qu'il n'en vînt pas, il faut convenir que le Gouverneur eſt obligé de venir tous les ans à Saint-Kilda entre la fin d'Avril, & le commencement de Septembre, cette Iſle étant inacceſſible en toute autre ſaiſon de l'année, mais il y vient quelquefois en Mai, d'autrefois en Juin, en Juillet & en Août; n'eſt-il donc pas étrange qu'une épidémie an-

nuelle se déclare en Mai, si le Gouverneur arrive en ce mois là, & soit retardée jusqu'au mois d'Août, si ce même Gouverneur différe son voyage jusqu'à cette époque ? Il ne l'est pas moins sans doute qu'elle paroisse trois ou quatre fois pendant l'Eté, si le Gouverneur y vient aussi souvent, & seulement une fois, s'il n'y fait qu'une seule visite. Le frère du Gouverneur actuel, qui est Ecclésiastique de notre Eglise, & aussi savant que véridique, m'a dit qu'il avoit vu les habitants de Saint-Kilda, saisis de ce frisson à trois fois différentes au débarquement du bateau de son frère, qui fit trois voyages à Saint-Kilda en moins de deux mois.

On me raconta une anecdote assez curieuse, concernant Madame *Leod*, native de *Ski*, & veuve du dernier Ministre de Saint-Kilda, qui me fut confirmée par elle-même, & par d'autres pendant les trois premières années

qu'elle habita dans cette Iſle, elle échappa à la contagion générale; mais dans ſa ſuite étant, pour ainſi dire, naturaliſée dans ce pays, elle y participa annuellement pendant tout le temps qu'elle y demeura.

L'odeur des maiſons & des vêtements des Kildiens, ainſi que leur haleine, eſt très-nuiſible à un Etranger, il ſe trouve incommodé, quand un habitant de cette Iſle eſt auprès de lui, & pendant deux ou trois jours il reſpire un air épais, très-mal-ſain. On croiroit facilement ſans doute qu'il pourroit être attaqué de quelque maladie extraordinaire à ſon arrivée dans ce lieu; mais eſt-il probable & même concevable que la quantité du nouvel air qu'il porte autour de lui, ou l'odeur de ſes habits ou même ſon ſouffle puiſſe affecter les Naturels du Pays, quoiqu'ils diſent tous que la ſociété des Etrangers leur eſt auſſi difficile à ſup-

porter pendant quelques temps, que là leur peut l'être aux nouveaux venus, & qu'ils respirent difficilement l'air pénétrant qui les environne, quand ils sont près d'eux.

J'avoue que je fus long-temps à douter de la réalité de cette incommodité, mais le compte qu'en a rendu Martin en 1697, les assurances réitérées, qui m'en ont été faites, par des hommes sensés, & d'une véracité non suspecte, & par-dessus tout la démonstration oculaire m'ont convaincu que mes doutes étoient mal fondés. Au reste n'y a-t-il pas beaucoup d'effets dans la nature, dont on ne peut pas assigner les causes, qui nous seront toujours inconnues, & quoiqu'on ne puisse pas rendre raison d'un fait, il peut cependant être constaté par l'évidence qui force la conviction.

Ceux de cette Isle qui ont passé

la première jeunesse, jouissent en général d'une très-bonne santé, & sont moins sujets aux maladies que les autres.

J'ai déjà dit que les habitants de Saint-Kilda, sont maintenant réduits à quatre-vingt-huit personnes dont trente-huit hommes & cinquante femmes. On peut très-aisément rendre raison de cette grande inégalité entre les deux sexes sans adopter le système des voyageurs qui prétendent (quoique leur assertion soit directement contraire à l'ordre établi par la Providence dans tout autre pays) que la Nature, en faisant naître plus de femmes que d'hommes dans l'univers, a eu en vue d'introduire la polygamie dans certaines contrées. Chez toutes les Nations maritimes ou guerrieres, il est évident que les hommes sont plus sujets que les femmes aux morts prématurées, & parmi les Kildiens, quoiqu'ils ne soient ni guer-

riers ni commerçants, ils ſont dans le même cas & la raiſon en eſt évidente; quelques-uns d'entr'eux périſſent dans les rochers, & dans tous les pays les hommes ſont plus diſpoſés à fuir les tyrans, & y ſont en même temps plus intéreſſés, parce qu'ils ſont plus expoſés à leurs reſſentiments & plus en état auſſi de pourvoir à leur ſûreté.

Tous les hommes adultes d'Hirta ne ſont qu'au nombre de vingt-deux, ils ſont tous forts & courageux, & quoiqu'en général ils ſoient petits, extrêmement épais, charnus & conformés d'une manière plutôt groſſière que délicate, ils ſont cependant très-vigoureux, portent des fardeaux énormes & rament pendant pluſieurs heures de ſuite avec une vigueur preſque toujours égale. Dans leurs expéditions nocturnes ils éprouvent les plus grandes fatigues, mais elles leur paroiſſent très-légères, & ils oublient

facilement les dangers qui les ont accompagnés s'ils ont un heureux ſuccès.

La plupart des femmes de cette Iſle, ſont belles, leur teint eſt frais & animé, & leurs traits auſſi fins que réguliers; celles des Iſles les plus voiſines d'Hirta eur ſont très-inférieures à cet égard, i quelques-unes d'entr'elles étoient proprement vêtues, & élevées avec ſoin, lles pourroient être, à mon avis, egardées comme des beautés rares par des perſonnes du meilleur goût.

Les habits des Kildiens ſont groſſiers t très-chauds; il n'y a que peu de emps qu'ils connoiſſent d'autres couleurs que le noir, le blanc, le gris t le brun qui ſont celles de leurs rebis, le jaune eſt la ſeule couleur rtificielle qu'ils aient; il croît une lante dans la plus grande partie des ſles occidentales, que les habitants ppellent *Rue*, je ne ſais pas quel eſt

ſon nom en anglois, il peut cependant, autant que j'en puis juger, être le même que le *Ruta* des Romains & un proverbe latin (1) qui ſignifie *qu'une perſonne ou une choſe eſt confinée dans un eſpace étroit*, ſemble confirmer cette opinion. Cette plante s'éleve pendant l'Eté aux environs d'une palme au-deſſus de la terre, elle a une petite tige ferme qui porte une fleur jaune odoriférante, elle aime les terreins ſablonneux & étend très-loin ſes longues racines, coriaces & nombreuſes. Si on pile ces racines, & qu'on les faſſe bouillir dans l'eau, cette décoction donne une couleur rouge durable, qui acquiert plus d'éclat chaque jour. Les Kildiens ignorent l'art de teindre avec cette racine, quoiqu'il ſoit en uſage dans les autres Iſles

(1) *In rutæ folium conjeci.*

Je l'ai jetté ſur la feuille de la rue.

On fait très-peu de linge à Saint-Kilda, & il eſt extrêmement groſſier, une chemiſe pour ſe parer les jours de fête, ſatisfait l'ambition du petit maître le plus élégant, ce que les Kildiens portent ſur leur peau les jours ordinaires, eſt fait de laine.

Leurs Tiſſerans ſavent très-mal leur métier : chaque homme eſt le tailleur & le cordonnier de ſa famille : tout le cuir de cette Iſle, & celui des Iſles qui en ſont les plus voiſines, eſt tanné avec de la racine de *Tormentille*, & de la plus grande perfection (1).

---

(1) Les Kildiens mettent leur cuir, quand il eſt ſuffiſamment préparé pour leur deſſein, dans une infuſion chaude de cette racine, & l'y laiſſent pendant deux nuits; enſuite, ils le portent dans le creux d'un rocher, qui ſe trouve ſous l'eau dans la haute marée, & l'entourent d'un peu de la même racine pilée, ils le laiſſent ainſi juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement tanné.

Les Kildiens parlent une dialecte très-corrompue du gaulois, altéré encore par une sorte de mélange de la langue Norvégienne, ils ont plusieurs mots & des phrases de jargons tout-à-fai inintelligibles à leurs voisins. Leu manière de prononcer est accompagnée d'une particularité très-remarquable. Les hommes, les femmes & le enfants ont tous un grasseyement incorrigible ; aucun d'eux n'est capabl de donner aux lettres liquides le so qui leur est propre ; je suppose qu cette incapacité qui est générale ici & qui n'existe dans aucun autre pays est peut-être due originairement à l'affectation vicieuse d'imiter la manière d pronocer de quelques-uns des grand hommes qu'ils ont eus parmi eux, so d'un Gouverneur, soit d'un Ecclésiastique vénérable : attribuer ce défaut ou cette mauvaise façon de parle à la conformation de leurs organes,

la nature de leurs alimens, ou à la température du climat, ſont trois ſuppoſitions qui ont été adoptées, mais auxquelles il me paroît que le témoignage de la raiſon ſe refuſe : il eſt rapporté par quelques Auteurs que les courtiſants, qui environnoient Alexandre, s'étudioient à tordre leur col, pour imiter leur maître, & nous voyons des perſonnes affecter de graſſeyer, par la ſotte idée, que les ſons des mots prononcés de cette manière, ont une douceur particulière, ou une harmonie plus flatteuſe.

Le pouvoir de la muſique s'étend ſur tous les Peuples du monde ; cet art divin a aſſez de charmes pour conquérir les cœurs les plus ſauvages. Les Kildiens en ſont follement enthouſiaſtes, ſoit de la vocale, ſoit de l'inſtrumentale, les ſons les plus foibles de cette dernière les mettent dans des extaſes de joie inexprimables ; je les ai

vu danſer à ceux d'un mauvais violon
aſſez bien pour me donner beaucoup de
ſatisfaction. Les vieilles femmes de
l'Iſle y prennent même part dans les
grandes aſſemblées. Les danſeurs les
plus agiles ſont ici, comme par-tout
ailleurs, les plus favoriſés des femmes

On a beaucoup de plaiſir à les en-
tendre chanter & leurs voix ſont très
harmonieuſes. Les femmes en coupant
leur orge dans les champs, ou en faiſant
moudre leur grain dans des moulins
à main qu'elles ont dans leurs maiſons
chantent preſque toutes conſtamment
pendant ce travail; il en eſt de même
des hommes, s'ils rament, ils mettent
en uſage toutes leurs forces & tous
leurs talents pour animer leurs compa-
gnons en chantant quelques airs v
adaptés à leur emploi. Les matelots
d'Athênes avoient la même coutume

On penſera ſans doute que la tê
des Kildiens n'eſt pas poétique, &

le genre d'esprit qui inspire cette verve a été donné en partage à quelques-unes, ce ne peut-être que dans une très-légère portion ; en effet des hommes ignorants, condamnés à vivre dans un climat barbare, froid, couvert de brouillards & où les arts & les sciences n'ont jamais pénétré, ne doivent pas naturellement cultiver la poésie. L'air d'Hirta est probablement très-grossier, & il est certain qu'Apollon & les neuf Sœurs n'ont jamais été invoqués dans cette Isle ; mais j'oserai affirmer qu'on peut aisément remarquer dans ce Peuple de vives étincelles de ce feu qui constitue les Poëtes, & même des traits sublimes d'imagination dans leurs compositions rustiques. Toute région, quoique les nuages y dérobent la vue du ciel, & qu'elle soit éloignée du soleil, est cependant capable de produire des génies élevés & faits pour servir de

modèles à la poſtérité. Les brouillards de la Beotie & les montagnes de Thrace, ont donné naiſſance à des Poëtes très-illuſtres, tandis que les plaines brulantes de l'Afrique n'ont produit aucun exemple remarquable dans ce genre. On trouveroit plutôt le ſéjour des Muſes ſous les glaces de la Laponie & de l'Iſlande, que les moindres traces de leurs verves ſous la ligne.

Les ſujets que les Poëtes de Saint-Kilda ont coutume de traiter dans leurs odes ſont la beauté & les perfections de leurs maîtreſſes, les actions héroïques de leurs amis, leur agilité à grimper ſur les rochers, leur adreſſe merveilleuſe à la pêche, leur force extraordinaire, leur dextérité & leur conſtance lorſqu'ils rament, ſans compter les lieux communs des avantages perſonnels & du mérite intellectuel.

S'il arrivoit qu'un de ces grands

génies poétiques vînt habiter pour quelques temps, dans ce pays vraiement romanesque, qui présente toujours des objets vastes, & les paysages les plus singuliers, un océan sans bornes, des précipices immenses, des montagnes qui n'ont jamais été célébrées, dont les sommets se perdent dans les nues, une variété prodigieuse d'oiseaux & dans une quantité innombrable, quelquefois un assemblage confus de monstres marins, & en tout temps une race d'êtres intelligents très-curieuse. Je ne dis rien de ces magnifiques chutes d'eau, de ces ruisseaux murmurants, de ces fontaines de crystal, égales peut-être à celles de l'Hélicon & de Castalia ; ce Poëte, dis-je, pourroit très-aisément, à mon avis, pour parler comme Milton, chanter des beautés qui ne l'ont jamais été en prose ni en vers.

Tous les Kildiens, excepté trois

ou quatre demi-ſavants, ſont de la plus grande ignorance : le premier qui introduiſit l'uſage de l'alphabet parmi eux, fut un nommé *Buchan* qui rempliſſoit à Hirta la fonction de Cathéchiſte ſous le règne de la Reine Anne ; ce même homme fut enſuite, à la prière de la Société établie pour la propagation de la Religion chrétienne, ordonné Miniſtre par les Preſbytériens d'Edimbourg, & envoyé dans cette Iſle en cette qualité.

Par les contributions volontaires de quelques perſonnnes pieuſes de cette ville, *Buchan* avoit été en état, avant même ſon ordination, d'élever quelques jeunes garçons d'Hirta à ſon école : les progrès que firent ces enfants (je ſuis honteux de le dire) furent infiniment plus conſidérables que tous ceux qui ont été faits depuis pendant le miniſtère de ſes ſucceſſeurs. Il eſt vrai que ce Peuple a une averſion qu'il n'eſt

pas

pas aisé de vaincre, pour toutes les langues étrangères, & la preuve en est évidente, car il n'a aucune espèce de communication avec ceux qui les parlent ou même qui les entendent : il en résulte que les motifs de Religion sont les seuls qui peuvent prévaloir sur eux, & les engager à soumettre leurs enfants à un assujettissement coûteux pour leur apprendre l'anglois. Nous ne savons que trop que les considérations de ce genre opèrent très-lentement dans tous les pays, quand elles sont contraires aux avantages temporels, ou à la coutume dont on connoît l'empire.

Les Insulaires en général ont assez conservé des mœurs antiques pour posséder encore la vertu de l'hospitalité au degré le plus éminent ; dans ces contrées éloignées, les sages leçons d'une parsimonie scrupuleuse, n'ont pas jusqu'à présent été enseignées

avec un grand ſuccès. Obliger les riches, ſecourir les pauvres, recevoir les Etrangers ainſi que les Voyageurs fatigués; & laiſſer même leurs maiſons acceſſibles à tout le monde, ont été juſqu'ici les maximes qui ont régné chez eux. Les Kildiens ont beaucoup retenu de ces principes primitifs, ils ſont généreux & ont le cœur bon & ſenſible à un point remarquable; ils avoient pour moi une déférence extraordinaire ſur ce que je deſirois, ainſi qu'à tout autre égard, & faiſoient, à tous ceux qui m'accompagnoient, des préſents d'œufs & d'oiſeaux ſauvages, dans une plus grande abondance que leur goût même ou leurs beſoins ne le demandoient.

Ils ſont, à leur manière, très-complaiſants & très-polis. Les femmes n'approchoient jamais de nous ſans faire les révérences les plus profondes, & les hommes ne parlent jamais aux

Étrangers qu'avec les termes les plus refpectueux.

Ils fe marient de bonne heure, & leurs galanteries font en général innocentes. Le libertinage, fi commun par-tout ailleurs, eft regardé ici comme une infamie, fi par hazard quelqu'un s'y livre, ce qui eft très-rare. L'éloge donné aux anciens Germains, peut, avec juftice, être appliqué aux Kildiens. « Nul parmi eux ne fe fait un » jeu du vice & de la débauche; cette » dernière n'y eft pas confidérée comme » une mode que tout le monde doit fui- » vre. (1)

La riche dot d'une fille n'eft point à Saint-Kilda ce qui détermine un homme à l'époufer, une injufte marâtre n'y perfécute jamais fon beau-fils

(1) *Voyez* Tacite, fur les mœurs des Germains.

par amour des richesses, & le lien nuptial est tenu pour sacré.

Un desir honnête de prévenir ou de diminuer les inconvénients attachés au célibat, & quelquefois un amour pur & désintéressé, sont les seuls motifs qui engagent les Kildiens à se marier. Si un jeune garçon est possesseur d'une bêche, d'un rateau, d'un panier & d'une corde pour aller à la chasse des oiseaux sauvages, il se marie sans crainte & sans inquiétude : il pourvoit à ses besoins, ainsi qu'à ceux de sa femme & de ses enfants ; vit content avec une petite portion de terre, & paie son impôt exactement avec son orge & des plumes d'oiseaux.

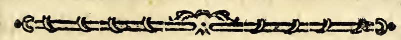
L'ivrognerie n'est pas encore introduite ici ; mais les Kildiens se familiariseroient sans peine avec les liqueurs spiritueuses. Ils ont une violente passion pour le tabac, c'est une branche de luxe dont la privation totale pour-

roit ſeule les guérir. Ils achetent tous les ans du Gouverneur une proviſion ſuffiſante de cette plante favorite ; mais, malgré leur amour pour cette ſubſtance, il faut qu'ils aient ſoin de la ménager avec la plus ſcrupuleuſe économie, parce qu'il eſt impoſſible qu'ils s'en procurent un nouveau magaſin, juſqu'à ce que le marché de l'année ſuivante leur en fourniſſe l'occaſion : ils échangent pour cet objet de la paſſion univerſelle, ainſi que pour quelques autres denrées d'une néceſſité indiſpenſable, tel que le ſel, le fer, & particulièrement le cuivre, leurs vaches, leurs brebis, leur grain & leurs plumes.

Toutes leurs richeſſes conſiſtent dans ces denrées, ils ont ſouvent entendu parler de l'or ſans le deſirer ; je crois qu'avant ce ſiècle ils n'avoient jamais touché d'argent monnoyé d'aucune eſpèce. Ils ſont peut-être maintenant

poſſeſſeurs d'une vingtaine de ſchelins, & de quelques ſols, ſomme plus que ſuffiſante pour payer les impôts de tous leurs biens. Tacite étoit embarraſſé de décider ſi les Dieux qui avoient refuſé aux Germains l'or & l'argent, leur avoient été propices ou défavorables. S'il eut été à Hirta, je ſuis porté à croire qu'il eût bientôt été guéri de ſon ſepticiſme ſur cet objet, le Peuple n'y a preſque pas de beſoins, & conſéquemment à peine a-t-il quelques deſirs d'un genre pécuniaire.





CHAPITRE XII.

De l'état de la Religion à Saint-Kilda dans ses différents périodes.

J'AI tâché de prouver dans le commencement de cet Ouvrage que le Christianisme avoit été introduit dans cette Isle par quelques-uns de ces premiers Missionnaires, qui, dans cette contrée ainsi que dans l'Irlande, étoient appellés *Culdées* ou les serviteurs de Dieu: si l'on considere ce desir de convertir, dont ces pieux Chrétiens primitifs étoient animés, & en même temps leur violente passion pour la vie solitaire, rien ne peut être plus probable.

Il est impossible de découvrir par qui furent élevés ces petits bâtiments sacrés, dédiés au *Christ*, à *Saint-Columban* & à *Brendan*, & que, dans le

langage du pays, on appelle Temples ; mais il y a lieu de croire qu'ils furent bâtis avant que la Religion catholique fut entièrement introduite dans ce Royaume.

Après que les Eccléſiaſtiques de la Communion Romaine eurent étendu leur domination juſqu'aux parties les plus reculées de l'Ecoſſe, il eſt probable qu'un petit nombre d'eux viſitèrent par occaſion Saint-Kilda. Il paroît, par un paſſage de Buchanan, qu'aucun de cet ordre n'eut une réſidence conſtante dans cette Iſle pendant quelque temps, juſqu'à ce que la réformation eût été portée dans les Iſles du Nord occidental ; & l'on peut certainement compter ſur le témoignage de cet Auteur en pareille matière.

« Les habitans d'Hirta (dit-il) n'ont » nulle connoiſſance d'aucun art, & » ſpécialement de la Religion, le

» propriétaire de l'Isle, après le *Solstice*
» d'Eté, y envoie un homme chargé
» de sa procuration pour recevoir ses
» revenus ; il est accompagné d'un
» Prêtre qui baptise tous les enfants
» nés l'année précédente ; mais dans le
» cas où ce Prêtre ne viendroit pas,
» chaque père baptise ses propres
» enfants. (1)

Tout ce qui concerne la Religion resta dans cet état pendant plus de cent ans. Les Kildiens manquerent d'Ecclésiastiques pour les instruire pendant tout ce long espace de temps. Il paroît néanmoins que quelques hommes intéressés, ou au moins un d'entr'eux, forma le projet d'exercer la partie la plus aisée de la fonction sacerdotale, par une anecdote fort plaisante que la décision comique d'un gentilhomme a transmise à la postérité.

(1) Hist. L. 1, C. 41.

Ce gentilhomme appellé le Colonel Mc. Donald, étoit père de ce Colonel Alexandre M. Donald qui fut envoyé en Ecosse par le Marquis d'Antrim, à la tête d'un corps de soldats irlandois, sous le règne de Charles, & se signala de la manière la plus distinguée dans nos guerres civiles, sous Montrose : ce gentilhomme s'étant rendu coupable envers les Loix, se sauva à Saint-Kilda.

Un imposteur réclamant alors son droit à une dîme, ou à quelques émolumens religieux, une partie du Peuple refusa de payer la taxe, sous prétexte qu'il n'avoit aucun titre pour remplir l'office de Prêtre. Le principal motif de leur refus étoit que ce Père spirituel n'étoit pas seulement capable de reciter le *Pater noster*. Le Missionnaire prétendu avoit une faction parmi le Peuple pour soutenir sa cause : enfin les deux partis contendants,

après plusieurs altercations très-vives, soumirent l'objet de leurs débats au jugement de l'Etranger le plus savant, & choisirent M^e^. Donald ; soit que ce dernier fut attaché au nouveau Docteur en Théologie, soit qu'il voulut se divertir, ainsi que les autres, par une plaisanterie ingénieuse, il déclara à toute l'assemblée d'un air très-sérieux, que dans tout le cours de sa vie, & dans toutes ses lectures, il n'avoit jamais vu un Ecclésiastique déposé ou chassé de son presbytère pour avoir ignoré la prière du Seigneur. Le parti de l'opposition parut satisfait de cette décision, ou du moins resta dans le silence, & l'intrus commença sur le champ à faire la levée de ses dîmes.

Cinquante ans après le règne de cet usurpateur, presqu'imbécille, un homme beaucoup plus habile & avec des vues bien plus dangereuses, s'indignant d'être resserré dans les bornes d'une

fortune médiocre, forma le projet hardi de s'élever un petit empire ſpirituel à Saint-Kilda. Cet impoſteur s'appelloit *Roderic*; ſa vaſte ambition & la groſſeur énorme de ſon corps, le firent décorer par les habitants de Saint-Kilda de l'epithète de *Grand Homme*. Martin, dans ſa deſcription des Iſles occidentales, nous a donné une hiſtoire abregée de cet homme extraordinaire. Pour ôter à mes lecteurs l'embarras d'avoir recours à un ouvrage devenu maintenant très-rare, & leur donner en même temps une idée complette de la Religion à Saint-Kilda dans ſes différents périodes; je prendrai la licence de leur faire un récit ſuccinct de la vie & du caractère de cet étrange perſonnage.

Cet impoſteur étoit natif d'Hirta, & quoique, né dans un lieu où aucune connoiſſance n'avoit pénétré, & où les habitans vivoient dans la ſimplicité

primitive, il avoit eu en partage beaucoup d'intelligence & d'adresse. L'*ambition* étoit le principal mobile de toutes ses actions, *l'amour des femmes* sa passion secondaire, & une forte dose d'*avarice*, achevoit de completer l'ensemble de son caractère.

Il avoit eu souvent occasion d'observer que ses compatriotes étoient composés de gens sans jugement, ignorants, stupides & qui desiroient cependant, avec la plus grande ardeur, d'avoir parmi eux un *Père spirituel*. Convaincu de la supériorité de son esprit & prêt à profiter d'une circonstance si favorable à ses projets extravagants de grandeur, il forma le dessein de faire de tous les membres de la communauté, dont il faisoit partie, autant d'esclaves, & de se rendre souverain de leur conscience, de leur liberté & de leurs biens. Pour mettre à exécution un plan aussi vaste, il

avoit trop de ſagacité pour ne pas ſentir qu'il étoit néceſſaire, pour ſes vues, de prendre le caractère d'un Envoyé du Ciel. Les Légiſlateurs des ſiècles paſſés *Zoroaſtre & Zamolxis*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Minos*, *Rhadamanthe*, *Romulus*, *Numa*, *Thor & Wodin* appuyerent leurs prétentions au pouvoir ſuprême, & établirent leurs loix à l'aide de ces révélations divines dont ils ſe vantoient : tous ces grands hommes ont fait de la Religion le principal inſtrument de leur politique, ils virent clairement que tout Gouvernement doit bientôt être détruit dans un pays où l'irréligion prévaut évidemment : ſans une ſuite de miracles non interrompue, où la croyance générale d'une Providence, & d'un état futur où nous ſommes récompenſés ou punis, il eſt impoſſible que de grandes Républiques puiſſent fleurir ou même ſubſiſter pendant un long eſpace de

temps. Ceci eſt une démonſtration qui prouve que la Religion, quoique l'on en faſſe quelquefois un mauvais uſage, & qu'elle ſoit ſouvent corrompue, doit cependant tirer ſon origine de ce père du genre humain, le fondateur des ſociétés, l'auteur de l'ordre ainſi que du Gouvernement, & de tout ce qui peut être avantageux au bonheur de chaque individu, & à celui de tous les hommes réunis en corps de Peuple. Si quelqu'un enſeignoit une doctrine contraire, je ne lui ſouhaiterois pas un châtiment plus terrible, que de vivre pendant une longue ſuite d'années avec des Athées, ou des Êtres qui ne ſont tenus par aucune obligation à pratiquer les vertus de la vie civile.

L'impoſteur de Saint-Kilda n'avoit aucune connoiſſance de tous les Légiſlateurs des anciennes Nations ; mais ſon vaſte génie lui ſervit de maître, &

lui ſuggéra qu'il ne pouvoit parvenir à gouverner le Royaume d'Hirta, empire très-étendu à ſes yeux, ſans employer la fourberie, en ſe diſant chargé d'une commiſſion divine. Plein de ſon grand projet, & poſſédant une imagination très-fertile en expédients, il affecta pendant quelque temps d'être entièrement dégouté du monde, paſſionné pour la retraite, les exercices ſpirituels & la vie contemplative. Après s'être ainſi préparé au rôle qu'il avoit à jouer, il parut enfin ſur le théâtre, il fit d'abord courir le bruit parmi le Peuple, quoiqu'il parut vouloir le cacher, qu'il avoit vu Saint Jean-Baptiſte face à face, & avoit entendu ſa voix. Voyant que cette fable, ſi importante à ſes deſſeins, avoit été écoutée ſans réclamation, & reçue avec un pieux reſpect, il oſa le déclarer publiquement avec une

impudence intrépide & d'une manière très-ſolemnelle.

Cette première déclaration ne ſuffiſant pas pour ſes vues, il prit ſoin d'en donner enſuite des aſſurances réitérées, aſſurances appuyées des affirmations les plus authentiques & confirmées par la régularité d'une vie très-auſtère. Il certifioit que ce grand Saint, qui tenoit dans ſa main droite les clefs du ciel, de la terre & de l'enfer, converſoit familièrement tous les deux jours avec lui, qu'il l'avoit choiſi pour ſon ſerviteur, & qu'il lui avoit même donné une autorité ſans limites pour faire exécuter tout ce qu'il jugeroit à propos à Saint-Kilda, tant qu'il ſe conduiroit conformément à ſa volonté; que tous ceux qui préſumeroient aſſez d'eux-mêmes pour oſer douter de ſa miſſion, s'oppoſer à ſes loix ou offenſer ſa perſonne

ſacrée, encourroient la damnation éternelle dans le monde futur, & ſeroient accablés dans celui-ci par quelque châtiment ſignalé.

Ayant ainſi établi ſon autorité juſqu'à un certain degré, par le pouvoir de l'impudence, & à l'aide auſſi de quelques tours d'adreſſe pieux, il commença enfin à haranguer en public ; ſes diſcours coulant aiſément de la ſource abondante d'une éloquence qui lui étoit naturelle, & très-perſuaſive, furent écoutés avec une attention très-religieuſe, & tout ce qu'il annonça fut cru implicitement par le moyen de la confeſſion, dont cet impoſteur abuſoit, il fut bientôt initié dans le ſecret de tout ce qui ſe paſſoit dans chaque famille de l'Iſle, connoiſſance qui le rendoit auſſi dangereux que puiſſant.

Les femmes lui furent bientôt dévouées ; ſi quelques-unes d'entr'elles avoient trop de jugement pour qu'on

pût les tromper, ou étoient trop ſages pour être ſéduites, il les rejettoit entierement, & elles n'avoient plus aucune communication avec lui, il commençoit auſſi-tôt à les pourſuivre criminellement au nom de ſon maître, il prétendoit que Saint-Jean-Baptiſte lui avoit dit que cette femme rebelle à ſes deſirs, avoit commis une action atroce; pour convaincre le public de ſon crime, il lui commandoit du ton le plus abſolu, de marcher ſur un monceau de pierres rondes, peu ſerrées les unes contre les autres; ſi une ſeule de ſes pierres ſe dérangeoit, ou frappoit contre ſa voiſine, la femme accuſée étoit déclarée coupable par ſon inquiſiteur & livrée à ſon bras ſéculier: la punition infligée à cette malheureuſe criminelle, étoit une complication de honte, de douleur & de danger; elle étoit expoſée nue ſous une cataracte très-

élevée, remplie d'un volume d'eau considérable qui y avoit été renfermé pendant quelque temps à ce dessein; à un signal donné, on ouvroit la cataracte, & l'eau tomboit sur la prétendue coupable, avec la plus grande violence. C'eût été manifestement un plus grand miracle de marcher sur une longue traînée de petites pierres rondes sans en faire remuer aucune, que celui qu'opéra la Reine Emma (1) en marchant sur neuf socs de

(1) Emma, fille de Richard II. Duc de Normandie, femme d'Ethelred, Roi d'Angleterre, & mère de Saint-Edouard, qui fut aussi Roi d'Angleterre, avoit beaucoup de part au Gouvernement sous le règne de son fils : son crédit étoit si grand à la Cour, que le Comte de Kent, qui avoit joui d'une autorité presque sans bornes, sous pusieurs règnes, conçut contre elle une violente jalousie, il ne pouvoit souffrir qu'une femme partageât avec lui le

charrue, rougis au feu, ſans ſe brûler

iniſtère, c'eſt-à-dire le pouvoir de com-
ander, pour l'ordinaire, ſous le nom du
rince, tout ce qui flatte les paſſions de
elui qui a la force en main. Il l'accuſa de
uſieurs crimes, & gagna quelques grands
igneurs qui confirmèrent ſes accuſations
près du Roi. Ce Prince crut trop faci-
ment que ſa mère étoit coupable, & l'alla
ouver inopinément pour lui ôter toutes
s richeſſes qu'elle avoit amaſſées, alléguant
ur raiſon, que c'étoit un bien mal ac-
is. Elle eût recours dans ſa diſgrace à
vêque de Winchester, ſon parent, mais
fut une nouvelle matière à calomnie
ur ſes ennemis. Le Comte de Kent pré-
dit que les viſites fréquentes, qu'elle
doit à ce Prélat, avoient pour motif
commerce ſcandaleux. Comme le Roi
jours crédule, ajouta foi trop aiſément
es imputations, la Princeſſe fut contrainte
r ſe juſtifier d'avoir recours aux moyens
uſage dans ce temps-là, c'eſt-à-dire
elle marchât ſur des fers ardents. Cette
e épreuve lui ayant réuſſi, montra clai-

ou comme les *Hirpiens* (1) d'Italie ; sur un amas de poutres enflammées, sans en éprouver aucun dommage. Varron observe que ces *Hirpiens* avoient une préparation médecinale qui garantissoit

---

rement son innocence. Le Roi la reconnut & se soumit à la peine des pénitents. *Nicolas Harpsfeld, Polidore Virgile, & Rodolphus Castrensis. Bayle, édit.* 1702.

Note du Traducteur.

(1) C'étoit une famille ancienne d'Italie, dans le pays des Falisques, proche de Rome, elle étoit considérée des Romains, parce que dans le sacrifice qu'on faisoit tous les ans à Appollon, ou selon d'autres à Féronie, Déesse des Bois, sur le Mont-Soracte, à présent *il monte di sante reste*, tout ceux, dit-on, qui portoient ce nom marchoient à travers les flammes sans se bruler. cette faculté extraordinaire, engagea le Sénat à rendre un arrêt qui exemptoit les Hirpiens, du devoir d'aller á la guerre & de toutes les autres charges de la République. Pline, Hist. Naturelle. L. 7 ch. 2.

Note du Traducteur.

leurs pieds du pouvoir des flammes & des charbons allumés ; en effet, il eſt plus que probable que la Reine Emma uſa d'un préſervatif de la même nature pour l'épreuve à laquelle elle avoit été condamnée, mais les malheureuſes femmes de Saint-Kilda n'avoient aucune reſſource pour échapper au danger.

Le Peuple d'Hirta étoit aſſez ſtupide pour adopter tout ce qui leur étoit préſenté, quelqu'abſurde qu'il fût, par un Légiſlateur qui lui étoit envoyé de Dieu ; ce ſcélérat ſanctifié, lui déclara que Saint-Jean-Baptiſte avoit conſacré, pour ſon propre uſage, une portion de terrein que ſon ſerviteur bien-aimé appelloit la *Montagne de Saint-Jean* : ſi quelqu'animal étoit aſſez ſacrilège pour toucher à cette terre ſacrée, quoiqu'elle fut très-mal défendue, il étoit tué ſur le champ, & la portion la plus conſidérable de la

victime appartenoit à Roderic son Prêtre qui avoit, disoit-il, des entretiens très-fréquents avec le Saint sur cette petite montagne. Un des habitants actuels m'a dit que son père après avoir, par hazard, désobligé l'imposteur, dont la puissance étoit la seule loi de l'Isle, pensa qu'il étoit prudent de lui donner un bellier, comme une offrande pacifique, le suppliant en même temps de vouloir bien intercéder pour lui auprès de Saint-Jean-Baptiste. L'oblation fut envoyeé à la maison du Prophète, mais elle fut rejettée avec mépris, indignation & même avec de fortes menaces, parce qu'il étoit mutilé. Un chat avoit malheureusement arraché un de ses rognons, & le pécheur pour obtenir une rémission plénière donna une nouvelle victime de la même espèce le jour suivant.

Par ce moyen, un homme insolent,
intéressé

intéressé & libertin, continua à séduire la portion des femmes qui lui étoit soumise, punit celle qui étoit vertueuse, & conserva un empire absolu sur la conscience des hommes, sur leurs droits & sur leur liberté pendant le cours de six ans. J'ai déjà fait observer que la confession étoit son grand ressort de Politique, auquel on peut ajouter que c'étoit aussi la voie la plus sûre pour corrompre ses pénitentes. Il exigeoit de tous ceux qui étoient initiés dans ses mystères, ainsi qu'il étoit enjoint aux Adorateurs de *Ceres Eleusine*, de ne jamais reveler ce qui s'y passoit sous peine de damnation.

Le Peuple abusé, avoit une vénération si profonde pour ce simulacre de Mahomet, que le secret n'eût jamais transpiré sans une circonstance heureuse. Quelques-uns des domestiques du Gouverneur trouvèrent ce puissant Demagogne, & ses disciples,

qui lui étoient entièrement dévoués ; aſſemblés pendant le ſilence de la nuit, le Gouverneur très-inquiet du motif de cette aſſemblée nocturne, ne ſavoit comment s'en inſtruire ; mais l'impoſture fut enfin découverte.

Ce ne fut pas ſans beaucoup de difficultés qu'il parvint, ainſi que M. *Jean Campbell*, Miniſtre d'*Harris* & M. *Martin*, Auteur que j'ai ſouvent cité dans cet Ouvrage, à perſuader à *Roderic* de quitter Saint-Kilda ; on lui avoit dit pluſieurs fois que le propriétaire de l'Iſle deſiroit ardemment de le voir, & avoit le projet de l'élever à des places auſſi honorables que lucratives, ils chercherent à flatter ſa vanité parce qu'ils craignoient que les Kildiens ne s'aſſemblaſſent en tumulte autour d'eux, & ne ſauvaſſent le faux Prophête dont la réputation de ſainteté, d'éloquence & d'inſpiration extraordinaire s'étoit répandue

dans les Isles voisines aussi bien qu'à *Hirta* ; mais il étoit trop clairvoyant pour ne pas appercevoir le piége.

Après une longue résistance, il donna son consentement, & fut conduit au château de *Dunvegan*. Il y confessa tous ses crimes, & fit une rétractation publique devant le presbytère de *Sky* comme on peut le voir dans les regis-tres.

Ce malheureux homme fit un long cours de pénitence dans cette Isle allant de Paroisse en Paroisse, comme un malfaiteur condamné, & déclarant par-tout devant les différentes Congrégations, qu'il s'étoit conduit en scélérat consommé dans le crime, avec toutes les marques extérieures d'une véritable contrition : tous ces faits se passerent sous le règne du Roi *Guillaume*.

La mémoire de cet imposteur est maintenant en horreur à Saint-Kilda,

& l'on n'y prononce pas ſon nom ſans imprécation, ſa poſtérité eſt à préſent réduite à deux femmes qui ſont abhorrées. Une d'elles à la vérité fort méchante, & dont ſa conduite eſt très-ſcandaleuſe, eſt la dernière qui ait prétendu ici avoir le don de prédire l'avenir. Cette indigne femme avoit hérité à un point exceſſif de l'adreſſe, de l'ambition, de l'avarice & du libertinage de ſon grand-père : j'eus occaſion de cauſer avec elle & de lui faire des queſtions, relativement à ſon eſprit de Prophétie ; mais elle déſavoua avec ſa fauſſeté accoutumée toute prétention à ce don divin, quoique, très-peu de temps auparavant, elle ſe fût vantée de l'avoir.

En 1704, *Buchan*, le même dont j'ai fait mention dans le chapitre précédent, fut envoyé dans cette Iſle, pour inſtruire les malheureux Kildiens qui avoient été pendant ſi long-temps

abuſés, & enſuite trop négligés : ce Catéchiſte, à qui ce peuple fut vivement recommandé par l'Aſſemblée générale de notre Egliſe nationale, reçut de très-grands ſecours d'un Gentilhomme très-vertueux, nommé *Roderic Mc Leod de Mc. Leod* qui étoit alors en poſſeſſion des biens de ſa famille.

Après que *Buchan* eut été ordonné, les membres de la *Société*, qui, avant que leurs fonds publics euſſent formé une ſomme aſſez conſidérable pour pourvoir à ſon établiſſement, y avoient contribué de leur propre bien, établirent des appointements fixes pour le Catéchiſte en 1710. Ce Miſſionnaire fut aſſez actif, & avoit un zèle beaucoup plus ardent que n'en ont eu ſes deux ſucceſſeurs immédiats ; le Miniſtre actuel qui eſt le quatrième Miniſtre proteſtant de Saint-Kilda, eſt un homme plein de jugement, de vertu & de piété, mais l'état précaire de ſa ſanté

ne lui permet pas de remplir tous les devoirs auxquels ſon caractère le porteroit, & le rendra probablement dans peu abſolument incapable de cet emploi.

En 1709, M. *Alexandre Mc Leod*, Gentilhomme, (ſans parler des qualités qui le rendoient très-recommandable dans la profeſſion d'Avocat, qu'il exerçoit,) poſſedoit dans le degré le plus éminent, une vertu digne des plus grandes louanges, quoiqu'elle ſoit maintenant bien éloignée d'être de *mode*; ſon amour pour le genre humain, dans ce qui concerne ſon intérêt le plus important, l'engagea à fonder un revenu annuel de 300 marcs d'Ecoſſe (1) au profit de tous ceux qui dans les ſiècles ſuivants, iroient porter à Hirta la lumiere de l'Evangile. Cette ſomme

(1) Un marc d'Ecoſſe vaut treize shellins quatre ſols.

jointe à une autre de 400 marcs d'Ecoſſe, deſtinée auſſi par ce Gentilhomme à de pieux uſages, eſt ſous la direction de la Société, pour la propagation de la religion chrétienne.

On concevra aiſément ſans doute que, malgré les peines & les ſoins qu'ont pris une ſucceſſion de Miniſtres qui peuvent à la vérité être rangés dans la claſſe des Miſſionnaires, les moins inſtruits, les Kildiens n'ayent pas les notions les plus exactes de l'inſtitution du chriſtianiſme. Je dois même avouer que les idées qu'ils ont de la nature & des perfections divines, ſont à quelques égards aſſez groſſières, quoiqu'infiniment moins cependant que celles de pluſieurs philoſophes anciens, & peut-être des modernes.

La certitude d'une deſtinée ou d'une fatalité inévitable, & à laquelle il n'eſt pas poſſible de réſiſter, eſt l'article de leur croyance, auquel ils ſont le

plus attachés ; mais ſi l'on veut en faire un examen exact, on trouvera probablement que le bas peuple dans tous les âges, & dans preſque tous les pays a eu la même idée, le deſtin & la providence ſont conſidérés à Saint-Kilda comme la même choſe à peu près, lorſque je leur eus expliqué la vraie ſignification de ces mots, je demandai à quelques-uns d'entr'eux s'ils croyoient qu'il fût en leur pouvoir de faire le bien ou le mal à volonté. Ceux qui ignoroient la doctrine ſyſtématique ſur la Divinité, me répondirent que cette queſtion étoit puérile, que la conſcience de tous les hommes devoit être pour eux un témoignage convaincant qu'ils étoient des agens libres ; mais comment le principe de la liberté, & une deſtinée abſolue, une prédeſtination abſolue, une preſcience abſolue, & une providence particulière, qui s'étend juſqu'au vouloir humain, peuvent ſe concilier,

ſont des queſtions métaphyſiques ſur leſquelles perſonne n'a jamais fait aucune réflexion ſérieuſe parmi les laïcs d'Hirta ; & dans cette Iſle, autant que je le puis voir, ces pauvres hommes ignorants agiſſent néanmoins avec plus de ſageſſe, & peut-être même plus philoſophiquement & plus religieuſement que ceux qui ſemblable aux anges déchus de Milton.

» Dans des penſées plus relevées ſur
» la volonté, la raiſon ſublime de la
» Providence, la preſcience, le vouloir
» & le deſtin, la deſtinée invariable, le
» libre arbitre & la prédeſtination ab-
» ſolue, ne pourront jamais réſoudre
» ces problêmes, & ſe perdront dans
» des labyrinthes dont ils ne trouveront
» jamais l'iſſue (1).

Les Kildiens ſont dévots, ils vont

(1) *Voyez* le Paradis perdu. L. 11. 58, &c.

très-régulièrement à l'Office Divin ; & obſervent le Dimanche avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, leurs mœurs ſont & doivent être en effet plus purs que celles des grandes Républiques opulentes, quoique ces dernieres ſoient beaucoup plus civiliſés. Quelques-uns d'eux ſont plutôt exempts des vices que vertueux. La diſſimulation ou une ſorte d'adreſſe vile, & des détours pour déguiſer la vérité, ſont leurs défauts dominants : la tentation de ces petits vices, bas en eux-mêmes, eſt très-forte chez eux.

J'ai rapporté plus haut que chaque habitant d'Hirta paie un impôt aſſez conſidérable en proportion des différentes denrées qu'il poſſede, ſon intérêt le porte journellement à tromper ſur cet article, & l'habitude de mentir eſt devenue générale.

Un Auteur très-eſtimé a obſervé depuis peu dans ſon ſyſtême politique

que les vertus fleuriſſoient davantage dans les Républiques, ou ce qui eſt la même choſe dans un pays libre; mais de tous les vices auxquels le deſpotiſme donne naiſſance, le menſonge & l'hypocriſie ſont peut-être ceux qui prévalent le plus. L'eſclavage formera toujours des ames viles & abjectes; cette ſource ne pouvant jamais produire de ſincérité & de franchiſe.

Si cette obſervation eſt juſte, les habitants d'Hirta doivent avoir en partage ces vices indignes à un degré ſupérieur à tout autre Peuple, car il eſt certain qu'on le maintient dans une dépendance qui tient de l'eſclavage, conformément à la doctrine de l'obéiſſance paſſive, mieux que ceux qui en ſont ſi épris en théorie aux dépens des autres, quoique le droit divin ſur lequel ces Théologiens en établiſſent les fondements leur ſoit abſolument étranger.

Je ſais que le Gouverneur actuel

ne les oppressa jamais, & même que son père & lui les ont soulagés de plusieurs impôts très-onéreux, mais si leurs successeurs veulent les remettre en vigueur, le Peuple ne peut s'y opposer, parce qu'il n'a point de Tribunaux auxquels il puisse avoir recours; ceux qui ont le pouvoir pour les opprimer, sont leurs seuls Juges suprêmes, & il est rare que les hommes qui ont l'autorité en main, n'inclinent pas vers le despotisme. L'observation du satyrique Romain est assez vraie: » ceux même qni auroient horreur de » faire mourir un homme, desireront » cependant toujours d'en avoir la » puissance.





CHAPITRE XIII.

EXAMEN pour savoir si la situation de Saint-Kilda est propre à y établir une Pêche.

D'APRÈS le récit que nous avons donné plus haut de la multitude immense des oiseaux maritimes qui viennent chercher leur nourritnre sur les côte de Saint-Kilda, nous pouvons conclure avec beaucoup de fondement qu'il s'y trouve une quantité inépuisable de poissons. Bornons-nous pour un moment à l'examen de la consommation faite par une seule espèce d'oiseaux : L'*Oye-Solan* est d'une voracité presque insatiable, il fend l'air avec autant de force que de rapidité, il pêche tout e jour avec très-peu d'interruption,

& digére en très-peu de temps ; il dédaigne de manger aucun poiſſon inférieur au hareng ou au maquerau, à moins qu'il ne ſe trouve dans un endroit très dépourvu de poiſſons, lieu qu'il prend ſoin d'éviter, ou qu'il abandonne bientôt ; nous établiſſons comme un fait certain qu'il y a autour du rocher d'Hirta cent mille oiſeaux de cette eſpèce, & ce calcul eſt ſi loin d'être enflé, qu'on n'en détruit pas moins de vingt mille tous les ans en y comprenant leurs petits. Nous ſuppoſons en même-temps que les *Oyes-Solan* ſéjournent dans ces parages aux environs de ſept mois dans l'année ; que chacun d'eux mange cinq harengs par jour, ſubſiſtance infiniment légère pour un animal auſſi gourmand, à moins qu'il ne ſoit nourri en grande partie aux dépens des autres poiſſons. Nous avons d'ailleurs ici plus de cent mille millions des plus petits poiſſons

de l'Univers dévorés annuellement par une ſeule eſpèce des oiſeaux maritimes de Saint-Kilda.

Si l'on conſidére enſuite que la plus grande partie des autres claſſes d'oiſeaux, ont à peu près le même goût pour le hareng, & le pourſuive de place en place dans les différentes émigrations qu'il fait d'une mer à l'autre, on conçoit aiſément que la conſommation doit en être prodigieuſe : les rangeant donc au nombre des autres, & leur accordant la même quantité de nourriture, & du même genre, à raiſon de leur grande ſupériorité, eu égard au nombre, quoique leur eſtomac ſoit beaucoup plus foible, on voit évidemment que deux cents mille millions de harengs ſont engloutis chaque année par les oiſeaux qui habitent ſur une très-petite étendue de rochers dans l'Océan *Deucale-donien*.

Si tous ces faits ſont exacts, faits auſſi ſimples qu'évidents, & que notre curioſité nous conduiſe à un nouveau calcul, en accordant que chaque barique peut contenir ſix ou ſept cents harengs, ce qui eſt aſſez vraiſemblable, il eſt clair que plus de trois cents trente mille bariques de poiſſons ſont dévaſtées annuellement pour la nourriture de ces animaux de peu d'uſage à l'eſpèce humaine ; il faut cependant en excepter les Kildiens & un petit nombre d'autres Peuples, & y ajouter en même-temps que les oiſeaux de l'air doivent revendiquer leur part de la bonté de Dieu, y ayant ſans contredit un droit égal.

Un homme à ſyſtême auroit ici une belle occaſion de déployer ſes idées, & de s'amuſer de la théorie d'un plan qui dans ſon imagination procureroit tôt ou tard à ſa contrée des avantages très-eſſentiels, quoique peut-être il

ne pût jamais s'exécuter dans les mers qui environnent Saint-Kilda & dans les autres Isles occidentales : une personne qui auroit un tel génie fertile en projets, & une tournure d'esprit qui portât à l'amour du bien public, découvriroit bientôt des mines d'or & d'argent plus riches, à ce qu'il se figureroit, que celles du Pérou & du Bresil.

Pour moi je suis porté à croire qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes qui ait un jugement assez droit & les idées assez nettes pour être en état de donner des conseils au Public, quoique les esprits les plus bornés soient toujours prêts à en offrir. Chacun sait que l'établissement d'une pêche, protégé même par le Parlement d'Angleterre dans une autre latitude, ne réussit cependant pas trop bien : par conséquent, je ne dirai que ce qui est incontestablement vrai, en assurant que les Isles occidentales sont de

toutes, les plus avantageusement situées pour un commerce de ce genre, & que les mers dont elles sont environnées abondent d'une quantité immense & d'une variété de poissons qu'on ne trouve dans aucune autre.

Ceux qui ont des connoissances aussi exactes que profondes sur le commerce, ont seuls le droit de déterminer jusqu'à quel point cette source naturelle de richesse peut mériter l'attention sérieuse d'un Peuple commerçant, & si ceux à qui le Gouvernement des affaires d'Etat est confié, doivent, dans un temps de paix, s'appliquer à un objet si intéressant en apparence, je ne crois pas en même temps que ce soit une présomption impardonnable d'affirmer que le premier Monarque de la Grande Bretagne, & qui l'étoit déjà de l'Ecosse, ne donna jamais une plus grande preuve de son savoir dans l'art de régner que dans la tentative qu'il fit

pour encourager cette partie importante de l'adminiſtration, & d'introduire l'eſprit d'induſtrie dans ces contrées reculées, que la Nature même a indiquée comme les lieux particulièrement deſtinés par elle à cette branche de commerce.

Si le plan de ce Monarque eut été exécuté avec vigueur, les profits qui en feroient résultés (profits qui ne peuvent jamais être épuiſés & très-rarement précaires) auroient probablement donné à l'Ecoſſe, au cas que ce Royaume fût reſté ſéparé de celui d'Angleterre, un poids aſſez conſidérable dans la balance politique de l'Europe.

Aucune partie de l'ancien monde, ni peut-être dun ouveau, n'a étéſi abondamment fournieque cette contrée, de ces richeſſes qu'on peut tirer de la mer. Nos voiſins, & en même-temps nos rivaux, plus intelligents que nous,

ont découvert, il y a long-temps, la valeur immenſe de ce bienfait extraordinaire du Créateur, & par leur induſtrie ſe ſont procurés tous les avantages qu'ils pouvoient en tirer.

Il n'eſt pas de mon reſſort d'aſſigner les cauſes qui ont empêché juſqu'à préſent l'exécution de ce grand & utile projet que le Roi Jacques a eu la gloire de former, j'obſerverai ſeulement que des ſoins plus importants ont occupé l'eſprit de ce Monarque après qu'il fut monté ſur le trône d'Angleterre, & que ſon deſſein avoit été fruſtré en grande partie, avant qu'il eut quitté ſon pays natal, par les intrigues de quelques hommes puiſſants & intéreſſés : mais après tout, les expériences faites par ce Prince, dans les Iſles de l'Oueſt, quoique foiblement encouragées par le Souverain, traverſées adroitement par une puiſſante famille Ecoſſoiſe, & fréquemment

interrompues par les Naturels du Pays, ont cependant produit des avantages réels. Il eſt difficile de trouver quelque grande étendue de terre égale en ſtérilité à cette portion des Iſles de l'Oueſt où la pêche ne fut établie qu'en partie, néanmoins les profits qu'on retira de cette branche de commerce furent ſi grands, & les bénéfices que procura l'eſprit d'induſtrie, eſprit naturaliſé dans ces Iſles par une colonie d'hommes actifs, frugals & infatigables, envoyés de *Fiſe*, que les habitants de *Slornowai*, un très-petit village de ce diſtrict, ont malgré pluſieurs déſavantages trouvé le ſecret d'avoir en propre plus de vaiſſeaux marchands, & conſéquemment plus d'argent que tous leurs voiſins pris enſemble; les Fermiers y payent leurs impôts, ſans employer même beaucoup de temps à la pêche, après que les travaux du printemps ſont

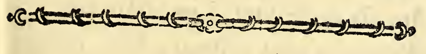
finis, & avant que ceux de la moisson soient commencés. Le propriétaires actuel paroît avoir en vue d'inviter les navigateurs, & d'autres personnes d'un autre état, à venir s'établir en ce lieu & à former des plans qui probablement porteront cette branche de commerce à un certain degré de perfection ; les dernières tentatives qui ont été faites dans le commerce de la pêche aux environs des Isles occidentales, quoiqu'accompagnées d'encouragements assez considérables, ont été foibles, & peut-être entreprises avec peu d'intelligence, en conséquence elles n'ont produit jusqu'ici, que très-peu d'effet.

Il n'y a que deux rochers à Saint-Kilda, où le peuple puisse avoir accès avec ses lignes, & ces rochers causeroient le plus grand effroi à toute autre race de mortels, il y a dix endroits propres à s'asseoir sur chacun

d'eux ; c'eſt ainſi que les habitants appellent les collines eſcarpées de ces montagnes, où ils s'établiſſent pour pêcher, & c'eſt ſur chacune de ces collines, que deux hommes à force d'adreſſe ſe tiennent debout ou s'aſſaient ; ils y prennent une grande variété d'excellent poiſſons, telles que la merluche, la morue, le maquereau, le turbot, le *pollock*, la perche, la *tithe* & quelques autres eſpèces. Les courants ſont très-rapides autour de l'Iſle, & j'ai déjà obſervé qu'il n'y a point de hâvre autour de la côte, à moins qu'on ne donne ce nom à la baie, de manière que ſi des pêcheurs étoient une fois employés dans ces parages, leurs barques pourroient tenir la mer dans preſque tous les temps, je veux dire depuis les derniers jours de Mars juſqu'au commencement de Septembre. Il ne ſera peut-être pas mal-à-propos de faire encore ici une autre obſervation.

Dans quelques-unes des autres Isles occidentales, il y a plusieurs ports & plusieurs baies, égaux peut-être à presque tous ceux d'Europe. Aussi-tôt que les Pêcheurs seroient contraints d'abandonner les mers qui environnent Hirta, par quelques circonstances fâcheuses, ils pourroient aisément se retirer dans ces ports, & y rester jusqu'à ce que les harengs se portassent dans quelqu'autre endroit sur les côtes occidentales; il n'y a guères non plus sujet d'appréhender qu'après avoir fait des essais dispendieux, ils éprouvassent des accidents plus fréquents que les vaisseaux employés à des branches de commerce plus précaires. Quelques-unes des *Ebudes* les plus septentrionales fourniroient presqu'infailliblement une grande multitude de harengs chaque année, & dans le moment même où j'écris, on pourroit en pêcher dans l'Isle de *Sky* une quantité

quantité assez considérable pour remplir une barique avec moins d'un chelin de dépense, & cette abondance, presque incroyable, n'est pas sans exemple : car il en a été exactement de même l'année dernière, & assez souvent les années précédentes.



CHAPITRE XIV.

Des premiers Habitants d'Hirta, des révolutions qu'ils ont éprouvées, & de leur état présent.

Si on demandoit à une personne de Saint-Kilda des plus bornée & des plus ignorante, comment sa petite contrée s'est peuplée, il lui seroit impossible d'en rendre un compte plus ridicule, que les Nations les plus sages & les plus illustres de l'antiquité l'ont donné de leur origine. C'étoit une ancienne

opinion presque universellement reçue parmi le vulgaire, & soutenue par quelques philosophes adroits, qu'au commencement du monde, la terre par une vertu prolifique extraordinaire produisit des hommes comme les plantes; c'est pour cette raison que les anciens s'appelloient généralement les *fils de la terre*. Les *Athéniens*, le Peuple le plus instruit, sans comparaison de toute la Grèce, & chez qui les sciences & les arts firent tant de progrès, eurent la foiblesse de prendre le nom d'*Autochtones*, nom honorable dans son idée, quoique dans le vrai, il fût aussi ignominieux qu'absurde, puisqu'il signifioit que ces ancêtres avoient été engendrés par la terre, comme des champignons dans le même terrein qu'ils cultivoient.

César paroît avoir cru que ceux qui habitoient les parties intérieures de la Grande Bretagne, n'avoient pas une origine commune avec aucune autre

Nation du continent de l'Europe, & devoient par conséquent avoir pris naiſſance en ce lieu, s'il étoit poſſible d'adopter une idée auſſi incompatible avec les principes de la ſaine philoſophie, non moins qu'avec ceux de la vraie Religion; les Kildiens auroient ſans doute plus de droit qu'aucun autre Peuple de l'univers à une origine auſſi romaneſque. « Quel » eſt l'homme de bon ſens qui pour» roit former le projet de quitter » l'Afrique, l'Aſie ou l'Italie, & » après s'être expoſé aux périls de » naviguer ſur des mers orageuſes & » inconnues, imaginer de venir s'éta» blir en *Germanie*, région dont l'aſ» pect eſt auſſi affreux, où le climat eſt » défavorable, où les arts de l'agri» culture ne ſont pas ſuffiſants pour » récompenſer ou indemniſer le labou» reur de ſon travail & où chaque » objet eſt déſagréable à la vue, ſi ce » n'eſt aux Naturels du Pays. Voilà

le grand argument par lequel *Tacite* tente de prouver que les premiers habitants de la *Germanie* étoient *Indigènes*, ou le produit de cette terre même en faifant fubir aux paroles de cet Auteur une très-légère altération ; on pourra conclure du même argument, & avec plus de juftice, que la première race des Kildiens doit avoir été *Autochthone*, *Aborigine*, *Indigéne* ou le produit naturel d'Hirta. Si quelqu'un ofe nier que *Dieu ait fait du même fang toutes les nations d'hommes qui habitent la furface de la terre*, il fera tout fimple qu'il adopte cette hypothèfe, & nous ne favons que trop qu'aucune efpèce d'hommes, n'a porté la folie à un plus haut degré, que celle qui a eu la prétention de fe croire plus fage qu'aucun autre.

Mais fans avoir égard à cette généalogie phantaftique des Poëtes, des Philofophes, des Hiftoriens & des Nations entières, il me femble pro-

bable qu'Hirta doit avoir d'abord été peuplée par des Pyrates, des exilés ou des malfaiteurs qui fuyoient pour se dérober à la justice ; des hommes de cette espèce se feront tout naturellement associés ensemble, & auront formé la résolution de se retirer dans un lieu sûr, où leurs ennemis les plus puissants pouvoient très-difficilement les joindre pour satisfaire leur ressentiment & leur vengeance; la preuve que ce Peuple de brigands établi dans ce lieu très-anciennement, craignoit d'être poursuivi & saisi, c'est les peines incroyables qu'il a pris pour fortifier une Isle qui par elle-même est imprenable.

Si nous pouvons excuser cette vanité qui a porté quelques-unes des plus illustres Nations & des plus éclairées de l'univers à faire remonter leurs généalogies respectives à la race de Priam, Roi des Troyens, ou à ceux de ce nom qui abandonnèrent leur

contrée ſous la conduite d'Enée & d'Anténor ; on ne doit pas faire difficulté de pardonner aux Kildiens de tirer leur origine d'un Irlandois eſtimable.

L'Irlande a l'honneur de paſſer parmi nos ancêtres pour la mère des arts & des ſciences, & pareillement pour la région privilégiée de la ſainteté & pour la gloire militaire ; mais quelque prétention que l'ancienne *Hibernie* puiſſe avoir eue à une ou à pluſieurs de ces qualités caractériſtiques, il eſt difficile de croire qu'un de ces héros ſoit venu volontairement s'établir à *Hirta* quoique le nom de ſon ancien Fort *Dun-Fir-Bholg* (1) donne à entendre aſſez clairement que, ſoit le fondateur, ſoit ceux qui lui ont

(1) *Dun* en irlandois, ſignifie, *Fort*-*Fir-Bholg*, un ancien peuple d'Irlande que quelques auteurs ont prétendu deſcendre des anciens Belgiques.

donné ce titre, avoient un profond respect pour les *Irlandois*.

La postérité de ceux qui sont regardés comme les véritables fondateurs de Saint-Kilda, sont distingués par les surnoms de *Mac Ille Mhoirre* & de *Mac Ille Rhiabhich*. Le premier paroît être venu originairement des Isles de *l'Ouest*, où ce nom existe encore, & le dernier des Isles du Sud-Est. Les *Mac Ille Rhiabhichs* ne sont pas peu glorieux de leur liaison avec le Capitaine *Clan Ranald* à qui appartenoient les Isles du *Sud-Est*; mais d'après le dialecte gaulois qu'on parle à Hirta, la manière de préparer la terre avant de l'ensemencer & de fabriquer les draps. On peut en conclure avec quelqu'ombre de probabilité que la principale partie du Peuple vint d'abord de l'extrêmité septentrionale de *l'Isle-Longue*.

Nos Antiquaires conviennent tous que les surnoms furent introduits dans

le Midi de la *Grande Bretagne* par les *Normands*, & dans l'Ecoſſe par le Roi David, le Saint, ou ſon père. Avant cette époque nous avions ſans doute des tribus, c'eſt-à-dire un corps de Peuple conſidérable, dont les Membres étoient très-unis les uns avec les autres, & attachés d'une manière preſque immuable à un chef commun; mais il eſt peut-être plus difficile, pour ne pas dire impoſſible, de prouver d'où nous viennent les ſurnoms héreditaires qui paſſent du père au fils & d'une génération à une autre.

Les Athéniens avoient leurs *Philœ* ou tribus, les Romains leurs *Gentes* ou familles; & avant que ces deux Nations exiſtaſſent, les *Iſraélites* étoient diviſés en douze grandes tribus. Il eſt ſans doute inutile de rapporter que les noms de ces tribus particulières étoient ajoutés aux noms propres de chaque individu qui en faiſoit partie

dans ces trois puiſſantes Nations ; mais il ſeroit bien difficile au plus habile généalogiſte de prouver qu'il y eût avant le douzième ſiècle des rapports & des liaiſons entre les noms des tribus ou familles & les noms des Particuliers. Les deux tribus de Saint-Kilda dont je viens de faire mention, doivent être probablement d'une date moderne, car je ſuis porté à ſoupçonner qu'Hirta fut plus d'une fois dépeuplé depuis ſa première dépeuplade, & par conſéquent repeuplé auſſi plus d'une fois. La propriété ou le domaine de cette petite Iſle doit avoir appartenu peu de temps après celui, où elle a commencé d'être habitée, à quelque homme illuſtre des Iſles de l'*Oueſt*, d'*Harris* ou de l'*Eſt*, & ſi le Propriétaire a négligé ſes vaſſaux ou ſon Peuple pendant le cours de quelques années, que le ſeul bateau de l'Iſle ait été détruit par le laps de temps, ou par quelqu'accident

fâcheux, il paroît évident que les habitants ont dû périr en totalité ou du moins être réduits à un très-petit nombre, leurs instruments d'agriculture se seront usés, ils auront perdu leurs hameçons pour la pêche ; les petites Isles & les rochers qui leur fournissoient la plus grande partie de leurs oiseaux sauvages & de leurs œufs, seront devenus inaccessibles, & toute autre ressource, excepté celle du bétail, leur aura manqué. D'après cette supposition, qui me paroît très-raisonnable, comme les chefs des Montagnards Ecossois furent très-souvent en guerre ouverte les uns contre les autres pendant plusieurs années, & que le bateau de Saint-Kilda est particulièrement sujet à des accidents, j'en infère que les *Mac Ille Mhoirres* & les *Mac Ille Riabhichs* ne s'établirent point à Hirta avant que les surnoms eussent pris faveur, ou qu'ils fussent communs dans les Isles parmi le vul-

gaire, mode qui n'a pas plus de quatre cents ans de date ; avant cette époque, les personnes du plus haut rang & des plus favorisés de la fortune portoient communément ceux de leurs familles ou ceux qui avoient pour origine la grosseur, ou la la forme de leurs corps, la couleur de leurs cheveux ou de leurs vêtements accoutumés, de quelque imperfection ou de quelque difformité corporelle, de quelques qualités de l'esprit ou du corps, du lieu où ils étoient nés, de celui où ils avoient été élevés, ou de leurs possessions, de leur profession, du genre de leur commerce, de leur manière de vivre, ou de quelqu'autre marque caractéristique propre à les distinguer.

Si quelqu'un m'objecte que toutes ces recherches généalogiques sur l'origine du Peuple de Saint-Kilda sont à la fois inutiles & très-incertaines, je

conviendrai franchement avec lui de la justesse de son observation, me réservant en même-temps la liberté de penser que cette courte discussion est aussi autentique & également intéressante à un *Ecossois* que celle de l'histoire des *Incas* du *Pérou*, des différentes *Dynasties* de *l'Egypte*, des anciens *Empereurs de la Chine*, des *premiers Rois d'Assyrie* & des petits Royaumes de *Grèce*, *de Sicyon*, *d'Argos*, *de Mycenes*, *d'Athènes* & de plusieurs autres.

Je n'entreprendrai point de déterminer dans quel temps les *Norvégiens* commencèrent à infester les côtes occidentales de la Grande *Bretagne septentrionale* : nous voyons dans nos anciennes archives historiques, appellées la chronique de *Man*, publiée par *Cambden* que *Godred Crovan*, un avanturier d'Islande qui avoit acompagné *Harold Harfager*, Roi de *Norvège*, dans son expédition en Angleterre,

immédiatement avant la conquête de Guillaume le *Normand*, s'empara de *Man* & des *Ebudes*, & qu'il régna ſur ce petit Royaume, ainſi que ſa poſtérité, pendant l'eſpace de deux cents ſoixante ans.

Il paroît d'après la même chronique, que *Somerled*, un grand Seigneur d'*Argile*, enleva une partie conſidérable de ce Royaume, (probablement la moitié,) au petit-fils de *Godred*, & que ſes ſucceſſeurs après lui en jouirent avec peu d'interruption pendant pluſieurs ſiècles.

Après qu'Alexandre III eut acheté des Norvègiens, le Royaume de *Man* & les *Iſles*, ou qu'il les eut ſoumis par le pouvoir des armes, il paroît que toutes les Iſles qui ſont ſituées au nord de *Cantyre*, tombèrent en partage à la poſtérité de Somerled, ou furent laiſſées entre ſes mains, à la charge de payer un tribut à nos Monarques *Ecoſſois*, & que Saint-

Kilda fut compris dans le nombre de ces Isles.

Je crois qu'il est très-difficile de remonter à la source des noms, ni par conséquent de l'histoire d'*Hirta*, avec quelque dégré de certitude au-delà du quatorzième siècle.

Dans une charte accordée alors, par *Jean, Seigneur des Isles*, à son fils *Reginald*, & confirmée par le Roi *Robert* second; *Saint-Kilda* sous le nom d'*Hirta*, fut concédée, avec plusieurs autres Isles au même *Reginald*. Ce seroit sans doute une recherche inutile, que de vouloir découvrir comment après deux ou trois générations, la propriété de cette Isle, passa aux successeurs de *Reginald*, prédécesseur de *Clan Ranald*, à la famille de *Sleat*, représentée maintenant par M. *Jacques Mac Donald*, & comment par la suite des temps, elle tomba entre les mains de celle qui la possede actuellement: quand

même cette queſtion ſeroit de la plus grande importance, tout ce qu'on en a rapporté eſt ſi plein de contradictions, & les faits ſi incertains, que toute perſonne judicieuſe renoncera, ſans regret, aux recherches ſur cet objet. Le propriétaire actuel eſt *Norman Mac Leod* de *Mac Leod*, & ſes ancêtres en ſont poſſeſſeurs depuis deux cents ans au moins; il a affermé *Hirta* & tout ce qui en dépend à un cadet de ſa propre famille pour une rente d'environ onze livres *ſterling*. Les prédéceſſeurs de ce fermier avoient joui de cette Iſle, aux mêmes conditions ou de quelques autres équivalentes, depuis trois générations.

On appelle ce fermier *Gouverneur*; avant que de payer cette ſomme & de retirer ſon propre revenu, il faut qu'annuellement il faſſe la dépenſe d'équiper un grand bateau de Montagnards d'Ecoſſe, pour lui apporter ſon grain, ſes plumes & tous les au-

tres droits qui lui ſont dévolus, ou les denrées qu'il achete du Peuple à *Harris*, où il habite ordinairement; il va à Saint-Kilda le moins qu'il peut, parce que les voyages qu'il y fait, ſont toujours accompagnés de quelques dangers.

Autrefois les perſonnes conſidérables de cette petite République venoient tous les ans dans leur bateau à *Dunvegan*, ſéjour principal du propriétaire, & lui apportoient la petite taxe qu'ils avoient à lui payer. On les rebaptiſoit dans ce lieu, ainſi que nous l'apprenons par la tradition, où le baptême qui leur avoit été précédemment adminiſtré à Saint-Kilda par les ſages-femmes, ou les vieillards, leur étoit en quelque façon confirmé, ce qui n'étoit peut-être pas trop canonique.

On m'a dit que le biſaïeul du *Mac Leod* actuel, avoit été parein le même jour d'un vieillard & de ſon fils qui

étoit adulte : & en même-temps l'on déclara légitimes les mariages de plusieurs couples qui avoient habité ensemble pendant quelques années, après s'être mutuellement engagés leur foi à Hirta.

CONCLUSION.

D'APRÈS le compte que j'ai rendu dans les chapitres précédents de l'état actuel de Saint-Kilda, il est évident que le Gouverneur peut, s'il en a le desir, règner despotiquement sur les habitants, & personne ne peut répondre que dans la suite le Gouvernement n'y soit absolu ; l'humanité & la Religion sont les seules Loix qui y puissent servir de frein ; le Peuple y est dénué de tout secours, ne peut ni n'ose appeller de la sentence du Gouverneur à aucun autre Juge : la situation de l'Isle ne permet pas d'avoir recours à qui que ce soit, & quand

même il ſe trouveroit parmi les Kildiens des gens d'eſprit ou des hommes inſtruits, ils ne pourroient faire parvenir leurs plaintes au propriétaire ſans la participation du Gouverneur. Il peut les confiner dans l'Iſle pour toute leur vie, leur faire ſubir les tourments les plus barbares, s'il eſt incliné à la cruauté, confiſquer leurs biens, en un mot exercer toutes ſortes d'actes de violences, à moins qu'il ne ſoit retenu par la bonté de ſon cœur, ou l'équité de ſon jugement.

On penſera peut-être que la préſence du Miniſtre, ſes avis & ſes remontrances peuvent être d'un grand poids. En effet, ſon ſéjour à Saint-Kilda doit être favorable aux habitants, & l'eſt auſſi à quelques égards; mais comme il y eſt lui-même priſonnier en quelque façon, que la vie qu'il y mène, les conſolations qu'il peut y attendre, les néceſſités les plus eſſentielles & ſa ſubſiſtance dépendent

beaucoup de l'amitié du Gouverneur, il eſt très-important pour lui de garder le ſilence, & de reſter ſpectateur oiſif de ce qu'il déſaprouve même le plus, s'il a intention de demeurer long-temps dans ce lieu; j'ajouterai de plus que celui qui entreprend d'exercer les fonctions ſacrés dans ce petit Diocèſe éloigné, & pour ainſi dire abandonné, peut être regardé avec raiſon comme un homme qui a peu d'autorité, & dont l'influence eſt preſque nulle.

Mais malgré la multitude d'accidents fâcheux auxquels la malheureuſe poſition des Kildiens les expoſe, ils ont auſſi des avantages qui leur ſont propres. Nés Philoſophes, ils ont le ſens aſſez droit pour renfermer leur ambition dans les bornes preſcrites par la nature, ſi *de ne rien déſirer* eſt le plus grand art, & la vertu la plus ſure pour rendre les hommes heureux, & les maintenir dans cet état,

c'eſt chez ce Peuple qu'on doit trouver le bonheur, ou l'on ne peut en jouir nulle part.

Il ne ſouhaite, ni or, ni argent, ni des maiſons ſuperbes, ni de riches emmeublements, ni le luxe fantaſtique des habillements faſtueux, ni d'une table ſomptueuſe; il n'envie point la félicité imaginaire d'équiper des Flottes & de lever des armées pour aller porter la guerre dans des contrées lointaines au milieu des travaux & des dangers ſans nombre, il n'eſt point jaloux des courtiſans qui cherchent à s'introduire auprès des Grands pour gagner leur affection, aux dépens mêmes de leur honneur & de leur conſcience, afin d'en obtenir des emplois; il ne ſe ſoucie point d'augmenter ſa fortune en mettant en uſage pour y parvenir les moyens les plus vils : l'avarice, la fraude, les exactions & la baſſeſſe, ſont des paſſions que la providence bienfaiſante lui laiſſe ignorer : il n'aſ-

pire qu'après le bonheur humble & ſimple d'habiter de paiſibles cabanes, d'avoir du pain & des oiſeaux ſauvages pour ſe nourrir; de petits troupeaux, des lignes pour pêcher & des cordes pour aller à la chaſſe, ſont les uniques richeſſes, les honneurs & les avantages après leſquels il aſpire.

Si les Kildiens ſont éloignés du ſiège de la juſtice, ſes délais leur ſont abſolument étrangers. S'ils ſont ignorants, & n'ont aucune notion des ſciences, ils ne ſont ni libertins, ni incrédules dans la croyance non plus que dans la pratique, & ne tentent point par des ſpéculations ſavantes de ſapper les fondements de la vertu, ni de troubler la tranquillité & la félicité publique.

Ils croient fermement l'exiſtence & la puiſſance d'un Être ſuprême, l'immortalité de l'ame, l'obligation de la morale, la néceſſité d'un culte, de la juſtice & de la tempérance; ils ſont

par bonheur assez peu instruits pour n'avoir jamais entendu parler des noms malheureux de ces grands Réformateurs de l'Univers qu'ils ont trompés, & de ceux qui, sous prétexte de perfectionner l'entendement humain, ont ouvertement attaqué les points fondamentaux de la Religion, ou du moins tâché de les détruire par degrés.

Les maximes modernes qui obligent un être raisonnable, sous peine d'une infamie éternelle, de sacrifier sa vie, ou de plonger son épée dans le sein de son voisin, & même de son ami, ou pour l'exprimer dans d'autres termes, les loix de l'honneur sont d'un genre trop sublime pour trouver place dans la sphère étroite de leur esprit, les excès de l'intempérance, les querelles insensées & les caprices extravagants de l'ivrognerie, l'emploi honteux des lieux destinés à l'usage de la débau-

che & de la folie, leur font inconnus, & ils n'en ont jamais éprouvés les fuites funeftes.

Enfin fi l'on pèfe avec équité les inconvénients & les avantages dans la balance de la raifon exempte de préjugés, on trouvera que les Kildiens poffedent une auffi grande portion du vrai bonheur fubftantiel, qu'un égal nombre d'hommes par-tout ailleurs.

Quelques-uns de ceux à qui ce petit ouvrage tombera entre les mains, pourront penfer que j'ai été beaucoup trop prolixe, en traitant un fujet fort peu intereffant, mais j'efpère en même temps qu'il fe trouvera quelques perfonnes qui ne porteront pas le même jugement, & qui ne regarderont pas l'Hiftoire des Kildiens, comme indigne de leur attention. Nos compatriotes de Nation & de croyance, ont droit, ce me femble, de nous occuper & d'avoir part à notre affection. Quoi qu'il en foit, je

crois que ce peuple peut être rangé dans la claſſe des objets les plus curieux du monde moral, & par conſéquent peut être conſidéré ſous un tel point de vue, qu'on puiſſe faire de ſon Hiſtoire l'amuſement de quelques heures de loiſir, ſans avoir à ſe reprocher le peu de temps qu'on aura paſſé à la lire.

FIN.

RELATION

DU

NOUVEL ARCHIPEL

SEPTENTRIONAL,

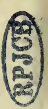
Découvert depuis peu par les Russes dans les Mers de Kamtschaka & d'Anadir.

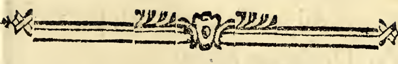
Par M. J. VON STÆHLIN, Secrétaire de l'Académie Impériale des Sciences à Saint-Pétersbourg, & Membre de la Société Royale de Londres.

Traduite en Anglois de l'original Allemand, & de l'Anglois en François.

ERRATA.

la bonté, page 3, l. 10 de l'avertissement de la Relation du Nouvel Archipel, lisez *prendre la peine*.
le, p. 9 de la préface, ligne dernière de la note, lisez *la*.
à, page 18, lisez *qu'à*.
page 241, lisez 24.
dans Golphe, page 38, ligne 12, lisez *dans le Golphe*.
qu'elle, même page, ligne 5 des notes, lisez *qu'on*.
garon, page 44, ligne 9, lisez *gazon*.
à lembouchure, p. 43, ligne première, lisez *l'embouchure*.
eche, même page, ligne 14, lisez *pêche*.
un ouce, même page, ligne 2 de la note, lisez *une aulne*.
dix derrière, page 59, ligne 15, lisez *dix & un point après*.





AVERTISSEMENT.

Ce feroit une ingratitude im-
pardonnable que de laiffer paroî-
tre les petits traités fuivants fans
donner des témoignages de ma
reconnoiffance à ces perfonnes
refpectables par la bonté & les fe-
cours littéraires defquelles, j'ai
non-feuleument été encouragée,
mais qui m'ont mis en état de com-
pléter mon entreprife.

Je fuis redevable au Docteur
*Maty de la Relation du Nouvel
Archipel feptentrional*, lequel ne
s'eft pas contenté de m'en pro-
curer l'original, mais a revu ma
traduction, & a corrigé les épreu-
ves; la carte jointe à cette pièce
fut exécutée par M. *Kitchin*,

& a subi aussi l'examen préalable
du Docteur *Maty*.

Quoique la narration singulière
relative aux voyageurs Russes
paroisse avoir été écrite aussi-tôt
après leur arrivée à *Pétersbourg*
elle ne fut cependant publiée
qu'en 1768 ; on fit passer une
copie de l'original allemand de
cette relation à *Joseph Bank*
Esquier, qui en communiqua l
contenu à plusieurs Membres d
la Société Royale, lesquels té
moignèrent le desir qu'ils avoien
qu'on la traduisît en Anglois
Ce témoignage fut accompagn
d'une souscription généreuse pou
un nombre considérable d'exem
plaires. M. *Banks* m'ayant charg
de cette traduction, je me su
acquitté de ce travail du mieu
qu'il m'a été possible ; mais su

pectant mes talens, pour rendre avec autant d'exactitude que de précision, le sens de l'original dans un idiôme Anglois, j'ai prié un de mes amis de vouloir bien corriger mon Manuscrit, avant que de le confier à la presse, & un des plus savants Souscripteurs a bien voulu de plus la bonté de revoir les épreuves.

Si malgré ces précautions, il m'est échappé quelques fautes, j'espère de la bonté de mes Lecteurs qu'ils voudront bien me traiter avec indulgence. J'ai d'ailleurs à leur observer, au cas que cette Traduction manque de l'exactitude la plus scrupuleuse, qu'un homme qui n'est pas natif d'un pays, & n'est pas versé dans la langue, peut commettre des

erreurs qu'on doit excuſer ; d'autant plus que pluſieurs paſſages de l'original étoient d'une prolixité extrême, il étoit par conſéquent très-difficile d'éviter les répétitions ſans détruire le ſens, ou changer les idées de l'Auteur ; c'eſt au Public à décider ſi j'ai réuſſi à remplir mon objet ſans m'écarter du ſtricte devoir d'un fidele Traducteur. Quoi qu'il en ſoit, je regarderai mon travail comme plus que récompenſé, s'il peut me mériter la protection de ceux dont les faveurs paſſées m'ont inſpiré la plus vive reconnoiſſance, & dont j'eſpere que les bienfaits futurs me paieront de tout ce que mes peines peuvent mériter.

C. HEYDINGER.

PREFACE.

MON illuſtre ami & mon correſpondant M. *Stœhlin*, Conſeiller d'Etat de l'Impératrice de Ruſſie, Secrétaire de l'Académie Impériale de Pétersbourg & élu l'année dernière Membre Etranger de la Société Royale, m'ayant envoyé depuis peu une courte Relation, ou comme il l'appelle, un récit préliminaire des nouvelles découvertes des Ruſſes, j'ai penſé que les perſonnes inſtruites en verroient & en accueilleroient la traduction avec plaiſir.

Chaque pas nouveau vers une connoiſſance plus parfaite de notre globe, doit intéreſſer ſon principal habitant, tandis qu'avec une curioſité ſans borne il ſuit le cours, meſure les diſtances, & calcule la rapidité des

planetes, sa propre habitation lui est encore inconnue en grande partie, & par les obstacles que la nature, d'une part, & les causes morales ou politiques de l'autre, opposent sur sa route à ses connoissances, il doit rester toujours dans son ignorance; il lui est peut-être plus aisé de parvenir à se procurer une carte exacte de Jupiter & de Vénus, que d'en avoir une complette de la terre.

Il n'est pas moins utile de détourner l'industrie humaine des objets auxquels elle ne peut atteindre, que de la diriger vers la recherche de ce qu'elle peut obtenir par le travail; il est probable que c'est aux Anglois qu'est réservée la gloire d'avoir fixé les barrières éternelles de la navigation, de même qu'à la Russie, celle d'avoir découvert la véritable jonction entre l'ancien & le nouveau monde.

Les relations publiées jusqu'à pré-

ſent de ces voyages au Nord, tendent à perfectionner nos notions géographiques ſur le paſſage d'un continent à l'autre. Il paroît que l'eſpace intermédiaire entre l'Aſie & l'Amérique, depuis le quarantième juſqu'au ſoixante-dixième degré, eſt occupé par une multitude d'Iſles, à la vue, ou au moins à de petites diſtances les unes des autres; & il eſt encore incertain ſi la dernière côte découverte par les Ruſſes, & appellée par eux le grand continent, ou le *Stachtan Nitada*, appartient au principal continent ou en eſt diviſé par d'autres détroits : le ſuccès qu'ont eu juſqu'ici ces Argonautes dans leur navigation, nous donne lieu d'eſpérer que ce fait ne ſera pas encore long-temps regardé comme un problême. Si le même eſprit de curioſité, & peut-être d'intérêt, animoit les habitants des colonies Angloiſes, la communication des deux

continents feroit bientôt fuivie de celle des deux mers, & nous pourrions nous flatter de voir notre globe pref-que *encerclé*, fi l'on peut fe fervir de ce terme, par deux Nations.

Les Naturaliftes , & peut-être même les Antiquaires ne feroient pas moins utiles que les Aftronomes à ces vaftes recherches : d'après la différence qu'on obferve dans la figure, les habillements & les mœurs des Infulaires nouvellement découverts, on pourroit être porté à foupçonner que les parties les plus feptentrionales du nouveau monde, furent peuplées par les *Tartares* Afiatiques les plus fauvages ou les *Tchuktschi*, tandis que les habitants des climats les plus tempérés, & parmi eux les Mexiquains & les Péruviens, doivent une partie de leur induftrie & de leur civilifation aux Tartares de Tongus ou peut-être à leurs races les Chinois & les Japonnois. On a

ſong-temps ſoupçonné que ces Nations avoient autrefois navigué dans l'Amérique ſeptentrionale (1). Ce fait a été depuis peu confirmé par un ingénieux Auteur François (2), & la ſituation

---

(1) Dehorne, de l'origine de l'Amérique 1652.

(2) M. de Guines dans un Mémoire inſéré dans le vingt-huitième volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres pour l'année 1757 intitulé : *Recherches ſur les Navigations des Chinois du côté de l'Amérique & ſur quelques Peuples ſitués à* l'extrêmité orientale de l'Aſie, prouve, d'après le témoignage confirmatif de pluſieurs anciens Auteurs Chinois que leurs premiers Navigateurs après avoir ſuivi les côtes Aſiatiques vers le Nord juſqu'à *Kamtschatka*, qu'ils appellent *Tahan*, traversèrent l'Océan daus une direction orientale, & qu'à la diſtance de vingt milles *lis*, ou aux environs de 2000 milles, ils arrivèrent à peu près ſous le même parallele à une contrée qu'ils

de *Jeso*, de *Kurili* & des autres Isles le rend probable de plus en plus. Si nous nous en rapportons à des relations données depuis peu, il n'est pas impossible que quelques-uns de leurs descendants ne puissent encore exister dans cet immense continent & peu éloigné du même lieu (1).

---

nomment *Fousang*, laquelle d'après leur opinion, est celle où le Soleil se lève. Cette côte doit être la même qui fut découverte par les Russes en 1741, & l'on peut en inférer que les Chinois furent dirigés dans ce trajet en suivant le cours des Isles.

(1) Pendant le séjour que M. Blankett, Lieutenant dans le Navire de S. M. fit à la *Nouvelle Orléans*, (depuis peu les François, & maintenant les Espagnols ont leur principal établissement sur la rive du *Missisipi.*) On vint lui dire que les Illinois avoient découvert un Peuple dont les maisons étoient bâties avec de la terre rouge & quelques autres circonstances qui portoient les François à conclure que cet établisse-

Des obſervateurs intelligents peuvent découvrir des preuves de cette

---

ment venoit originairement du Japon. M. *Aubrey*, Commandant de la Place, lui envoya depuis la relation ſuivante dans une lettre datée du 18 Juin 1765, c'eſt M. *des Voltes*, Officier François, établi depuis long-temps chez les Illinois qui avoit fait ce récit à M. *Aubrey* ſur ces figures aſiatiques, (c'eſt ainſi qu'il les appelloit.)

Quelques-uns des habitants des bords de la riviere *Miſſouri* rapportent qu'on trouve vers l'Occident des hommes tous différents, des rouges & des blancs (c'eſt ſous cette dénomination qu'on diſtingue les Américains & les Européens) qu'ils portent de longues robes, & ont des mouſquets & d'autres armes qui produiſent les mêmes effets que les nôtres, quoiqu'elles ſoient différentes de celles dont nous nous ſervons.

Le Nord & les parties du Nord oriental de la contrée habitée par les Illinois, conſiſte en un vaſte continent preſque inconnu juſqu'ici. En ſuivant la route du

jonction, non-ſeulement parmi les productions de la terre; mais auſſi

---

Nord, & en allant à trois cents lieues, en remontant le Miſſiſſipi, on rencontre la chûte de *Saint-Antoine* au-delà de laquelle la rivière ſe diviſe en différentes branches. Cent lieues plus *loin*, on trouve un lac & un terrein marécageux, d'où la rivière prend ſa ſource, ce terrein eſt très-fertile & abonde en ſapins; mais ces habitants qu'on appelle *Sious*, ont la réputation d'être ſi féroces & ſi perfides qu'aucun Négociant n'oſe trafiquer avec eux.

C'eſt vers le Nord occidental que la *Miſſouri* traverſe la contrée. C'eſt une des plus larges rivières auſſi bien que la plus rapide; les difficultés qu'on éprouve pour naviger ſur ce fleuve, n'ont pas permis aux François de ſuivre ſon cours au-delà de quatre cents lieues, juſqu'au village nommé *Ricarao*; ſes bords ſont habités par diverſes Nations, & préſentent en apparence un vaſte champ à des découvertes intéreſſantes, auſſi bien qu'à un commerce conſidérable.

dans les coutumes des habitants. Je ſais combien il eſt dangereux de trop s'appuyer ſur de telles analogies, à moins qu'elles ne ſoient aſſez exactes pour s'y déterminer, puiſqu'une ſimilitude de beſoins & de ſituations dans différents Peuples qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres, peuvent produire les mêmes effets. Je ne puis cependant pas m'empêcher d'être frappé de la reſſemblance ſuivante, parce qu'elle paroît indiquer quelque choſe de plus que le pur hazard, ou une identité de circonſtances ; les

Des Voyageurs en ont rapporté des dents d'Eléphants, quoiqu'on n'y ait jamais vu aucun de ces animaux, & cette circonſtance induit M. *Aubrey* à ſoupçonner que la partie du Nord occidental de l'Amérique eſt jointe avec celle du Nord oriental de l'Aſie, ou au moins que la ſéparation qui ſe trouve entr'elles, n'eſt pas conſidérable.

premiers Conquérants du Pérou rapportent que ses habitants, au lieu de *lettres*, avoient pour usage de faire certains nœuds à des cordons pour transmettre leurs idées & leurs sentiments, & les *Chilliens* conservent encore la même méthode pour aider leur mémoire, & mettre au jour leurs pensées (1). Il paroît de même,

(1) Pour tenir un compte de leurs troupeaux, & conserver la mémoire de leurs affaires particulières, les Indiens ont recours à certains nœuds de laine, qui par la variété des couleurs & des replis, leur tiennent lieu de caractères & d'écriture. La connoissance de ces nœuds, qu'ils appellent *Quipos*, est une science & un secret que les pères ne révèlent à leurs enfants que lorsqu'ils se croient à la fin de leurs jours, & comme il arrive assez souvent, que faute d'esprit ils n'en connoissent pas le mystère, ces sortes de nœuds leur deviennent un sujet d'erreur & de peu d'usage.

Voyez de Frezier, pag. 67.

d'après plusieurs autorités, qu'une invention assez conforme à celle-là, a été employée autrefois à la Chine : dans une lettre envoyée de Pekin en 1764 par un des Missionnaires qui y sont établis, en réponse à quelques questions, relatives aux caractères chinois : l'Auteur fait mention d'un de leurs anciens livres, & rapporte que *fo-hi, en introduisant les huit koua ou les caractères élémentaires, abolit l'usage des nœuds faits à des cordes pour les affaires du Gouvernement.* Le Docteur Morton à qui cette lettre fut adressée, & qui a bien voulu en envoyer un extrait à la Société Royale, (1) ajoute *qu'il paroît que ces nœuds*

(1) *Voyez* les Transactions Philosophiques v. 59, pag. 495. Cette lettre a été depuis imprimée en françois, avec une introduction par M. Tuberville Necdham. F. R. S. *A Bruxelles* en 1773.

sont analogues à ceux qu'on a observés en Amérique.

On a pris le plus grand soin pour rendre la Traduction de cette petite pièce aussi exacte qu'il a été possible, & la carte qui la précéde a été exécutée avec autant de fidélité que de soin.

Du Museum *Britannique, le 17 Juin* 1774. M. M.





RELATION

ABRÉGÉE

DES NOUVELLES ISLES

Découvertes dans les Mers du Nord.

C'EST une chose digne de remarque que dans le même temps que les Anglois & les François découvroient des Isles dans les mers du Sud, nommément dans les années 1764, 1765, 1766 & 1767, dont tout le reste de l'univers avoit ignoré l'existence jusqu'alors ; les intrépides Russes trouvoient de leur côté de nouvelles terres dans les limites les plus reculées du Nord, & une multitude d'Isles inhabitées, qui leur étoient

inconnues, ainſi à tout le reſte du monde.

Ne ſembleroit-il pas qu'à de certaines périodes, le deſir des découvertes ſaiſit l'eſprit de tous les hommes? Nous ſommes naturellement conduits à porter ce jugement, lorſque nous conſidérons qu'autrefois, quand le nouvel hémiſphère de l'Amérique fut découvert par les Eſpagnols, les Portugais & les Hollandois commencèrent en même temps à naviger de l'Europe aux Indes orientales. Il eſt également remarquable que le ſecret de faire de la poudre à canon fut trouvé en Allemagne près du Danube, préciſément dans le même temps que l'art de la peinture fut inventé ſur les bords du Rhin, & que la littérature & les arts libéraux renâquirent en Italie après avoir reſté dans la léthargie pendant un ſi grand nombre de ſiècles.

Environ, ou bientôt après l'époque
que nous venons d'indiquer, le Czar
Iwan Wasil Jewitsch II, fit des prépara-
tifs pour la découverte de nos nouvelles
Isles, lesquelles sont en si grand nombre
qu'elles peuvent mériter, à juste titre,
le nom de Nouvel Archipel. Après
qu'il se fut rendu maître de toute la
Sibérie, il desira connoître les fron-
tières de cette contrée au Nord & à
l'Est, ainsi que ses habitants. Dans
cette vue, il envoya plusieurs *Prikas-
chicke* ou Commissaires dans ces dif-
férentes frontières, lesquels à leur
retour, (ce qui ne fut qu'après la
mort de ce Prince sous le règne de
son fils & de son successeur, le Czar
Feodor Jwanowitsch) rapportèrent la
première relation de la Sibérie, &
affirmèrent qu'elle étoit bornée au
Nord par la Mer Glaciale, & à l'Est
par l'Océan.

Le célèbre Conseiller Muller dans
son Histoire des Découvertes faites

par les Ruſſes, a prouvé que, d'aprè
les archives d'une Ville de la Sibérie
il paroiſſoit qu'on avoit déja fait dans l
cours de ce voyage une tentativ
importante qui avoit eu un heureu
ſuccès pour pénétrer dans la M
Glaciale; que les Navigateurs avoie
vogué le long de la côte vers le No
oriental, & qu'un de leurs plus peti
vaiſſeaux étoit parvenu ſans péril
paſſer autour du Promontoire le pl
reculé de *Tschukotskoi-Noss* dans
mer de *Kamtschatka*, communéme
appellée la mer Pacifique, & qu'i
avoient débarqué dans la *Kamtschatk*
inférieure.

Les troubles de la Ruſſie occaſio
nées par l'uſurpation du puiſſant Cz
Boris Godunoff & les faux *Demetri*
qui lui ſuccédèrent, ne permirent p
qu'on ſuivît plus loin cette décou
verte, la mémoire même de ce pa
ſage fut abſolument miſe en oub
pendant pluſieurs années.

Pierre le Grand fit faire d'abord un
ésumé de ces importantes découvertes;
envoya plusieurs Officiers de mer qui
artirent de l'embouchure des rivières
ena, *Indigirka* & *Kolyma*, il ordonna
quelques-uns de les cotoyer le long
u Nord Oriental & du Nord de la
ibérie & de tenter le passage autour
es Promontoires *de Swetoi-Noss* de
alatschoi-Noss ou le *Tschukotskoi-*
oss jusques dans l'Océan Pacifique; il
ommenda aux autres d'entreprendre
ans une direction opposée à la pre-
ière, le voyage de *Kamtschatka* vers
Nord occidental, d'examiner la mer
ans ces parages, & d'observer quelles
rres & quelles Isles ils pourroient
écouvrir. Du nombre des derniers,
it le Capitaine *Behring*, qui, bientôt
près la mort de Pierre le Grand,
ans l'année 1728, gagna la Baie
Anadirsk qui est au soixante-sixiè-
ne degré de latitude Nord, revint

ſans danger à Kamſchatka, & retourn
à *Petersbourg* en 1730 ſous le règn
de l'Impératrice *Anne*, à laquelle il f
un récit circonſtancié de ſon expé
dition.

Un an avant ſon arrivée à Peters
bourg, les Ruſſes avoient ſi peu d
connoiſſance de ces terres & de ce
Iſles, que d'après une relation annexé
au ſupplément de l'Almanach Géogra
phique de *Pétersbourg* pour l'anné
1729, il étoit impoſſible de ſavoir
Kamtschaka étoit une Iſle ou une Pe
ninſule, ou ſi ce n'étoit pas la contré
appellée *Jedſo*.

Le rapport que fit à la Cour
Capitaine *Behring* paru ſi importa
qu'on prit auſſi-tôt la réſolution d
faire équipper une flotte dont l'obj
étoit d'aller examiner plus loin enco
l'état & la ſituation de *Kamtschatk*
& de la mer voiſine nommée la me
de *Kamtschatka*, ou l'Océan Pacif

que, ainſi que les Terres & les Iſles qui ſont au-delà à l'Orient, au Midi & au Nord; cette flotte partit de Pétersbourg dans l'Eté de 1734, & fut appellée *l'expédition de Kamtschatka*.

Il eſt inutile d'entrer dans un plus grand détail ſur cet objet, parce qu'on en trouve une relation très-complette dans l'excellente Collection des Tranſactions Ruſſes, publiés par M. Muller en 1758. L'Auteur, dans le troiſième volume qui traite des Voyages, &c. donne un récit très-circonſtancié de cette expédition, & indique juſqu'où les Ruſſes ont porté leurs découvertes dans l'Océan Pacifique, au Nord, à l'Eſt & au Midi; il rapporte que *Behring* découvrit pluſieurs Iſles au Nord-Eſt, & une en particulier où il fit naufrage, mourut & fut enterré par ſes compagnons qui lui donnèrent le nom de *l'Iſle Behring*. Il ajoute de

plus que le Capitaine *Tschirikoff* vogua
vers l'Orient jusqu'aux côtes Amé
ricaines, & trouva un chemin plus
court de *Kamtschatka* à l'Amérique
qu'on ne l'avoit imaginé jusqu'alors
& que le Capitaine *Spangenberg* qu
avoit été envoyé au Sud-Est, décou
vrit une multitude d'Isles appellées les
Isles Kurili, & au-delà de ces Isles
quelques-unes très-grandes, habitées
par les Japonois, qui sont en effe
les frontières du Japon. L'Académie
des Sciences de Pétersbourg associa à
cette expédition importante un Pro-
fesseur d'Astronomie, nommé M. de
l'Isle de la Croyere, avec un Collègue
nommé *Krasilnikoff*, Professeur d'His-
toire; le célèbre M. *Muller* & son
Collègue M. *Fischer*, qui fut ensuite
Professeur pour la Collection des faits
tirés des registres de Sibérie & de la
description des Nations, & un Pro-
fesseur d'Histoire Naturelle, & de
Botanique

Botanique, M. *Gmelin* avec deux Collègues appellés *Kraschenimukoff* & *Steller*, quelques Géographes, &c. Elle fut terminée auſſi-tôt après l'avenement de la dernière Impératrice *Elizabeth* au trône ; la plupart des perſonnes qui avoient été de cette expédition revinrent les uns après les autres, en 1743, & dans l'année ſuivante; mais les cartes qu'elles avoient levées, furent d'abord gravées ſous les yeux de l'Académie de Petersbourg en 1758, par l'ordre de la Grande Ducheſſe l'Impératrice actuelle *Catherine* II.

Le Gouvernement étant alors ſuffiſamment informé de la nature & de la ſituation de ces Mers, de ces Terres, de ces Iſles & des Peuples qui les habitent, on ne pourſuivit point ces recherches.

Lorſque *Catherine* II monta ſur le Trône, elle engagea quelques mar-

chands Russes à étendre leur commerce jusqu'à ces contrées lointaines, leur offrant sa protection & des secours de la part des Gouverneurs & des Commandans dans les différentes parties de la Sibérie, & dès les premières années de son règne, son zèle fut récompensé par la découverte de quelques Isles nouvelles vis-à-vis le Golphe *Olutora* (1) qui fournissent d'excellentes fourrures de Renards noirs & de Castors.

La route des nouvelles découvertes fut alors frayée de nouveau à l'honneur immortel de Catherine II; mais cet objet exigeoit du courage & de la persévérance pour le poursuivre de manière à procurer à la Russie de la gloire & des avantages réels, en éten-

(1) Ce Golphe & les Isles qui furent découvertes vis-à-vis, tirent leur nom de la rivière *Olutora* qui coule dans cette Baye de l'Occident.

dant ſon Commerce juſque dans ces mers qui en ſont à une ſi grande diſtance, quoiqu'elles baignent ſon Empire. L'Impératrice trouva moyen d'exciter & de fortifier ce courage & cette perſévérance, en formant une Compagnie de Commerce (1) com-

(1) Elle fut composée d'abord de vingt Négociants, qui juſqu'alors avoient commercé particulièrement avec la Sibérie & les frontières de la Chine, en y portant des marchandiſes Ruſſes & Européennes; les fonds pour cette aſſociation conſiſtoient en cinq cents *roubes* pour chaque Aſſocié, & l'on établit deux comptoirs, l'un à *Ochotskoi*, & l'autre à *Kamtschatka*; le premier étoit ſous l'inſpection de M. *Waſlei Jwanokff Schiloff*, Négociant à *Welikiuſting*, & le ſecond ſous celle de M. *Jwan Timofejeff Kraſilnigoff*, Négociant à *Moſcow*; Ce dernier avoit été de la première expédition dans un vaiſſeau qui lui appartenoit, & il s'étoit enſuite établi à *Kamtschatka*; les autres principaux Membres de cette Compagnie de Commerce étoient

posée de Négociants Russes auxquels elle accorda des privilèges particuliers pour le transport de leurs marchandises, & pour leur navigation dans les parties nouvellement découvertes ; elle honora pareillement les douze premiers membres de cette Compagnie d'une médaille d'or, frappée à ce dessein, qu'ils devoient porter à leur col suspendue par un ruban bleu, comme une marque de la grande faveur qu'elle leur accordoit.

De plus, pour les encourager encore davantage, le Tribunal de l'Amirauté *d'Ochotskoi* sur la mer de *Pensinsk* ou *d'Ochotskoi*, reçut ordre de S. M. de protéger cette Compagnie de Commerce de *Kamtschatka* dans l'exécution de son entreprise, de les faire

---

Féodor, *Nikisoroff*, *Ribinskoi*, Marchands de *Moscow Féodor Azonasjeff Kuikoff*, *Jwan Lapin* & *Féodor Burenin*, Négociants de *Wologod*.

convoyer, & de mettre tout en uſage pour lui procurer les informations relatives aux Iſles & aux Côtes qu'elle avoit intention d'aller examiner au Nord, & au Nord-Eſt, au-delà de *Kamtschatka* ; en conſéquence les Membres de cette Compagnie s'embarquèrent en 1764, & partirent du hâvre *d'Ochotskoi* avec quelques galiottes à deux mâts & des vaiſſeaux de Sibérie à un ſeul mât, appellés *Doschtschenik*, eſpèces de barques couvertes, eſcortées par un convoi du Tribunal de l'Amirauté dont j'ai parlé plus haut, commandé par un Lieutenant nommé M. *Syndo*; ils paſſerent la mer *d'Ochotsko* ; & doublèrent le Cap méridional de *Kamtschatka* dans l'Océan Pacifique ; ils dirigèrent leur courſe le long de la côte orientale, tirant toujours vers le Nord, & jettèrent enfin l'ancre dans le hâvre de *Pierre Paul*, & hivernèrent dans *l'Oſtrog*, où l'on trouve un

village palliſſadé qui en dépend. L'année ſuivante, ils continuèrent leur voyage plus loin vers le Nord; & par degré ils découvrirent dans le cours de cette année & dans les ſuivantes, 1765 & 1766, un Archipel entier d'Iſles de différentes grandeurs, qui augmentoient à leurs vues à meſure qu'ils avançoient entre le cinquante-ſixième & le ſoixante-ſeptième degré de latitude Nord, & ils revinrent ſans éprouver aucun danger en 1767. Le rapport qu'ils firent à la Chancellerie du Gouvernement d'*Irkutzk*, & qu'ils envoyèrent delà à la Chambre du Conſeil de Commerce avec les cartes qu'ils y avoient jointes, firent un changement conſidérable dans les régions de la mer d'Anadir, & dans la ſituation de la côte oppoſée de l'Amérique, & leur donnèrent une apparence tout à-fait différente de celle qu'elles avoient dans la carte mention-

née ci-deſſus, & gravée en 1758. Cette différence eſt frappante en la comparant avec la carte corrigée, & publiée l'année dernière 1773 par l'Académie des Sciences ; elle eſt encore plus remarquable dans la petite carte très-exacte de l'Archipel ſeptentrional nouvellement découvert qu'on y a ajoutée, laquelle a été gravée d'après la relation originale ; c'eſt dans celle-ci qu'on a marqué les premières obſervations de *Behring* & de *Tschirikoff*, & en particulier le dernier voyage de notre Compagnie de Commerce de *Kamtschatka*, ſous le Lieutenant *Syndo*, avec toutes les nouvelles Iſles qu'il a découvertes. Elles y ſont placées conformément à leur ſituation & à leur grandeur apparente, quelques-unes avec leur nom, & d'autres ſans nom.

Les relations originales qui nous ſont parvenues juſqu'à préſent, ne ſont pas encore ſuffiſantes pour nous

mettre en état de donner une defcription exacte de chacune de ces Ifles, de la nature du fol & des mœurs de leurs habitants, d'autant plus qu'aucun Aftronome ne fut de cette expédition, ni aucun Savant dans la connoiffance des trois règnes de la Nature qui puffent nous donner un détail circonftancié des plantes, des animaux, & des minéraux de ces Ifles nouvellement découvertes.

Néanmoins il femble, d'après les relations groffières de nos matelots, qu'il n'y a pas de différence effentielle à aucun égard entre ces diverfes Ifles & leurs habitants, & qu'elles paroiffent affez femblables entr'elles.

Je regarde comme inutile de nommer chacune de ces Ifles qui compofent notre Nouvel Archipel feptentrional, les ayant marquées dans la carte ci-jointe avec leur fituation & leur grandeur.

Quant à l'exactitude abſolue des deux premiers articles, nommément de leur véritable ſituation, relativement à la latitude & à la longitude géographique; & à leur dimenſion exacte, je n'en peux pas répondre juſqu'à ce qu'elles ſoient confirmées par les obſervations aſtronomiques.

Cependant pour faciliter la deſcription de cette nouvelle multitude d'Iſles, nous les réduirons à trois diviſions.

La première contient les Iſles découvertes d'abord par *Behring* & *Tſchirikoff* dans la mer de *Kamtſchatka* ou la mer Pacifique, entre le cinquante & le cinquante-ſixième degré de latitude Nord, telles que les Iſles *Behring*, *Mednoc*, *Saint-Théodor*, *Saint-Abraham*, *Saint-Macaire*, &c.

La ſeconde comprend les Iſles d'*Olutora* qui ſont vis-à-vis le Golphe de ce nom, entre le cinquante-ſixième & le ſoixantième degré, ainſi que les

Isles d'*Aleuta*, qui sont plus au Sud-Est, & qui ont été découvertes par la compagnie Russe de Commerce, dans le cours de sa navigation.

Dans la troisième, nous comptons les Isles d'*Anadir*, c'est-à-dire, celles qui ont été découvertes dans les deux dernières années 1765 & 1766, plus vers le Nord & l'Est depuis le soixantième jusqu'au soixante-septième degré de latitude Nord.

Ce que nous savons de certain sur ces Isles, c'est que celles qui sont situées depuis le cinquantième jusqu'au cinquante-cinquième degré, ressemblent aux Isles de *Kurili*, eu égard à la température du climat, aux productions de la mer & de la terre, aux animaux, aux poissons, aux coquillages, de même qu'à la forme, à la figure, aux vêtements, à la nourriture, au genre de vie & aux mœurs de leurs habitants; au lieu que celles qui sont

entre le cinquante-cinquième & le foixantieme degré, qu'on appelle les Isles d'*Olutra* & d'*Aleuta*, font fur tous ces objets très-femblables à *Kamtschatka* (1).

Celles de la troifième divifion ont un afpect différent, & font fituées depuis le foixantième jufqu'au foixante-feptième degré de latitude Nord. Les premières qui font femblables à *Kamtschatka*, font pleines de Montagnes & de Volcans, n'ont point de bois & très-peu de plaines. Les Isles les plus feptentrionales abondent au

(1) M. *Kraschenìnnikroff*, qui alla pour préfider à l'expédition de *Kamtschatka* mentionnée ci-deffus, & à Kamtschatka même ; a publié une relation très-circonftanciée de cette peninfule, ainfi qu'une defcription des Isles de *Kurili* en deux volumes *in*-4°. *Pétersbourg*, 1758.

N. B. Elles ont été traduites & données au Public en François & en Anglois.

contraire en bois, en prés & conséquemment en bêtes fauves. Quant aux habitants sauvages de ces Isles nouvellement découvertes, ils sont peu éloignés de la brute, & différent de ceux des Isles qui l'ont été depuis peu par les Anglois & les François dans les mers du Sud, autant dans leur personne, leurs manières & leur genre de vie, que dans leur climat. En effet, leurs mœurs sont tout-à-fait contraires à celles du Peuple d'*Otahity*, quant à la bonté & à l'hospitalité.

Pour donner une idée plus exacte de ces nouvelles Isles, nous joindrons ici l'extrait cité plus haut de la relation originale présentée à l'Académie Impériale des Sciences, sans aucun commentaire quelconque, ni aucune addition, excepté un petit nombre de remarques relatives aux noms de quelques plantes, de quelques animaux, &c. qui sans ces remarques

ſeroient inintelligibles. Cet extrait contient une ſimple deſcription de la principale des Iſles dont on trouve la ſituation & les noms dans notre petite carte, d'après laquelle nous pouvons former des autres un jugement aſſez juſte.

EXTRAIT *du rapport fait au Conſeil du Commerce, tiré des Chancelleries du Gouvernement d'*Irkuzh, *de* Kamtschatka *&* *de* Bolscherezk, *où l'on voit les Iſles qui ont été découvertes par les* Promyschleniki, *ou la Compagnie de Commerce pendant le cours de ſon voyage au-delà de* Kamtschatka, *quels ſont les Peuples qui habitent ces Iſles, & quels ſont les animaux & les productions qu'on y trouve.*

L'ISLE d'Ajax a aux environs de cent cinquante *wersts* (1) de circon-

(1) Un *werſts* fait à peu près les deux tiers d'un mille d'Angleterre, en le ſup-

férence, elle a de très-hautes montagnes formées de rochers, de même que des vallées, des plaines, des terreins secs & des humides, des tourbières, des prairies & des chemins battus, de manière qu'on peut aller aisément dans toute l'Isle & le long des côtes de la mer. On n'y trouve point du tout de bois; mais le gazon (1) vigoureux, frais & élevé y croît de même que dans Golphe de *Kamtschatka*; les fruits que produit cette Isle, quoiqu'en très-petite quantité, sont le *Schicksa* (2) ordinaire & le *Golubel*.

---

posant de cent quatre au degré; il ne faut guères plus que quatre *werst*, pour une lieue de vingt au degré.

(1) C'est une espèce d'herbe maritime appellée *Algue*, qu'elle peut employer au lieu de bois, parce qu'elle brûle de même.

(2) C'est une très-petite baye brune qui vient sur les bruyeres, & qui est d'un

Les racines propres à la nourriture, nommément la *Kutarnick* (1), & la racine rouge, s'y multiplient au contraire dans une telle quantité, qu'elles fournissent une abondante provision pour ses habitants.

On y trouve une petite rivière qui coule du Nord au Sud, & se décharge dans la mer. Son cours, depuis sa source jusqu'à la mer, est aux environs de sept ou de huit *wersts*, & sa largeur de dix, de quinze & de vingt brasses. Sa profondeur dans les plus basses

---

bleu obscur : dans les bois, elle porte aussi le nom d'*Ant Berries*; le *Golubel* est la *prunelle* commune.

(1) Nous ne pouvons assurer positivement quelle est cette racine, faute d'une description exacte. *Krascheninnikoff* n'en fait point mention dans sa Description de *Kamtschatka* ; ce qui prouve qu'elle n'y est pas connue.

eaux, eſt d'une *Arschine* (1) & demie, & dans les hautes eaux de deux ou de deux & demie : en Juin, cette rivière fournit des goujons rouges, des ſoles, ou la groſſe eſpèce de plie, en Août le *Kitſchug*; mais en hiver il eſt difficile d'y prendre aucun poiſſon : on ne peut guères aſſurer quel eſt le nombre de ſes habitants, parce qu'ils vont d'une Iſle à une autre avec toute leur famille, traverſent les détroits qui ſont entre les Iſles dans de grands *Baidars* (2), & s'établiſſent dans celles qui leur paroiſſent les plus

(1) C'eſt-à-dire de trois pieds Ruſſes, qui font à-peu-près les trois quarts d'une verge ou de deux pieds d'Angleterre.

(2) Les *Baidars* ſont de larges bateaux faits de côtes de baleines liées enſemble avec des cerceaux, & couvertes avec des peaux de chiens marins, de vaches marines, & d'autres animaux de mer.

agréables, & les mieux pourvues des besoins de la vie.

II. L'Isle de *Canaha* est distante de la première d'environ vingt *wersts*, & en a deux cents de circonférence à-peu-près : parmi plusieurs hautes montagnes qui sont dans cette Isle, il y en a une remarquable nommée *Horelaai Sopka*, c'est-à-dire, le *sommet brûlant* où les Insulaires vont chercher du soufre en été : au pied de cette montagne il y a des sources chaudes où les habitants font bouillir leur viande & leur poisson : il n'y a point d'autre rivière dans cette Isle, les terres basses sont de la même nature que celles de la précédente ; cette Isle contient environ deux cents habitants des deux sexes.

III. L'Isle de *Tschepchina* est à quarante *wersts* de la seconde, & en a aux environs de huit de circonférence : parmi plusieurs rochers escarpés

il s'en élève un au-dessus des autres qu'on appelle le *Rocher blanc.* On rencontre quelques sources chaudes dans les terreins bas de cette Isle, mais nul ruisseau froid ni rivière, en conséquence elle n'est habitée que par un petit nombre de familles.

IV. L'Isle de *Tahalan* est éloignée de la troisième de dix *werfts*, & peut en avoir au plus quarante de tour; il n'y a point de montagne considérable dans cette Isle ni une grande abondance de poisson & des autres nécessités de la vie : les côtes sont tellement bordées de rochers, que les *Baidars* ne peuvent y débarquer, & encore moins les autres vaisseaux qui sont moins plats; aussi n'y a-t-il qu'un petit nombre de familles dans cette Isle.

V. L'Isle d'*Atcha* est à quarante *werfts* de la quatrième, & peut en avoir environ trois cents de circonfé-

rence : on y trouve plusieurs rochers & plusieurs rivières qui coulent de ces rochers dans la mer ; mais elles ne sont pas également abondantes en poissons. L'Isle produit beaucoup de végétaux nourrissants, tels que la *Kutarnick*, la racine rouge & la *Sarana* (1) ; elle a plusieurs endroits où lon peut débarquer commodément. Les habitants sont au nombre d'environ soixante à soixante dix, en comptant les hommes, les femmes & les enfants.

VI. L'Isle d'*Amlai* est éloignée de cinq *wersts* de la cinquième. & peut avoir un peu plus de trois cents *wersts*

(1) C'est une espèce de tulipe ou de lis sauvage. Sa racine n'a pas un goût désagréable, elle est d'une qualité fort stimulante : cette plante est assez commune dans plusieurs parties de la *Sibérie*, particulièrement aux environs d'*Irkutsk*.

de circonférence. Il y a dans cette Isle une grande quantité de rochers & plusieurs ruisseaux qui vont se rendre dans la mer, un desquels en particulier abonde en poissons que les habitants appellent poissons rouges; ce sont des espèces de saumons d'un *arschine* & demi de long, le haut garon, ainsi que la *Kutarnik* & la racine de *Larana* y croissent en abondance : le nombre des habitants en y comprenant les hommes, les femmes & les enfants est de soixante à soixante-dix.

Outre ces Isles, nous en apperçumes plusieurs autres vers l'Orient qui n'étoient pas à une grande distance les unes des autres, mais que nous ne visitâmes point.

La manière de vivre des habitants des six Isles susdites est celle-ci : 1°. ils ont des cabanes de verdure dans les basses terres qu'ils appellent *Jurts*, où ils passent constamment leurs jours,

Ils se soucient peu d'avoir chaud ; car ils n'allument jamais de feu dans leurs *Jurts* pendant tout l'hiver.

2°. Ils ne portent point d'autres vêtements que ceux qu'ils font avec des oiseaux de mer, particulièrement d'une espèce de canard noir appellé *Arkea* & *Taporka* (1), qu'ils ont l'art de tuer près des bords de la mer avec une fronde faite d'os de baleine. Ils cousent leurs *Kamlées* ou leurs vêtements de dessus avec les intestins des vaches marines qu'ils nomment *Siutscha* & *Serpa* ; ils n'ont point d'autres habits.

3°. Ils se contentent de poisson

(1) La plupart de ces canards sont une espèce d'oiseau de mer nommé *Tubtani*, dont ils attrapent un grand nombre, une centaine quelquefois de différentes manières ; ils sont d'une très-belle couleur rouge, & presque aussi gros que des oyes.

crud pour leur nourriture ordinaire, & la plupart avec ce qu'ils appellent *Paltufina*, & d'autres efpèces de morues feches. Si les vents contraires les empêchent de pêcher, ils vivent de *Seakail* (*Crambe littoralis Bunias*) & d'huitres.

4°. Ils vont en Mai & en Juin à la chaffe des *Nerpas* (veaux marins) & des caftors.

5°. Dans le plus fort de l'hiver, pendant le froid le plus rigoureux, ils ne font pas plus vêtus que dans l'été. Leur habit de deffus & de deffous eft fait de peaux de poiffons & d'oifeaux ; ils ne portent ni culottes, ni bas, ni bonnet, ni gants : s'il furvient un froid extraordinaire, ils allument un tas de foin d'un *algue* très-fourni, & laiffent pénétrer la chaleur jufqu'à leurs pieds, & entre leurs jambes & leurs vêtements de deffous, jufqu'à ce qu'ils foient prefque chauds.

6°. Leurs femmes & leurs enfants ſont habillés comme eux, ſi ce n'eſt qu'outre les vêtements de deſſous : quelques-unes ont des manteaux faits de peaux de caſtors.

7°. Ils couchent avec leurs femmes dans des caves creuſées ſous terre, qu'ils jonchent de gazon, & qu'ils arrangent de manière à former un lit aſſez mollet ; mais ils n'ont point d'autres couvertures que les habits qu'ils portent pendant le jour.

8°. Ils n'ont aucune idée de leur ame & encore moins de leur état après leur mort ; car ils paroiſſent n'avoir pas la moindre notion d'une vie future.

VII. *Kodjak* paroît être une Iſle aſſez grande dans laquelle on voit de hautes montagnes dont les ſommets ſaillent en différents endroits. Dans le milieu de l'Iſle, on trouve des vallées, des plaines & une rivière navigable, d'une largeur & d'une profondeur con-

ſidérable : à l'embouchure de cette ri-
vière, forme une baye propre à admettre des vaiſſeaux ; il y en a de plus une petite qui ſort d'un lac au Nord, & qui coule vers le midi pendant l'eſpace d'environ quatre *werſts* juſqu'à la mer où elle ſe rend. Ce lac paroît avoir près de ſix *werſts* de long, & dix à quinze braſſes de profondeur : on trouve dans la petite rivière pluſieurs ſortes de poiſſons qui remontent de la mer dans le lac, & qu'on y êche en très-grande quantité, tels que de gros goujons, des harangs longs de cinq ou ſix *Werchocks* (1), des merluches, des ſoles, des ſaumons rouges & pluſieurs autres eſpèces de poiſſons qui ne ſont connus que dans ces rivières, & qui s'appellent *Kirchutsch*, *Chaiko Peſtraiki*, *Paſtuschina*, &c.

(1) C'eſt la ſixième partie d'un *Arſchin* ou un ouce & demi meſure d'Angleterre.

Cette Isle est habitée par un peuple absolument inconnu jusqu'à présent ; ils s'appellent entr'eux *Kanagyst*. D'après toutes les apparences, ces Insulaires sont très-nombreux ; car on en voit prodigieusement sur les côtes. Ils paroissent être opiniâtres & brutaux, ne voulant se soumettre à aucune règle, & ne montrant nul égard les uns pour les autres. Leurs habillemens consistent en vêtemens de dessous, tels que nous les avons décrits plus haut, faits de peaux de renards noirs, bruns & rouges, ainsi que de peaux de castors, d'oiseaux de mer, d'élans & de mulots tachetés (*mus citellus*), qu'ils nomment *Jewraschki* ou *Sublik*. Nous n'avons pas pu savoir comment ni où ils peuvent attraper ces animaux. Ils portent sur leurs pieds en hiver de longs *Snow-shoes* appellés *Torpases*, faits de peaux de *Rhennes* cousus avec du

Kamisch (1). Ils n'ont point de bas ni de culottes, mais une grande variété de bonnets qu'ils font de plusieurs étoffes différentes, selon leur fantaisie. Leurs armes ordinaires sont des arcs & des flêches, des lances & des couteaux faits d'os de Rhennes, des coignées faites d'une pierre dure & noire avec laquelle ils font pareillement les pointes de leurs lances. Aussitôt qu'ils nous apperçurent, ils furent sur le point de tomber sur nous selon leur coutume barbare, pour nous voler & nous assassiner : ils ont particulièrement en haine tous ceux qui viennent du district de la Juridiction de *Kamtschatka*, & en général ils sont fort à craindre pour tous les Etrangers qui approchent de leurs Isles.

---

(1) Le *Camisch* est une espèce de roseau dont ils séparent les fibres, & en forment des fils.

Ils habitent dans des *Jurts* ou caves dans lesquelles il n'y a pas la plus légère apparence de propreté, de même que dans les cabanes des *Kamtschadales*. Ils portent en guise d'ornement cinq os de quadrupedes & d'oiseaux qu'ils pendent à leurs lèvres inférieures comme les autres Nations ont des pendants d'oreilles. Ils peignent communément leur visage avec du rouge, du bleu & d'autres couleurs : les hommes ont des boucliers de bois qu'ils appellent *Kujaki*. Ils vont sur mer, soit seuls, soit deux ou trois ensemble dans leurs *Baidars* qui sont des bateaux légers, petits & longs, faits de peau de chien de mer. Ils ont aussi de grands *Baidars* dans lesquels plusieurs personnes peuvent être assises : ils se nourrissent principalement du poisson qu'ils nomment *Paltusina*, & de morue sèche ou de merluche qu'ils pêchent dans la mer avec des hameçons

faits d'os. Ils ſont très-adroits à ſaiſir le poiſſon d'eau douce avec leurs *Tiſhiriugs* qui ſont des filets ou des ſacs qu'ils forment avec des cordons ou des fils. Ils mangent tous ces poiſſons cruds ; outre cette nourriture, ils ont encore celle des caſtors, des vaches marines, des chats marins qu'ils appellent *Suitschi*, & des chiens marins dont ils attrapent une grande quantité ; mais dans les rivières ils prennent des loutres, des renards bruns & gris, des hermines, des ours & de très-belles ſouris mouchetées & tachetées qu'ils nomment *Jewraſchki*. A l'égard des oiſeaux, ils ont dans cette Iſle des cigognes de toutes eſpèces, des canards, des corbeaux, des pies, &c. mais nous n'en avons point obſervés d'eſpèces particulières. Les bayes qui croiſſent en grande abondance dans cette Iſle, ſont des *Hurts*, des *Schic-*

kſa, des *Cramberries*, des prunelles, des *Tolockn jonka* & des *Sarana*. Leurs principaux bois ſont l'aulne, le bouleau & différentes eſpèces de ſaules, *Willows*.

VIII. L'Iſle d'*Umanak* qui a déja été découverte dans le premier voyage à trois cents *werſts* pleins de circonférence : on n'y trouve point du tout de bois ; il n'y croît que la même eſpèce de roſeau ou d'algue marine comme à *Kamtſchatka*. Les rivières qui coulent des lacs ſont très-petites dans cette Iſle & dans celle d'*Unalaſchka* découverte auparavant, ainſi que dans notre nouvel Archipel ſeptentrional : les habitans n'ont point d'idée d'aucune religion ; & dans leur ignorance ils croient ſeulement aux ſortiléges.

Les hommes portent deſſus & deſſous des vêtemens de peaux d'*Uril*,

d'*Argen* (1), &c. Les femmes en ont de semblable, si ce n'est que la plupart les font de peaux de quadrupedes, nommément, du castor & du chat marin cousus ensemble avec les nerfs du *Sjutscha*. Chaque homme a autant de femmes qu'il veut, ou autant qu'il peut en nourrir ; mais souvent il en fait commerce de différentes

(1) L'*Uril* (*Corvus aquaticus*) est une espèce de corbeau aquatique, semblable à la grue ; il est regardé comme un manger exquis. Voyez la description de *Kamtschatka* par *Krascheninnikoff*, *vol. premier*, *pag.* 334. *L'Arjen*, *Calymbus Arcticus* (*Lumme dictus Wormis.*) *Hoyer* est une grande espèce de canard noir & blanc qu'on trouve en troupeaux innombrables dans les Isles où il y a beaucoup de rochers : on se sert de leur peau pour en faire des habits & des fourrures. *Voyez Kacheninnikoff*, *vol. prem. pag.* 300.

manières ; par exemple, si un homme est en possession de quelque chose qu'un autre desire, ce dernier lui donne une ou deux femmes en échange ; ils en font de même pour leurs enfans, sur-tout de leurs garçons. Ils se nourrissent de la chair de plusieurs animaux, & les mangent cruds communément ; quelquefois ils les font rôtir ou griller : leur manière d'y procéder est de faire un monceau de quelques pierres qu'ils entourent de tous les côtés avec de la glaise : ils allument du feu dessous, ensuite ils arrangent des fagots au sommet, sur lesquels ils mettent leur viande ou leur poisson pour les griller. Ils pêchent le *Paltusina* & la morue seche en hiver comme en été avec des hameçons faits d'os attachés à un cordon ; ils tuent les poissons plus gros à coups de flêches. Les baleines que la mer apporte sur leurs côtes, sont une

grande addition à leurs provisions ; les bayes appellées *Schicksa* y ont crû pendant du tems ; mais depuis quelques années on n'y en voit plus du tout. Quand la mer ne jette pas sur leurs bords leur fourniture accoutumée, ils se nourrissent des *Scamussels* ordinaires, &c.

Dès qu'un homme a fixé son habitation dans un lieu, aucun autre n'ose chasser ni pêcher dans son voisinage, ni même s'approprier ce que les flots de la mer ont poussé sur la côte, à moins qu'il ne se soit préalablement accordé avec lui pour une partie de ce produit. S'il arrive à un homme, soit en se promenant, soit en chassant, d'aller dans le territoire d'un autre, il faut qu'il se loge dans leurs *baidars*, à moins qu'il ne soit son parent ; car dans ce cas il le prend dans sa cabane. Comme ils ne résident pas constamment dans le même lieu, on ne peut

ſavoir exactement quel eſt le nombre des habitans de cette Iſle. Les hommes ainſi que les femmes coupent leurs cheveux par-devant, & quelques-uns tout autour, & lient le reſte en le nouant en haut par-derrière ; mais s'ils ſont dans l'affliction, ou qu'il leur ſoit ſurvenu quelque diſgrace, ils les laiſſent tomber ſans en prendre aucun ſoin ; ils élèvent la levre ſupérieure des enfans des deux ſexes ſous les narines, où ils pendent différentes ſortes de pierres & d'os de poiſſons blanchis ou d'autres animaux. Ils portent la même parure en manière d'anneaux aux oreilles. Ils font leurs *baidars* avec les peaux des quadrupedes, principalement avec celles des vaches marines qui ſont très-grandes. Ils ſont de différentes longueurs, quelques-uns ont juſqu'à ſix braſſes. Ces derniers peuvent contenir trente ou quarante hommes avec leurs femmes &

leurs enfans ; ils les rangent ainsi que leurs rames sur les deux côtés, comme on a coutume de faire dans les bateaux, mais sans gouvernail. Ils ont aussi de plus petits *baidars* avec des rames des deux côtés. Leurs armes consistent en arcs & en flêches d'environ un *Archine* & demi de long ; les pointes de ces dernières sont faites d'os dentelés, & quelques-unes avec des pierres taillées en pointes aigues : ils font usage pareillement de lances de bois qu'ils appellent *Kujati* ; ils n'ont cependant point de bois dans cette Isle. Ils bâtissent leurs *Jurts* de la même manière qu'à *Kamtschatka*, avec du mèlesse, du sapin & d'autres bois qui sont poussés par la mer sur leurs côtes, avec cette différence qu'ils n'établissent pas le plancher de manière qu'il soit appliqué contre la terre aussi fermement que dans celles de *Kamtschatka*. Ils couvrent leurs toîts

avec du gazon qu'ils renouvellent tous les ans. Ils vivent dans ces *Jurts* jusqu'à ce que les palissades soient pourries par le laps de tems, & qu'ils soient en danger d'être écrasés par la chûte du toît ; elles ont ordinairement depuis cinq, dix, quinze, jusqu'à trente brasses de long, & communément en ont quatre de large ; les plus grandes ont deux ou trois brasses de haut. Dans les petites *Jurts*, il y a deux ou cinq fenêtres, c'est-à-dire, ouvertures, & dans les plus spacieuses quelquefois dix derrière ces grandes *Jurts*, ou très-près d'elles ; ils en bâtissent de petites qui leur servent de garde-manger & d'office ; ils n'ont point de cheminée dans leurs *Jurts* ; mais lorsque le froid est excessif, ils allument un petit monceau de foin sec au milieu de la *Jurts*, & s'y chauffent leurs pieds, leurs jambes

& leurs vêtemens de deſſus & de deſſous, enſuite ils ſe couchent ſur le gazon ſec pour y dormir, & ſe couvrent avec leurs habits qu'ils ont échauffés ; car ces peuples ne connoiſſent point d'autres lits.



RECIT

DES

AVENTURES SINGULIERES

DE QUATRE VOYAGEURS RUSSES,

QUI furent jettés dans l'isle déserte du SPITZBERGEN *Oriental, auquel sont jointes quelques observations sur les productions de cette Isle.*

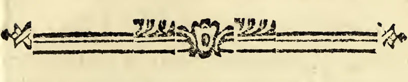
Par M. P. L. LE ROY, Professeur d'Histoire, & Membre de l'Académie Impériale des Sciences, à Saint-Pétersbourg:

TRADUIT en Anglois de l'original Allemand, à la prière de plusieurs Membres de la Société Royale de Londres, & de l'Anglois en François.

ERRATA.

Orientl, page 8 du Recit des Aventures des quatre Russes, ligne 15, lisez *oriental*.
ai si, même page, ligne 17, lisez *ainsi*.
le large crochet, p. 24, ligne 11, l. *un des larges crochets*.
officaces, page 34, ligne 16, lisez *efficaces*.
seule ent, page 38, ligne 7 de la note, lisez *seulement*.
nourirent, p. 39, ligne première de la note, lisez *nourrissent*.
burent, même page, ligne 3 de la note, lisez *boivent*.
éprouvèrent, même page, même ligne, lisez *éprouvent*.
étoit, même page, ligne 5 de la note, lisez *est*.
p r, page 41, ligne 6 de la note, lisez *par*.
tou, même page, ligne dernière de la note, lisez *trou*.
voic, page 44, ligne 7 de la note, lisez *voici*.
exa iner, page 84, ligne dernière, lisez *examiner*.





INTRODUCTION.

DE longs voyages ont ſouvent produit des événemens qui paſſent les bornes de la probabilité ; & malgré l'attrait que nous nous ſentons pour ces Auteurs, qui, à cet égard, contribuent à nos plaiſirs, en nous racontant des aventures d'un genre ſurprenant, cependant nous ſommes ſujets à nous défier de leur véracité, dans la crainte que notre crédulité ne l'emporte ſur notre raiſon : néanmoins, il eſt arrivé fréquemment que ces mêmes Auteurs, dont les ouvrages, à la première vue, étoient ſoupçonnés d'exagération, ou même de fiction, ont dans la ſuite, par quelque hazard imprévu, été entièrement lavés de ces imputations.

Les événemens que j'ai à décrire, peuvent, en grande partie, être rangés dans la claſſe de ceux qui, ſans être abſolument incroyables, ſont au moins hors de toute probabilité. Il ſemble qu'on ſe ſoit étudié à les embellir de toutes les circonſtances qui peuvent leur donner davantage l'apparence du merveilleux. Je dois même avouer que je ne ſavois d'abord quelle opinion je devois en avoir, quand M. Vernezobre, Directeur de la pêche de la baleine, m'en envoya le premier récit d'Archangel; mais comme ceux, dont il eſt queſtion dans la narration ſuivante, étoient vaſſaux du Comte Pierre Inwanowitſch Schuwalow, qui jouiſſoit alors de la conceſſion que l'Impératrice Eliſabeth lui avoit faite de la pêche de la baleine, je priai ce Seigneur de vouloir bien les envoyer chercher à Archangel, afin que je puſſe ſatisfaire ma curio-

ſité en les queſtionnant ſur leurs aventures. Le Comte m'accorda ma demande, & me marqua de plus le deſir qu'il avoit lui-même de les voir & de converſer avec eux.

En conſéquence de ſes ordres, deux d'entr'eux furent envoyés à Péterſbourg, l'un nommé Alexis Himkof qui étoit le contre-Maître du Vaiſſeau, âgé d'environ cinquante ans, & l'autre appellé Iwan-Himkof, filleul du premier, & qui avoit aux environs de trente ans : ils arrivèrent dans cette ville au commencement de l'année 1750, & j'eus ma première converſation avec eux le 8 de Janvier. Ils avoient apporté avec eux pluſieurs pièces curieuſes de leurs ouvrages; & quelques productions de l'Iſle déſerte, dans laquelle ils avoient réſidé ſi long-tems, & dont je rendrai compte dans la ſuite. Leur deſſein étoit d'en faire préſent au Comte Schuwalow.

J'interrogeai ces deux Ruſſes avec toute la prudence & le ſoin dont j'étois capable, leur faiſant les queſtions que je penſois néceſſaires pour m'aſſurer de la vérité des faits dont on m'avoit fait part; le Lecteur par conſéquent peut être certain, qu'après avoir pris de telles précautions, il ne reſte aucun lieu de douter que la relation ſuivante ne ſoit véridique.

Une autre circonſtance qui contribue encore à donner plus d'authenticité au récit ſuivant, eſt qu'auſſi-tôt que les infortunés voyageurs furent arrivés à Archangel, M. Klingſtadt, Auditeur en chef de l'Amirauté de cette ville, les envoya chercher & les interrogea avec le plus grand ſoin ſur les événemens qui leur étoient arrivés, mettant leur réponſe par écrit, dans le deſſein de publier le récit de leurs extraordinaires aventures. Ce Gentilhomme vint quelques tems après

à Péterſbourg : il me témoigna prendre plaiſir à lire la relation que j'en avois faite ; il me dit même qu'il préféroit la mienne à la ſienne ; & qu'en conſéquence il renonçoit au projet de la donner au Public ; il eut de plus la bonté de me confier ſon manuſcrit, afin que je puſſe inſérer dans mon ouvrage (ce que j'ai fait) quelques incidens particuliers dont les Navigateurs avoient omis de m'informer, mais qui avoient rapport à lui : du reſte les deux relations s'accordent enſemble dans toutes les particularités ſur leſquelles ce Gentilhomme & moi avons fait les mêmes queſtions aux voyageurs ; circonſtance qui eſt une preuve de plus de la vérité du récit, & qui paroît inconteſtable.



RECIT

Des AVENTURES ſingulières de quatre Voyageurs RUSSES qui furent jettés dans l'Iſle déſerte du SPITZBERGEN Oriental, auxquelles ſont jointes quelques Obſervations ſur les productions de cette Iſle, &c.

EN 1743, un nommé Jeremie Okladmkof, Marchand de Meſen, Ville de la Province de Jugovia, & dans le Gouvernement d'Archangel, équipa un Vaiſſeau portant quatorze hommes; ils étoient deſtinés à aller aux Iſles du Spitzberg pour la pêche

de la baleine ou du veau marin (1). Le vent fut bon pendant les huit premiers jours de leur navigation ; mais le neuvième il changea, de manière qu'au lieu de gagner l'occident de Spitzberg, lieu ordinaire du rendez-vous des Vaiſſeaux Hollandois & de ceux des autres Nations employées annuellement à la pêche de la morue, il dériva vers la partie orientale de ces Iſles, & au bout de quelques jours, ils ſe trouvèrent à une petite diſtance d'une d'entr'elles nommée le Spitzberg oriental, & par les Ruſſes, *Maloy Broun*, c'eſt-à-dire, *petite Brune*. Spitzberg eſt ainſi appellée proprement, parce qu'elle eſt connue d'eux ſous le nom de *Bolſchoy Broun*, c'eſt-à-dire,

(1) Les veaux marins ſont appellés *Morgi* par les Ruſſes, & c'eſt une marchandiſe dont ils font un commerce très-conſidérable.

grande Brune. Etant approchés de cette Iſle à près de trois *Werſts* ou deux mille d'Angleterre, leur Vaiſſeau fut tout-à-coup environné de glace, & ils ſe trouvèrent dans une ſituation extrêmement dangereuſe.

Dans cette cruelle poſition on tint conſeil, le contre-Maître, Alexis Himkof dit à ſes compagnons qu'il ſe rappelloit avoir entendu dire que quelques habitans de *Meſen* avoient depuis peu d'années formé le projet d'hiverner dans cette Iſle; qu'en conſéquence ils avoient emporté de cette Ville des bois propres à bâtir une cabane, & qu'il devoit y en avoir en effet une de conſtruite à peu de diſtance du bord.

Cet avis détermina tous les gens de l'équipage à paſſer l'hiver dans l'Iſle ſi la cabane, comme ils s'en flattoient, exiſtoit encore; car ils voyoient clairement le danger imminent dans le-

quel ils étoient, & qu'ils périroient infailliblement s'ils reſtoient dans leur Vaiſſeau. Ils envoyèrent en conſéquence quatre d'entr'eux à la recherche de la cabane, & les chargèrent de tâcher de découvrir en même temps quels ſeroient les ſecours qu'ils pourroient trouver dans ce lieu pour les beſoins de la vie. Alexis Himkof le contre-Maître du Bâtiment, Iwan Himkof ſon filleul, Etienne Scharpof & Feodor Weregin furent les quatre hommes qui ſe dévouèrent à aller viſiter l'Iſle.

Comme le bord ſur lequel ils devoient débarquer étoit inhabité, il étoit néceſſaire qu'ils emportaſſent quelques proviſions pour leur expédition. Ils avoient preſque deux milles à traverſer ſur des monceaux de glace vacillans qui, étant élevés par les vagues, & heurtés les uns contre les autres par le vent, rendoient la route auſſi

difficile que dangereuſe ; la prudence par conſéquent ne leur permettoit pas de ſe charger beaucoup , de peur, qu'étant accablés par le poids , ils ne coulaſſent à fond entre les morceaux de glace, & ne périſſent !

Ayant donc mûrement conſidéré la nature de leur entrepriſe , ils ſe pourvurent d'un fuſil , d'une poire à poudre contenant douze charges avec autant de balles , d'une hache , d'un petit chaudron, d'un ſac avec environ vingt livres de fleur de farine , un couteau , un briquet & des amorces , une veſſie pleine de tabac , & chacun ſa pipe de bois : ainſi chargés, ces quatre Navigateurs arrivèrent promptement à l'Iſle, ſoupçonnant peu les malheurs qui devoient leur arriver.

Ils commencèrent par examiner le pays, & découvrirent bientôt à un mille & demi du bord la cabane qu'ils

cherchoient; elle avoit trente-ſix pieds de long, dix-huit pieds de haut & autant de large : elle étoit compoſée d'un petit anti-chambre d'environ douze pieds de large, lequel avoit deux portes, l'une pour empêcher le froid d'y pénétrer du côté où l'air exterieur pouvoit y entrer, & l'autre pour communiquer à la chambre intérieure : ces portes contribuoient extrêmement à conſerver la chaleur de cette dernière lorſqu'elle étoit une fois échauffée. Ils trouvèrent dans cette chambre qui étoit la plus large, un poële de terre conſtruit à la manière des Ruſſes, c'eſt une eſpèce de four ſans cheminée, qui ſert ordinairement, ſoit pour l'uſage des bains, ſoit pour échauffer le lieu où il eſt placé, ſoit enfin, comme c'eſt la coutume des payſans Ruſſes pour leur ſervir de lit, car ils s'établiſſent ſouvent deſſus pour y dormir, même dans un temps très-chaud.

Le Lecteur ne ſera pas ſurpris ſans doute, que je m'étende ſur ce qui regarde cette chambre ſans cheminée, parce que les maiſons habitées par le bas peuple Ruſſe, n'en ont jamais, quand le feu eſt allumé dans un des fours, dont je viens de parler, le lieu où il eſt, ſe trouve bientôt rempli de fumée comme il eſt aiſé de le préſumer, pour lui donner iſſue on ouvre la porte, & trois ou quatre fenêtres. Ces dernieres ont chacune un pied de haut & aux environs de ſix pouces de large, elles ſont priſes dans les poutres dont la maiſon eſt bâtie, & par le moyen d'une planche en couliſſe, on peut quand on veut fermer exactement cette fenêtre. Par conſéquent, lorſqu'on a fait du feu dans le four, la fumée ne deſcend pas plus bas que les fenêtres par leſquelles elle ſort, ou par la porte ſelon la direction du vent, & perſonne ne peut reſter dans

la chambre ſans en être fort incommodé. Il eſt facile de conjecturer que la partie la plus élevée de cette chambre, entre les fenêtres & le plafond, doit être d'un noir d'ebêne, mais depuis le plancher juſqu'aux fenêtres, le bois eſt parfaitement propre, & conſerve ſa couleur naturelle.

Les voyageurs furent ravis d'avoir découvert la cabane, quoiqu'elle eut beaucoup ſouffert de l'intempérie des ſaiſons, ayant été bâtie il y avoit long-temps; néanmoins, ils ſe déterminèrent à y paſſer la nuit, le lendemain matin, ils s'acheminèrent de très-bonne heure vers le rivage, impatient d'informer leurs camarades du ſuccès de leurs recherches; & pour prendre auſſi dans leur vaiſſeau, les proviſions, les uſtenciles & les autres néceſſités dont ils pourroient avoir beſoin pour paſſer l'hiver dans cette Iſle.

Je laiſſe à mes Lecteurs à ſe repréſenter la ſurpriſe & le déſeſpoir dont durent être ſaiſis ces quatre malheureux, lorſqu'étant parvenu au lieu où ils avoient débarqué, ils ne virent plus qu'une grande étendue de mer, ſans aucun glaçon, tandis que la veille l'océan étoit couvert de glace; un violent ouragan qui s'étoit élevé pendant la nuit, avoit ſans doute été la cauſe de ce cruel événement, mais ils ne pouvoient pas deviner ſi les glaçons, qui précédemment avoient environné leur vaiſſeau, agités par la violence des vagues, avoient été pouſſés avec effort contre lui, & l'avoient briſé en morceaux, ou s'il avoit été emporté dans la pleine mer par le courant, événement qui arrive ſouvent dans ces parages, mais par quelque accident que ce fût, il eſt certain qu'ils ne trouvèrent plus

leur navire, & comme on n'en a jamais eu de nouvelles depuis, il eſt très-probable qu'il coula à fond, & que tous ceux qui étoient ſur ſon bord périrent avec lui.

Ce cruel événement privant les malheureux voyageurs de toute eſpérance de pouvoir jamais être dans le cas de quitter l'Iſle, ils retournèrent à la cabane d'où ils venoient, pénétrés de l'horreur de leur ſituation, & dans le plus affreux déſeſpoir.

Leurs premiers ſoins, comme il eſt aiſé de l'imaginer, eurent pour objet de chercher les moyens de pourvoir à leur ſubſiſtance, & de réparer leur cabane. Les douze charges de poudre qu'ils avoient apportées, leur procurèrent bientôt une grande quantité de Rennes : heureuſement pour eux, ces eſpèces d'animaux étoient très-abondants dans cette Iſle.

Les Rennes n'étant connues que

dans les parties les plus ſeptentrionales de l'Europe, telles que la Laponie, & les pays de l'Aſie, qui y correſpondent, je me flatte qu'une courte deſcription de ces animaux, ne ſera pas regardée comme une digreſſion déplacée.

Les Rennes reſſemblent beaucoup au Cerf, ou à l'Elan, elles ſont communément d'une couleur cendrée, mais il y en a quelques-unes qui paroiſſent rougeâtres, elles ſont plus groſſes que le Cerf, & auſſi plus charnues; leurs cornes ſont liſſes & d'un bleu blanchâtre, elles ont plus de branches que celles du Cerf, & beaucoup de reſſemblance avec celles de l'Elan. Quand les Rennes courent, les jointures de leurs jambes ſont du bruit, ce qui ſert encore à les diſtinguer du Cerf. *Les Lapons*, les *Samoyedes*, & une branche des *Tonguſes*, qui du mot *Olen*, ſignifiant en langage Ruſſe

Renne, ſont appellés *Oleni-Tonguſes*, ſe ſervent des Rennes pour tirer leurs traineaux, au lieu de chevaux; parce qu'indépendamment de leur force qui eſt ſuffiſante à cet uſage, leur rapidité à la courſe eſt incroyable. La mouſſe que toutes les contrées du Nord produiſent en abondance, eſt leur ſeule nourriture, & elles ſe la procurent elles-mêmes en écartant avec leurs pieds la neige qui la couvre, de manière qu'il n'en coute rien à leurs maîtres pour les faire ſubſiſter.

On prétend que les Rennes ne peuvent vivre que dans leur pays natal, mais j'oſe aſſurer que cette opinion eſt fauſſe, quoiqu'elle ait prévalu juſqu'à préſent, car j'ai vu à *Moſcow* douze de ces animaux qui appartenoient au Comte Golofkin, grand Chancelier. Ils étoient nourris dans une métairie voiſine de la rivière *yauſe* qui arroſe les jardins de ce Sei-

gneur, & en 1752 le Comte Pierre Iwanowi tsch Schuwalof avoit un mâle & une femelle qu'il avoit fait venir d'*Archangel*, ils ne vivoient que de mousse, cependant la femelle produisit un petit qui réussit & profita très-bien, il vécut en pleine santé, & avec beaucoup de vigueur jusqu'en 1754, comme je retournai cette année à Petersbourg, j'ignore si sa vie a été de longue durée.

J'ai déja observé que la cabane, que nos voyageurs furent si heureux de trouver, avoit éprouvé quelque dommage; voici en quoi il consistoit: il y avoit des fentes dans plusieurs endroits entre les planches dont elle étoit bâtie, qui laissoient à l'air un libre accès, mais cet inconvénient fut facilement réparé, parce qu'ils avoient une hache, & que les solives étoient saines, (car le bois dans les pays froids se conserve pendant un grand

nombre d'années ſans ſe pourir, ni être attaqué par les vers), ainſi il leur fut aiſé de les rapprocher aſſez bien, d'ailleurs la mouſſe croiſſant en grande abondance dans toute l'Iſle, elle fut plus que ſuffiſante pour boucher les fentes auxquelles les maiſons de bois ſont toujours très-ſujettes. Les réparations de cette eſpèce donnèrent d'autant moins de peine à ces malheureux, qu'ils étoient Ruſſes, & que tous les payſans de cette nation ſont reconnus pour être bons charpentiers, c'eſt même eux qui bâtiſſent leurs propres maiſons, & ils ſont très-experts à manier la hache.

Le froid exceſſif de ces contrées qui ne permet qu'à un ſi petit nombr d'animaux d'y habiter, les rend également incapables de produire de végetaux, on ne trouve pas une ſeul eſpèce d'arbre ou même de buiſſo dans aucune des Iſles du Spitzbergen

circonſtance d'une nature très-propre à alarmer nos voyageurs. Il étoit impoſſible de ſoutenir ſans feu la rigueur du climat, & ſans bois, comment s'en procurer, ou l'entretenir? Mais la providence qui pourvoit à tout, permit qu'à cet égard, la mer leur fournit ce que la terre leur refuſoit, en errant le long du rivage, nos miſérables Ruſſes apperçurent & ramaſſèrent une grande abondance de bois, qui avoit été apporté à bord par les vagues, & qui conſiſtoit d'abord en débris de vaiſſeaux qui avoient fait naufrage; enſuite ils trouvèrent des arbres avec leurs racines produits dans des pays plus favoriſés de la nature, mais qui leur étoient inconnus, & que le débordement de quelques rivières ou d'autres accidents avoient entrainés dans l'océan. Ce fait ne paroîtra pas incroyable à ceux qui ont parcouru les journaux

de plusieurs navigateurs, lesquels ont été forcés d'hiverner dans la nouvelle zemble (1), ou dans quelqu'autre contrée dont la latitude est encore plus septentrionale.

Rien ne fut d'une utilité plus essentielle à ces infortunés, pendant la premiere année de leur exil, que quelques planches qu'ils trouvèrent sur les côtes de la mer, à quelques-unes desquelles étoient attachés de longs crochets de fer, des clouds d'environ cinq ou six pouces de long

---

(1) Je dois observer ici, que la vraie prononciation de ce mot n'est pas *nova Zembla* (comme le prétendent plusieurs Auteurs); mais *novoia*, ou *nova Zemla*, les Russes ayant pris possession de cette Isle, lui donnèrent le nom de *Novaia* ou de *Nova Zemla*, c'est-à-dire *New Earth* ou *Newnland* (nouvelle terre) car le mot *Zemla* dans la langue Russe exprime ces deux idées; & c'est ainsi qu'on l'appelle en Russie dont elle est une dépendance.

& gros à proportion, d'autres morceaux auſſi de vieux fer qui les traverſoient, triſtes débris de quelques navires jettés par la tempête ſur ces bords éloignés. Ils furent heureuſement amenés par les vagues dans un temps où le manque de poudre donnoit à nos malheureux ſujet de craindre qu'ils ne fuſſent ſur le point de périr de faim, parce qu'ils avoient conſommé les Rennes qu'ils avoient tuées ; cette heureuſe découverte ſut accompagnée d'une autre également avantageuſe, ils trouvèrent ſur le rivage la racine d'un ſapin qui approchoit beaucoup de la figure d'un arc.

Comme la néceſſité a toujours été la mère de l'invention, il eurent bientôt façonné cette racine de manière à en former un bon arc avec le ſecours d'un canif, mais il leur manquoit encore une corde & des flêches, n'imaginant pas comment ils pour-

roient s'en procurer pour le moment, ils prirent le parti de faire une couple de piques pour se défendre contre les ours blancs les plus féroces de leur espèce, & dont ils appréhendoient avec raison d'être attaqués.

Voyant qu'ils ne pouvoient armer de fer leurs piques ni leurs arcs sans le secours d'un marteau, ils imaginèrent d'en faire avec le large crochet de fer dont j'ai parlé plus haut en le faisant rougir au feu, ensuite ils élargirent le trou qui étoit au milieu à l'aide d'un de leurs plus gros cloux, & ils y enfoncèrent un manche; un morceau de fer rond adapté à un des bouts du crochet, forma le marteau, un grand caillou servit d'enclume, & deux cornes de Rennes firent l'office de pincettes. Par le moyen de ces outils ils vinrent à bout de faire deux lances de fer, & après les avoir polies, & affilées sur des pierres, ils les lierent

aussi ferme qu'il leur fut possible avec des courroyes faites de peaux de Rennes, à des bâtons de la grosseur environ du bras d'un homme, ils firent ces bâtons avec quelques branches d'arbres qui avoient été jettées sur le rivage.

Ainsi armés de piques, ils résolurent d'attaquer un ours blanc, & après un combat très-dangereux, ils tuèrent ce formidable animal, ce qui leur fournit un nouveau secours pour leur nourriture; ils mangèrent sa chair avec plaisir & trouvèrent qu'elle ressembloit beaucoup à celle du bœuf, quant au goût & à l'odeur; ils remarquèrent avec une grande satisfaction qu'ils pouvoient, avec peu de peine & sans embarras, diviser ses tendons en filamens aussi déliés qu'ils le jugeroient à propos. Cette découverte fut peut-être la plus heureuse qu'ils pussent faire; car outre les autres avantages

qu'ils en retirèrent, & dont je rendrai compte dans la ſuite, elle leur fournit des cordes pour leurs arcs.

La réuſſite qu'eurent nos infortunés Inſulaires dans la fabrique de leurs lances, & l'avantage qu'ils en retirèrent les encouragèrent à continuer leur travail & à forger quelques morceaux de fer pour armer leurs flêches, de la même forme, quoiqu'un peu plus petits, que ceux des piques dont j'ai parlé plus haut. Après les avoir affilés comme les premiers, ils les lièrent avec les nerfs de leur ours blanc à une branche de ſapin, à laquelle, par le moyen des filamens de ce même bois, ils attachèrent des plumes d'un oiſeau marin ; & devinrent ainſi poſſeſſeurs d'un arc complet & de ſes flêches ; leur induſtrie à cet égard fut couronnée d'un ſuccès au-delà de leur attente ; car pendant tout le temps qu'ils reſtèrent dans l'Iſle,

ils tuèrent avec ces flêches deux cens cinquante Rennes, outre un grand nombre de Renards, tant bleus que blancs; (1) la chair de ces animaux leur servoit aussi de nourriture, & leur peau de vêtemens, elles leur furent d'ailleurs très-utiles pour les garantir du froid excessif d'un climat si voisin du Pôle.

Ils ne tuèrent en tout que dix ours blancs, & ce ne fut même pas sans le plus grand danger, car ces animaux étant extrêmemement forts, se défendirent avec une rage & une vigueur surprenante. Ils attaquèrent le premier dans le dessein de s'en nourrir, mais ils tuèrent les neuf autres pour mettre

(1) Les Russes les appellent *Pestzi*, à cause de leur grande ressemblance avec les chiens d'Islande que les bergers d'Allemagne ont coutume d'employer à la garde de leurs moutons. Le mot *Pes* dans la langue Russe, signifie un *Chien*.

leurs vies en sûreté, car quelques-unes de ces bêtes féroces se hazardoient même à entrer jusques dans l'enceinte extérieure de leur cabane pour les dévorer ; il est vrai que tous les ours ne montrent pas une semblable intrépidité, (si l'on peut se servir de cette expression), soit qu'ils n'en manquent que lorsqu'ils sont moins pressés par la faim, soit parce qu'ils sont d'un naturel moins carnassier que les autres. En effet quelques-uns d'eux ayant pénétré jusques dans l'intérieur de la cabane, s'enfuirent à la premiere tentative de nos navigateurs pour les en chasser. La répétition cependant de ces visites dangereuses jetta les pauvres insulaires dans la plus vive inquiétude & dans la plus grande terreur, étant dans la crainte presque perpétuelle de leur se rvir de pâture. Les trois différentes espèces d'animaux dont j'ai parlé plus haut, savoir les Renne

les Renards bleus, les blancs, & les Ours blancs, furent la ſeule nourriture que ces malheureux matelots eurent pendant tout l'eſpace de temps qu'ils habitèrent dans cette affreuſe ſolitude.

Toutes les reſſources qu'on peut trouver par la réflexion, ne ſe préſentent pas d'abord à l'eſprit. Le beſoin eſt en général ce qui donne naiſſance aux inventions, il rend par degrés nos yeux plus clairvoyans, & nous indique des expédients qui ſans lui ne ſe ſeroient jamais offerts à notre imagination. La vérité de cette obſervation fut démontrée à nos quatre voyageurs dans différentes circonſtances; ils ſe trouvèrent pendant quelques temps réduits à la néceſſité de manger leurs alimens preſque cruds & ſans pain ni ſel, car ils étoient abſolument dépourvus de l'un & de l'autre, l'extrême rigueur du froid, jointe au manque

de vaſes, & des autres commodités néceſſaires les avoit empêchés juſqu'alors de cuire leurs viandes d'une manière convenable; ils n'avoient qu'un poële dans leur cabane, & bâti conformément au goût Ruſſe, ce qui le rendoit aſſez ſemblable à un four, & par conſéquent peu propre à y faire bouillir aucune ſubſtance. Le bois étoit pour eux une reſſource trop précieuſe pour l'employer à entretenir deux foyers, & le feu d'ailleurs qu'ils auroient allumé hors de leur habitation pour préparer leurs viandes, n'auroit pu ſervir à les chauffer. Une autre raiſon encore qui les détournoit de cuire leurs alimens en plein air, étoit la crainte continuelle d'être aſſaillis par les ours blancs. J'obſerverai de plus, que ſuppoſé qu'ils l'euſſent tenté, ce moyen n'eût été praticable que pour quelques portions de l'année, car le froid qui dans un tel

climat n'eſt à peine ſupportable que pendant peu de mois, par la longue abſence du Soleil qui éclaire alors l'hemiſphere oppoſé, la quantité inconcevable de neige qui tombe ſans ceſſe pendant la plus grande partie de l'hiver, jointes aux pluies preſque continuelles dans certaines ſaiſons, tous ces inconvéniens, dis-je, étoient autant d'obſtacles qui s'oppoſoient à leur deſſein.

Pour remédier donc en quelque façon à la difficulté de manger leurs viandes preſque crues, ils imaginèrent de faire ſécher une partie de leurs proviſions à l'air libre, pendant l'été, & de les ſuſpendre enſuite dans la partie ſupérieure de leur cabane, laquelle, comme je l'ai rapporté plus haut, étoit remplie de fumée depuis le plancher juſqu'aux fenêtres. Elles achevèrent à l'aide de cette fumée de ſe deſſécher totalement; ils ſe ſervi-

rent de ces ſubſtances ainſi préparées en guiſe de pain, & ils en trouvèrent leurs autres viandes (qu'ils faiſoient cuire à moitié autant qu'il leur étoit poſſible), beaucoup meilleures. Remarquant que cet expédient répondoit à tous égards à leurs deſirs, ils le mirent en pratique pendant tout le temps qu'ils reſtèrent confinés dans cette Iſle, & conſervèrent toujours par ce moyen un magazin ſuffiſant de proviſions. L'eau qui leur arrivoit en été des petits ruiſſeaux qui tomboient des rochers, & en hiver, de la neige, & de la glace fondues, étoit, comme on peut l'imaginer, leur ſeul breuvage, & leur petit chauderon étoit l'unique vaiſſeau dont ils puſſent faire uſage pour cet objet, & pour pluſieurs autres.

On ſait que ceux qui voyagent ſur mer ſont très-ſujets au ſcorbut, & l'on a obſervé que cette maladie augmen-

toit à proportion qu'on approchoit des Pôles, ce qui peut être attribué au froid exceſſif qu'on y éprouve, ou à quelqu'autre cauſe encore inconnue, mais quoi qu'il en ſoit nos matelots ſe voyant totalement deſtitués des médicamens propres à les guérir, au cas qu'ils fuſſent attaqués de cette cruelle maladie, jugèrent qu'il étoit très-important de ne négliger aucun des régimes généraux regardés comme des préſervatifs contre le mal dont ils étoient menacés. Iwan Himkof, dont j'ai déja parlé, & qui avoit hiverné pluſieurs fois ſur la côte du Spitzbergen occidental, conſeilla à ſes infortunés compagnons de manger leur viande crue & gélée, rompue en petits morceaux, & de boire le ſang des Rennes chaud, tel qu'il découloit de leurs veines, immédiatement après qu'ils les avoient tuées; de faire le plus d'exercice qu'il

leur ſeroit poſſible, & enfin de faire uſage du cochlearia qui croît dans cette Iſle, quoiqu'en petite quantité.

Je laiſſe à la Faculté à décider ſi la chair crue & gélée jointe au ſang chaud de la Renne, ſont les antidotes propres au ſcorbut; mais l'exercice & l'uſage du cochlearia ont toujours été recommandés à ceux qui avoient de la tendance à cette maladie, ſoit qu'ils en fuſſent actuellement affligés, ou ſimplement menacés. Quoi qu'il en ſoit, l'expérience au moins ſemble avoir prouvé que ces remèdes ſont efficaces, car trois de nos voyageurs qu i les employerent furent exempts de toute atteinte de Scorbut. Le quatrième au contraire nommé Théodore Weregin, d'un naturel indolent, qui avoit de la répugnance pour boire le ſang de la Renne, & ne ſortoit pas de la cabane autant qu'il l'auroit pu, fut bientôt, après ſon arrivée dans

l'Isle, saisi du scorbut ; il devint par la suite d'une si mauvaise qualité, qu'il passa presque six ans dans de grandes souffrances ; sur la fin de sa vie, il étoit si foible, qu'il ne pouvoit plus rester assis, ni même porter ses mains jusqu'à sa bouche, de façon que ses compagnons, par humanité, furent obligés de le servir, & de le faire manger comme un enfant au maillot jusqu'au moment de sa mort (1).

(1) Quoique j'aie insinué mes doutes relativement à la vertu antiscorbutique de la chair crue & gelée, ainsi que du sang chaud de la Renne, cependant ces remèdes prétendus, méritent quelqu'attention, car j'ai vu dans le premier volume des *Voyages & des Découvertes faites par les Russes le long des côtes de la Mer Glaciale & de l'Océan Oriental*, &c. publiés par le Conseiller Miller, que les habitants de la Sibérie septentrionale faisoient usage de poisson crud & gelé, comme d'un préservatif contre le scorbut. Le passage qui a rapport à ce

J'ai dit plus haut que nos voyageurs avoient apporté avec eux dans

---

fait, se trouve aux pages 194 & 195 de l'Ouvrage. « Nos gens, dit l'Auteur, hiver-
» nèrent à l'embouchure de la rivière
» *Chotushtach* : là le scorbut commença à
» se répandre parmi eux ; mais ils en furent
» heureusement guéris par une décoction
» de boutons de Cèdres qui croissent dans
» ce lieu comme des buissons, & (confor-
» mément à la coutume de cette contrée)
» en mangeant du poisson crud & gelé ; par
» le moyen de ces remèdes, secondés d'un
» exercice & d'un travail continuel, la
» majeure partie de l'équipage resta sain,
» & les malades recouvrèrent leur santé ».

Peut-être la guérison des malades ne doit-elle être attribuée qu'au mouvement continuel qu'ils se donnent, & à la substance balsamique contenue dans les boutons de Cédres, qui, probablement, est une espèce de térébenthine, & qu'on emploie, en cette qualité, pour purifier le sang ; il est cependant évident, d'après le passage cité ci-dessus, que les habitans de ces

l'Isle, un petit sac plein de fleur de farine, ils en consommèrent environ

---

contrées mangent du poisson crud & gélé, comme un remède spécifique contre le scorbut, & c'est ce que j'ai pensé qu'il étoit bon d'observer.

Le Conseiller Miller dont j'ai parlé plus haut, rapporte aussi, pages 205, & 206, que l'exercice & le sang chaud de la renne sont très-efficaces dans les maladies scorbutiques. « Sur cet objet en particulier, » (dit-il) il est à propos d'imiter les » Russes qui habitent aux environs d'Ar- » changel, dont quelques-uns d'entr'eux » passent presque tous les hivers dans la » *Nouvelle-Zemble*, sans jamais contracter » de scorbut; ils suivent l'exemple des » *Samoyèdes*, en buvant fréquemment le » sang chaud des rennes, dès qu'il les ont » tuées; la chasse de ces animaux exige » un exercice continuel, aucun ne reste » jamais dans sa cabane pendant le jour, » à moins que le temps ne soit orageux, » ou qu'une trop grande quantité de neige

la moitié avec la chair des Rennes & des Ours blancs, ils employèrent le

---

» ne les empêche de faire leurs incursions » ordinaires. »

Quand je lus à Monsieur Saint Batigne le récit que je viens de faire, il me dit qu'il inclinoit fort à croire que le sang de la renne bû tout chaud, pouvoit être non-seulement un préservatif, mais même un remède contre le scorbut, prévenant, dissipant par sa nature résolutive, toutes ces concrétions visqueuses qui donnent naissances aux désordres procédant principalement du défaut de circulation convenable dans les liqueurs, defaut qui à la fin engendre la putréfaction, & infecte toute la masse du sang. Parmi les autres preuves, il fondoit son opinion, sur ce que quelques voyageurs aux Indes Occidentales rapportent que lorsque le scorbut se manifeste fortement parmi l'Equipage, ils font voile pour une des Isles de la *Tortugo* ou de la *Tortue*, ainsi appellées du grand nombre des animaux de ce nom qu'on y trouve.

reſte à un autre uſage, mais qui leur étoit également utile. Ils ſentirent bientôt la néceſſité d'entretenir un feu continuel dans un climat auſſi froid, & que ſi malheureuſement il venoit à s'éteindre, ils n'avoient point de moyens pour le rallumer; en effet, quoiqu'ils

---

Les malades s'en nourrirent abondamment, ainſi que de leur ſang dont ils burent une grande quantité, & éprouvèrent évidemment que la qualité balſamique de ce dernier, leur étoit très-ſalutaire. Ce fait eſt encore confirmé par une coutume établie dans les Alpes, & dans les contrées adjacentes où ceux qui ſont attaqués d'une pleuréſie, ou d'autres maladies occaſionnées par quelques obſtacles dans la circulation des fluides, font uſage, par ordre de leurs Médecins, de ſang de bouquetins ou de chevres ſauvages : quoique cette ſubſtance ſoit dans un état de ſiccité, elle retient cependant encore aſſez de parties volatiles pour produire les meilleures effets, en procurant d'abord une douce tranſpiration, & enſuite une ſueur copieuſe.

eussent un briquet & des pierres à fusils, ils manquoient de mèche & d'amadou.

Le hazard a fait découvrir aux Sauvages d'Amérique un moyen pour se procurer du feu en frottant un morceau quarré de bois dur entre deux autres pièces de bois d'une espèce moins compacte; ces dernières étant pressées fortement entre les genoux, sont à la fin échauffées par la friction & bientôt après fument & s'enflamment (1), il n'est pas à présumer que

---

(1) Voyez ce que rapporte le P. Labat à ce sujet dans ses *nouveaux voyages aux isles de l'Amérique* en parlant des *Caraïbes*. Je dois ajouter ici que ce n'est pas la seule méthode usitée parmi les Américains pour se procurer du feu, quelques-uns d'eux ont imaginé un autre expédient, qui est d'une invention singulière; c'est une machine particulierement adaptée à ce dessein, & ce qui est encore plus remarquable,

nos infortunés navigateurs eussent connoissance de cette pratique américaine,

---

est que les habitans même de *Kamtschatka* font usage d'un semblable instrument. Je supplie mes lecteurs de trouver bon que je mette sous leurs yeux ce que le Conseiller Miller à écrit sur ce sujet dans le *récit* qu'il nous a donné *des découvertes faites p r les Russes*, citées plus haut page 257.

» M. Steller arriva dans le lieu où les » Américains venoient précisément de di- » ner; mais à l'instant qu'il approcha, ils » se retirèrent; il y trouva une flêche & » un instrument de bois pour faire du feu, » exactement semblable à celui qu'on em- » ploye à *Kamtschatka* pour le même objet. » Dans une note jointe à ce passage, il » donne la description suivante.

» Cet instrument est composé d'une plan- » che percée de plusieurs trous, & d'un » bâton, dont l'un des bouts est enfoncé » dans un des trous de la planche, tandis » que l'on tourne l'autre vivement entre les » mains jusqu'à ce que ce mouvement rapide » enflame le tou, alors on reçoit les étin-

ils ſavoient cependant qu'en frottant l'un contre l'autre deux bâtons ſecs, l'un dur & l'autre tendre, ce dernier prenoit feu après quelque temps de friction. Car outre que cette méthode eſt en uſage parmi les payſans de quelques parties de la Ruſſie, quand ils ſont dans les forêts, on obſerve auſſi dans chaque village Ruſſe où il ſe trouve une Egliſe, une cérémonie Religieuſe dans laquelle on employe le feu nommé *Givroy Agon*, c'eſt-à-dire *feu vivant*, & qui ne doit être allumé que de la manière que je viens de décrire (1).

» celles ſur quelques ſubſtances combuſti-
» bles, comme de l'amadou, & l'on allu-
» me le feu à l'aide de foin ſec, ou de
» quelqu'autre matière propre à ce deſ-
» ſein. »

(1) Un recit de cette ſinguliere cérémonie pourra peut-être amuſer mes lecteurs, ce qui me détermine à le donner;

La connoiſſance de cet uſage ne pouvoit cependant leur être fort utile,

---

quoique je n'en ſois inſtruit que par relation.

Le dix-huit d'Août (vieux ſtile)eſt appellé par les Ruſſes *Frol i Lavoir*, du nom de deux Martirs, qui dans le calendrier romain ſont connus ſous ceux de *Florus* & de *Laurus*, ſelon la chronologie Romaine, cette fête tombe le vingt-neuf d'Août, le même jour où l'Egliſe fait la commémoration de la décolation de S. Jean-Baptiſte : les payſans Ruſſes conduiſent ce jour là leurs chevaux à l'Egliſe du village, près du côté où ils ont la veille au ſoir creuſé une cavité ſous terre, laquelle a deux ouvertures, l'une pour y entrer & l'autre pour en ſortir : chacun de ces chevaux a une bride faite avec l'ecorce d'un tilleul, & doit entrer dans cette cavité en ordre de proceſſion, un Prêtre ſe tient à l'ouverture extérieure avec un goupillon à la main pour aſperger ces animaux avec de l'eau bénite, & à meſure qu'ils ſortent ſucceſſivement, on leur ôte la bride, & les

car ils étoient très-embarrassés pour se procurer les matériaux nécessaires à cette expérience, ils n'avoient point d'autre bois que du sapin, lequel même ne leur étant apporté que par les vagues de la mer, étoit trop mouillé pour l'objet qu'ils avoient en vue, la difficulté par conséquent,

---

chevaux doivent marcher ensuite entre deux rangées de feux allumés, par le *Givoy Agon* ainsi appellé par les Russes, c'est-à-dire *Feu vivant* : c'est dans un de ces feux, que les paysans jettent les brides qu'ils ont enlevées à leurs chevaux pour y être consumées. Voici comme ils allument leur feu *Givoy Agon*, ils prennent une branche d'érable, longue d'environ six pieds, qu'ils ont préalablement fait sécher; ils la frottent avec force sur un morceau de bouleau qui est également très-sec; mais cette espèce de bois étant d'une nature plus tendre, s'embrase bien-tôt par le moyen de la friction, & sert à allumer les deux rangées de feux dont je viens de parler.

étoit d'imaginer quels moyens ils pourroient employer pour ſe garantir d'une calamité auſſi affreuſe que celle de manquer de feu. Enfin après avoir donné la torture à leur eſprit pour réſoudre un problême auſſi difficile, ils eurent recours à l'expédient ſuivant. Ils avoient rencontré en parcourant l'Iſle, à peu près vers ſon milieu, une terre viſqueuſe, ou une eſpèce d'argile, ils trouvèrent le ſecret d'en former un vaſe propre à leur ſervir de lampe; & ils ſe propoſoient de la conſerver toujours allumée, à l'aide de la graiſſe des animaux qu'ils tueroient, ce plan étoit certainement le plus raiſonnable qu'ils puſſent former, car de reſter ſans lumière dans un climat où l'obſcurité règne pendant pluſieurs mois que dure l'hiver, eût beaucoup ajouté à leurs autres infortunes. Ayant donc façonné un vaſe du mieux qu'ils purent, ils le remplirent avec de la

graiſſe de Rennes, & y mirent quelques morceaux de linge tortillé en forme de mêche. Mais ils eurent le chagrin de voir qu'auſſitôt que la graiſſe fut fondue, non-ſeulement elle s'imbiba dans l'argile, mais paſſa à travers & ſe répandit de tous côtés; il fut donc queſtion alors de chercher un expédient pour obvier à cet inconvénient, lequel ne provenoit pas uniquement des fentes du vaſe, mais de ce que la ſubſtance qui le compoſoit étoit trop poreuſe. D'après cette obſervation, ils en formèrent un nouveau, qu'ils firent bien ſécher à l'air, après quoi ils le chaufferent au point de le faire rougir, & le plongèrent enſuite dans leur chauderon où ils avoient fait bouillir une certaine quantité de fleur de farine, juſqu'à la conſiſtance d'une bouillie claire; le vaſe étant ainſi ſéché, & rempli avec de la graiſſe fondue, ils virent avec une

grande joie qu'elle ne le pénétroit plus, & qu'elle y restoit contenue : cependant pour plus grande sûreté, ils trempèrent des morceaux de linge dans leur pâte, & en revêtirent toute la partie extérieure de leur vase. Etant enfin parvenus à remplir leur objet, ils firent sur le champ une seconde lampe, crainte d'accident, afin qu'à tout événement, ils ne vinssent pas à être privés de lumière; ils pensèrent aussi qu'il étoit prudent de conserver le reste de leur farine pour servir en quelque façon de *couverte* aux vases qu'ils pourroient faire à l'avenir.

Comme ils ramassoient avec soin tout ce qui étoit jetté sur la côte pour fournir d'aliment à leur brasier, ils avoient trouvé parmi les débris du naufrage des vaisseaux quelques cordages & une petite quantité de fil de carret, (espèce de chanvre employé pour calfater les navires), qui leur

ſervit à faire des mèches pour leurs lampes : quand ces petits magazins vinrent à leur manquer, ils prirent leurs chemiſes & leurs pantalons, (vêtemens que portent preſque tous les payſans Ruſſes) pour leur en tenir lieu. Par ce moyen ils conſervèrent toujours leur lampe allumée ſans intermiſſion, depuis le jour qu'ils l'eurent faite, (ouvrage qu'ils entreprirent peu de temps après leur arrivée dans l'Iſle), juſqu'à ce qu'ils ſe rembarquaſſent pour retourner dans leur pays natal.

La néceſſité de convertir les parties les plus eſſentielles de leurs vêtemens, tels que leurs chemiſes & leurs pantalons, à l'uſage dont je viens de parler, les expoſoit à la plus grande rigueur du climat ; ils ſe trouvèrent auſſi dans le cas de manquer de ſouliers, de bottes & d'autres portions de leurs habillements ; & comme l'hiver appro-choit,

choit, ils furent encore obligés d'avoir recours à cette adresse que la nécessité suggère, & qui manque rarement dans les moments cruels où les besoins deviennent très-pressans.

Les peaux de Renne & de Renards qu'ils avoient en abondance, leur avoient servi de lit jusqu'alors, mais ils penserent qu'il étoit à propos de les employer à des objets d'une utilité plus essentielle encore; toute la difficulté étoit de trouver le moyen de les tanner. Après avoir délibéré sur cette matière si importante pour eux, ils prirent le parti de mettre en pratique la méthode suivante. Ils firent tremper leurs peaux dans de l'eau fraîche pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils pussent en enlever le poil assez aisément, alors ils frottèrent le cuir mouillé entre leurs mains & lorsqu'il fut presque sec, ils l'enduirent d'un peu de graisse fondue de Renne, &

le frottèrent de nouveau, leurs peaux, par ce procédé s'adoucirent, devinrent souples, faciles à ployer & propres aux usages auxquels ils vouloient les employer. Ils ne firent tremper que pendant vingt-quatre heures les peaux dont ils avoient dessein de faire des fourrures, pour qu'elles fussent seulement en état d'être mises en œuvre; ensuite ils les préparèrent de la même manière que je viens de rapporter, si ce n'est qu'ils ne leur otèrent point les poils. Par ce travail ils se procurèrent les matériaux nécessaires à toutes les parties de vêtemens dont ils manquoient.

Mais une nouvelle difficulté se présenta, ils n'avoient ni alênes pour faire des souliers & des bottes, ni aiguilles pour coudre leurs habits, ils trouvèrent cependant bientôt de quoi suppléer à ces petits ustensiles par le moyen des morceaux de fer qu'ils

avoient eu occaſion de ramaſſer, & dont ils firent l'un & l'autre par leur induſtrie, ils parvinrent même à les amener juſqu'à un certain degré de perfection, mais ce ne fut pas ſans beaucoup de peine qu'ils formèrent des yeux à leurs aiguilles; ils en vinrent cependant à bout à l'aide de leur canif, car les ayant affilées de manière à les rendre très-pointues, & ayant enſuite fait rougir au feu un fil de fer forgé à ce deſſein, ils percèrent un trou à l'un des bouts, & en mouillant & adouciſſant l'autre, ils lui firent une pointe, & donnèrent ainſi à toute l'aiguille une forme très-convenable; j'ai examiné quelques-unes de ces aiguilles, & je n'y ai trouvé aucun défaut, ſi ce n'eſt aux yeux, leſquels ayant été faits comme je viens de le décrire, étoient ſi raboteux qu'ils coupoient le fil en paſſant à travers, imperfection à laquelle il ne leur étoit pas poſſible

de remédier, faute de meilleurs instrumens; les outils qui leur eussent été alors de la plus grande utilité, étoient des ciseaux pour couper leurs peaux, mais n'en ayant point, ils y suppléerent avec leur canif, & quoiqu'ils n'y eut parmi eux ni tailleur ni cordonnier, ils trouvèrent le secret de tailler leurs cuirs & leurs fourrures assez bien pour qu'ils pussent remplir leurs vues. Les nerfs des Ours & des Rennes, qu'ils étoient parvenus à fendre, comme je l'ai dit plus haut, leur servirent de fil; ainsi pourvus de tous les instrumens de première nécessité, ils se mirent à travailler à leurs nouveaux vêtemens.

Leur habit d'été consistoit en une espèce de jaquette & un pantalon fait de peaux préparées comme on vient de le voir. En hiver, ils portoient de longues robes de fourrures semblables à celles des Samoyedes ou des Lapons

auxquelles tenoit un coqueluchon dont ils couvroient leur tête, ainſi que leur col, & n'avoient qu'une ſeule ouverture pour le viſage. Ces robes étoient couſues tout autour, de façon que pour les mettre, ils étoient obligés de les paſſer par-deſſus leur tête comme une chemiſe.

A l'exception des incommodités générales, qui accompagnent une ſolitude involontaire, ces voyageurs ayant ainſi, par leur adreſſe, pourvu à leurs plus preſſans beſoins, pouvoient avec raiſon rendre graces à la Providence, de tout ce qu'elle avoit fait pour eux dans une ſituation auſſi affreuſe ; mais chacun de ces malheureux abandonnés, avoit ſans ceſſe l'eſprit troublé de la triſte réflexion de ſurvivre peut-être à ſes compagnons, & de périr alors faute de ſubſiſtance, ou de devenir la proie des bêtes fauves, & ils ne pouvoient s'empêcher de s'y livrer. Le

Contre-Maître *Alexis Himkof* souffroit encore plus que les autres de son exil ; il avoit laissé une femme & trois enfans, & sa séparation d'avec eux l'affligeoit très-sensiblement, ils étoient, comme il me l'a dit, continuellement présens à son imagination, & l'idée de ne les revoir jamais, le rendoit le plus à plaindre des hommes. Mais il est temps de donner à mes lecteurs une description abrégée de l'Isle, & de rapporter ce que nos navigateurs m'en ont appris.

Dans la carte marine des parties Septentrionales de l'Europe, dessinée par *Gerhard van Keulen*, & corrigée par *Jean Petersen Sturman*, cette Isle du *Spitzbergen* Oriental, la *Maloy Brown* des Russes se trouve entre le soixante-dix-septième degré vingt-cinq minutes, & le soixante-dix-huitième quarante cinq minutes de latitude Septentrionale, &conséquemment entre

l'extrêmité du troiſième & le commencement du quatrième climat. Il en réſulte, que la plus longue durée du jour dans ce lieu eſt de quatre mois, conformément à la carte que je viens de citer. Cette Iſle forme une eſpèce de Pentagone, ſa longueur de l'orient à l'occident, eſt aux environs de cent vingt mille d'Angleterre, & ſa largeur du Nord au Sud de cent quinze à peu près. Comme j'avois oublié de demander à nos voyageurs quelle étoit en général la grandeur de l'Iſle, je fus obligé, pour m'en aſſurer, de conſulter la carte qu'on avoit miſe ſous leurs yeux, lorſqu'ils furent de retour dans leur patrie, & qui m'a depuis été envoyée *d'Archangel*. Ils ont indiqué ſur cette carte l'endroit même de leur exil, & marqué avec un trait de plume le lieu où ils avoient jugé que devoit être ſituée la cabane où ils avoient habité.

Pour prouver que nos voyageurs ne s'étoient pas trompés ſur la ſituation de leur Iſle, je vais mettre ſous les yeux de mes lecteurs ce que M. *Vernezobre* m'a communiqué ſur cet objet dans une de ſes lettres. » Le Capitaine d'une galère, appellée Nicolas » & André, appartenant au Comte » *Pierre Iwanawitsch Shuwalow*, hiverna » à *Marloy Brown*, dans l'année 1749. » Comme il y arriva peu de temps » après le départ de nos navigateurs, » il trouva la cabane dans laquelle » ils avoient habité, il reconnut que » c'étoit la même par une croix de » bois, que le Contre-Maître *Alexis* » *Himkof*, avoit élevée devant la porte » comme un monument qui prouvoit » ſa priſe de poſſeſſion de la contrée » à laquelle il donna ſon nom, & » l'appella *Alexeyewskoy Octrow*, » c'eſt-à-dire *l'Iſle d'Alexis* ».

Il me marquoit de plus dans la

même lettre, » que quelques Samoye-
» des ayant entendu parler des avan-
» tures de nos voyageurs, & leur
» ayant fait les queſtions les plus cir-
» conſtanciées ſur le pays, lui avoient
» depuis peu envoyé un d'entr'eux
» pour lui exprimer le deſir qu'ils
» avoient de former un établiſſement
» dans cette Iſle, pourvu qu'on vou-
» lût bien leur accorder un libre paſ-
» ſage, ainſi qu'à leurs femmes, à
» leurs enfans & à leurs Rennes. »

Avant que j'entre dans un plus grand détail ſur la nature de cette Iſle, il eſt à propos que je rapporte à mes lecteurs l'obſervation ſuivante. Quelques Auteurs ſoutiennent que la contrée connue ſous le nom de *nouvelle zemble*, n'eſt pas une Iſle, ni, comme d'autres l'affirment, une partie de notre continent, mais ſeulement un amas de glace qui s'eſt accumulée graduellement; ils appuyent leur opinion

ſur ce qu'on trouve de la glace, à ce qu'ils diſent, en creuſant la terre juſqu'à la profondeur d'un ou de deux pieds, ils prétendent que cette terre a été apportée en ce lieu par le vent des côtes d'Aſie, & dépoſée ſur cet amas de glace.

Je n'entreprendrai point de décider cette queſtion, n'ayant pas parcouru tous les Auteurs qui épouſent ou qui combattent cette opinion; ce n'eſt pas d'ailleurs mon objet dans ce moment, mais j'oſerai affirmer que l'Iſle du *Spitzbergen Oriental* n'a point été formée par les glaces, qu'elle eſt certainement une véritable terre, & le récit que m'en ont fait nos voyageurs, met cette diſpute hors de doute.

D'après leur relation, il y a dans le *Spitzbergen Oriental* pluſieurs montagnes & des rochers eſcarpés d'une hauteur ſurprenante, leſquels ſont couverts conſtamment de neige & de

glace; on n'y trouve ni arbre, ni même le plus petit buiſſon, & le cochlearia eſt la ſeule plante qui y croiſſe, encore y en a-t-il très-peu, elle ne produit point de gazon, mais de la mouſſe en abondance par-tout. Vers le milieu de l'Iſle, nos voyageurs trouvèrent, comme je l'ai dit plus haut, une terre graſſe ou de l'argile, d'où l'on peut inférer avec fondement qu'il y a exiſté des mines de fer, ou qu'il s'en formera; peut-être même en découvriroit-on dès-à-préſent en y faiſant des recherches exactes. Il n'y a point de rivières, mais un grand nombre de petits ruiſſeaux qui coulent des rochers & des montagnes, & fourniſſent de l'eau en grande quantité. Outre les cailloux qu'on rencontre ſans ceſſe, il y a auſſi dans cette Iſle une autre genre de pierre qui s'échauffe comme de la chaux, & qui eſt à la ſurface de la terre. En Ruſſie on l'appelle *Plit*, on

la tire des carrières & on l'employe pour faire de la chaux vive, & servir de mortier dans la fondation des maisons; elle a l'apparence d'une espèce de pierre de taille, mais lorsqu'elle reste long-temps exposée à l'air, elle se délite, & tombe par écailles comme de l'ardoise. Les côtes de l'Isle sont couvertes de sable & de gravier, on trouve aussi un peu de ce dernier vers son centre. Je fis de plus des questions à nos voyageurs sur l'absence du soleil, & sur le temps qu'il étoit sur l'horison; sur la température du climat, les différentes vicissitudes auquel l'air étoit sujet, en un mot, sur tous les phenomènes qu'ils pouvoient avoir observés pendant qu'ils étoient restés dans l'Isle.

Voici les réponses qu'ils me firent relativement à la premiere apparence du soleil, à son cours autour de l'horison, & à sa disparution totale. Le so-

leil, me dirent-ils, paroît pour la première fois au commencement du carême, mais comme ce dernier varie beaucoup, ſelon la variation de Pâques, & que ces voyageurs peu inſtruits ignoroient abſolument le calcul qui indique quand on doit célébrer cette fête, ou qu'ils n'avoient peut-être jamais obſervé qu'elle tombe quelquefois plutôt & quelquefois plus tard; je ne pus par leur réponſe déterminer le temps où le ſoleil paroît d'abord au-deſſus de l'horiſon avec quelque degré de certitude. Le temps où ils avoient remarqué que cet aſtre commençoit à les éclairer étoit plus exact; ils me dirent que c'étoit le jour de Saint-*Athanaſe*, qui dans le vieux ſtile arrive le 2 Mai: depuis ce jour, ils ont vu le ſoleil exécuter ſon cours pendant dix à onze ſemaines, ce qui (en ſuppoſant que la dernière époque eſt le temps précis, comme il eſt très-probable

d'après la ſituation de l'Iſle), tomboit le 15 Juillet. Ils m'ajoutèrent que cet aſtre alors ſe levoit & ſe couchoit toutes les vingt-quatre heures, juſqu'à la fête de Saint-Demétre, c'eſt-à-dire juſqu'au 26 d'Octobre, (vieux ſtile) qu'il diſparoiſſoit entiérement.

Je ſoupçonne cependant qu'il y a quelque erreur dans le rapport de nos matelots ; car ſi nous ſuppoſons que l'Iſle qu'ils habitoient eſt à ſoixante-dix-ſept degrés & demi de latitude, comme il eſt marqué dans la carte dont j'ai parlé plus haut, le ſoleil doit y paroître pour la première fois le 4 Février, & on doit lui voir exécuter ſon cours depuis le 11 Avril, juſqu'au 8 Août, & diſparoître tout-à-fait le 16 Octobre.

Mais quoique ces bonnes gens aient pu ſe tromper à l'égard du lever & du coucher du ſoleil, ainſi que ſur le temps qu'il paſſe à faire le tour de

l'hémiſphère, en prenant le calendrier de l'Egliſe pour guide, on ne doit cependant pas en inférer qu'ils ſoient tombés dans quelque erreur conſidérable ſur celui de leur ſéjour dans ce lieu ; car le vaiſſeau qui les ramena chez eux arriva de l'Iſle le 15 Août, jour de l'aſſomption de la Vierge ; mais nos voyageurs qui avoient toujours obſervé les jours de Fêtes de l'Egliſe autant qu'ils pouvoient ſe les rappeller, croyoient n'être qu'au 13 Août, & n'avoient point encore célébré celle de l'Aſſomption. Ainſi l'on voit qu'il n'y avoit qu'une différence de deux jours dans leur calcul, ce qui eſt très-pardonnable, quand on conſidère que dans l'été ils voyoient le ſoleil tourner autour de l'horiſon pendant quatre mois, & que dans l'hiver ils étoient auſſi long-temps dans une obſcurité totale, que l'air épais, & le Ciel nuageux, la grande quantité de

neige & de pluie presque continuelle dans certaines saisons, interceptoient souvent la vue des étoiles.

Je ne puis pas concevoir comment ces malheureux qui n'avoient ni horloge, ni montre, ni cadran, ni nocturlabe, ont pu déterminer la longueur d'un jour naturel, lorsque le soleil tournoit constamment autour d'eux, & spécialement quand ils étoient entiérement privés de sa lumière : en conséquence ce fut sur cet objet que je leur fis particuliérement tant de questions, que le contre maître *Aléxis Himkof* en parut surpris, & me répondit même avec vivacité. » Quel » pauvre Pilote, Monsieur, pensez-» vous donc que je sois, si je ne sais » pas comment prendre la hauteur du » soleil quand il est devant mes yeux, » ou me régler par le cours des étoi-» les, lorsqu'il ne paroît pas, & dé-» terminer par ce moyen la période

» de vingt-quatre heures ? J'ai pour » cet objet fait un bâton ſemblable à » celui que j'avois laiſſé dans notre » vaiſſeau, dont je me ſuis ſervi pour » faire mes obſervations ». Je conçus delà que cet inſtrument étoit ce que nous appellons un *bâton de Jacob*, ou quelque choſe de ſemblable.

Lorſque je fis des queſtions à nos inſulaires relativement à l'apparence de la lune, ils me dirent qu'ils la voyoient pendant près de deux mois ſans interruption, & qu'elle s'élevoit plus haut au-deſſus de l'horiſon à meſure que les jours devenoient plus courts, je ne ſais pas aſſez d'aſtronomie pour décider s'ils m'ont accuſé juſte ſur cet objet, mais je vois que les Hollandois qui hivernèrent dans la *nouvelle zemble* en 1576, au ſoixante ſeizième degré de latitude nord, nous ont rendu le même compte que nos voyageurs, du cours de la lune au-deſſus de l'ho-

rifon pendant l'abfence du foleil : le voici tel qu'ils l'ont rapporté.

» Le premier Novembre au foir » nous vîmes la lune fe lever à l'O- » rient, le foleil étoit encore alors » fuffifamment élevé au-deffus de » l'horifon pour être vifible en totalité.

» Le 2 le foleil fe leva au Sud-Sud- » Eft, & fe coucha au Sud-Sud- » Oueft, mais parcourant l'horifon de » manière qu'on n'appercevoit qu'une » portion de fon difque.

» Le 3 le foleil fe leva entre le » midi & Sud-Sud-Eft, mais un peu » plus vers le midi, & fe coucha entre » le midi & le Sud-Sud-Oueft, mais » auffi plus près du midi, & nous ne » pouvions appercevoir que la partie » fupérieure de fon difque, quoique » le lieu d'où nous faifions nos obfer- » vations fut auffi haut que le grand mât » du vaiffeau, lequel étoit tout auprès.

» Le 4 nous ne vîmes plus du

» tout le Soleil, quoique le Ciel
» fut très-pur.

» Quand le Soleil eut quitté l'horison, la Lune prit sa place, & continua de nous éclairer le jour & la nuit sans se coucher, tant qu'elle resta dans sa plus grande déclinaison Septentrionale (1). » Ce récit comme on voit s'accorde parfaitement avec celui de nos navigateurs, quant à l'apparence de la Lune pendant le jour & pendant la nuit, quoiqu'il ne fasse pas mention de l'espace de temps que la Lune resta sur leur horison.

Ils me dirent de plus que les aurores Boréales étoient assez fréquentes en hiver, & contribuoient beaucoup à

(1) *Voyez* le Receuil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas. Troisième Voyage des Hollandois par le Nord: *pag.* 66 & 67.

diminuer l'obſcurité d'une nuit auſſi longue.

On imagineroit ſans doute que dans une contrée ſi près du Pole où la chaleur de l'été eſt très-modérée, quoique le Soleil reſte ſur l'horiſon pendant pluſieurs mois ſans interruption, le froid doit y être exceſſif pendant l'hiver, mais il n'en eſt pas ainſi; car depuis le milieu de Novembre juſqu'au commencement de Janvier, (période que ces bonnes gens me déſignèrent ſelon leur méthode ordinaire par deux Fêtes, c'eſt-à-dire le commencement par celle de Saint-*Philippe*, qui arrive pour eux le 15 de Novembre, & le jour deſtiné à conſacrer l'eau ſainte, qui parmi nous eſt l'*Epiphanie*, ou le 6 de Janvier), nos voyageurs m'aſſurèrent qu'il pleuvoit généralement dans l'Iſle avec la plus grande abondance & ſans diſcontinuer; ils m'ajoutèrent que pendant ces ſept

ſemaines, le froid étoit très-modéré, mais qu'après cette ſaiſon pluvieuſe, il devenoit d'une rigueur inſupportable, ſur-tout lorſque le vent étoit au midi. Ce fait paroîtra ſans doute fort extraordinaire, parce que dans la plupart des pays ce vent eſt chaud, tandis que celui du nord qui lui eſt oppoſé eſt froid; mais il faut conſidérer que les vents du midi venoient à nos inſulaires de l'Europe, & particuliérement de ſes parties Septentrionales, qui dans l'hiver ſont en général couvertes de neige & de glace, ce qui leur fait contracter un froid exceſſif. Le vent du Nord au contraire leur venoit de l'Océan, & au lieu d'augmenter le froid, portoit avec lui les vapeurs de la mer, qui ſont toujouts moins frigorifiques que celle de la neige; c'eſt en effet, une obſervation très-conſtatée ſur les côtes de la mer, que les vents de terre ſont ordinairement plus froids

que ceux qui soufflent de la mer, & ce qui confirme encore la vérité de ce récit, c'est que tous ceux qui ont été sur les montagnes de *Riphœan*, ou sur cette chaîne appellée *Poias Semnoy*, (qui divise la Russie Européenne de la Syberie) s'accordent avec nos voyageurs, en disant que le froid qu'occasionnent les vents du midi, surpasse de beaucoup celui du vent de nord.

La neige tombe sur cette Isle pendant l'hiver dans une si grande abondance, qu'elle couvroit en totalité la cabane de nos pauvres insulaires, & ne leur laissoit aucun moyen d'en sortir, si ce n'est par un trou qu'ils avoient pratiqué dans la partie supérieure du toît de leur antichambre.

Leur ayant fait des questions sur les météores, les tempêtes, &c. ils me dirent que pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans l'Isle, ils n'avoient entendu le tonnerre qu'une seule fois.

A l'exception des Ours blancs, des Renards & des Rennes qui ſont en grand nombre dans l'Iſle, comme je l'ai déja obſervé, elle eſt auſſi dépourvue de toute autre eſpèce d'animaux que d'hommes ; on y voit cependant en été un petit nombre d'oiſeaux, mais ce ne ſont que des oyes, des canards, & d'autres oiſeaux aquatiques. La mer qui l'environne n'eſt pas plus peuplée, de manière que dans une telle diſette de poiſſon, nos matelots, qui ſur tout autre objet rempliſſoient avec l'attention la plus ſtricte, tous les devoirs preſcrits par leur Religion, ne purent obſerver le Carême ni les autres jours de jeûnes: au reſte quand même la mer eût abondé en poiſſons, cet avantage leur eût été de peu d'utilité, privés comme ils l'étoient de toute eſpèce d'inſtrument propre à la pêche, à moins que la néceſſité ne leur eut enſeigné, comme elle avoit

ſait ſur les autres objets, à faire des hameçons, des lignes & des filets.

Les Baleines approchent rarement les côtes de cette Iſle, mais on y trouve des chiens de mer & des veaux marins en abondance, ainſi on ne doit pas être ſurpris que des Ruſſes y aient hiverné quelques années auparavant l'arrivée de nos voyageurs, & pourvu à leurs beſoins, car ils font un commerce très-conſidérable des peaux, des dents, & de la graiſſe de ces animaux, particuliérement des derniers. On ne peut donc trop s'étonner que dans cette vue aucun bâtiment n'ait abordé à cette Iſle, pendant tout le temps que nos pauvres matelots y ont habité, & cette ſingularité me porte à croire que la pêche eſt ſans doute plus avantageuſe dans le *Spitzbergen Oriental*, où il paroît en général que les navigateurs dirigent leur courſe.

Nos Ruſſes me dirent qu'ils avoient ſouvent

ſouvent trouvé ſur les bancs de ſable quelques dents, & même des mâchoires entières de veaux marins, mais jamais un ſquelette entier de ces animaux, ce dont on ne doit pas être ſurpris, car lorſqu'ils meurent ſur la côte, les Ours blancs les mangent auſſi-tôt, & les Renards peut-être viennent auſſi en prendre leur part.

Mais la nourriture commune des Ours blancs ſont les baleines mortes qu'on voit ſouvent flotter autour de l'Iſle, & qui ſont quelquefois jettées ſur les côtes dans ces régions polaires. Quand cette proviſion leur manque, ils tombent ſur les veaux marins & les dévorent, ou d'autres poiſſons quand ils dorment ſur les bancs de ſable. Les Rennes ne vivent abſolument que de mouſſe dont ces déſerts produiſent une abondance incroyable, mais l'on ignore quelle eſt la nourriture des Renards. On ſait que ces animaux ſont

carnivores, & que dans le continent ils ne ſubſiſtent que de la volaille & des lièvres qu'ils attrapent ; mais comme ils ne peuvent rencontrer ni l'un ni l'autre dans cette Iſle, il eſt probable qu'ils ſe nourriſſent du reſte des animaux tués, & mangés en partie par les Ours blancs; en effet, ils ne ſont pas aſſez forts pour s'approviſionner eux mêmes, ni en état d'ôter la vie à des bêtes qui ne ſont pas capables de réſiſter aux Ours. Avant que de parler de la délivrance non moins fortunée qu'inattendue de nos pauvres matelots, qui furent tirés de ce ſéjour abandonné, dans un temps où ils ne penſoient plus qu'à y finir miſérablement leurs triſtes jours, il eſt à propos que je faſſe mention d'un fait qui m'avoit preſque échappé, & qui ne me paroît cependant pas indigne d'être rapporté ; c'eſt à mon avis une choſe remarquable que ces

malheureux ne furent point incommodés des puces, ni des poux pendant tout le temps qu'ils reftèrent dans leur Ifle, quoiqu'ils en aient été fort tourmentés pendant la traverfée qu'ils ont faite pour revenir dans leur pays. C'eft une obfervation affez générale que les matelots, qui font ordinairement très-fujets à la vermine, & qu'on prétend qui portent pour cette raifon des ceintures de toile bleue, en font totalement délivrés dès qu'ils paffent l'équateur, mais qu'ils n'ont pas plutôt repaffé la ligne à leur retour, que ces petits animaux fourmillent autour d'eux comme auparavant. Ces deux paffages, nommément celui de la ligne équinoctiale, de même que celui du cercle polaire, étant accompagnés des mêmes effets, on feroit naturellement porté à en conclure que ces deux climats ont quelque chofe de commun entr'eux : il feroit donc à fouhaiter

que les naturalistes en fissent l'objet de leurs recherches.

Nos pauvres voyageurs avoient passé aux environs de six ans dans ce séjour affreux, lorsque *Feodor Weregin*, dont j'ai eu occasion de rapporter plus haut la maladie, & qui pendant tout le temps qu'il vécut dans l'Isle, fut dans l'état le plus languissant, mourut enfin après avoir souffert, pendant les derniers mois de sa vie, des douleurs inexprimables; quoiqu'ils fussent délivrés par sa mort de la peine de le servir & d'être témoins de ses tourmens, sans être en état de lui procurer aucun secours, ils en furent cependant vivement affectés. Ils voyoient leur nombre diminué, & chacun souhaitoit être le premier qui le suivît dans le tombeau; comme il mourut en hiver, ils creuserent une fosse dans la neige, aussi profonde qu'ils le purent, dans laquelle ils déposèrent son corps, & le

recouvrirent du mieux qu'il leur fut poſſible, afin que les ours blancs ne puſſent pas y pénétrer.

Ce fut dans ce temps même que leur eſprit tout occupé de réflexions accablantes occaſionnées par la perte de leur camarade, & que chacun d'eux attendoit triſtement le moment de rendre ce dernier devoir au reſte des compagnons de ſes infortunes, ou de le recevoir d'eux, qu'ils apperçurent un Vaiſſeau Ruſſe: ce bonheur ineſpéré leur arriva le 15 d'Août 1749.

Ce Vaiſſeau appartenoit à un Commerçant de la Religion appellée par ſes Sectateurs *Stara vieva*, c'eſt-à-dire *l'ancienne foi* (1), lequel étoit venu

---

(1) Ceux-ci ſont regardés par les Ruſſes comme des hérétiques, ils les appellent des *Raskolchiki*, ou des *Raskolniki*, qui ſignifie *Déſerteurs* ou *Apoſtats*.

Quoique la religion propre du maître de ce vaiſſeau ſoit une circonſtance indiffé-

dans ce bâtiment à *Archangel*, à dessein d'hiverner dans la *nouvelle*

---

rente en elle-même, & qu'elle n'ait aucune connexion avec le sujet de ma narration, je me flatte cependant qu'un récit abrégé sur cet objet, plaira à ceux qui aiment à faire des recherches sur l'histoire des différentes nations, & particulièrement sur celle des Russes, & sur tout ce qui peut y avoir rapport. Une autre raison encore qui me détermine à entrer dans ce détail, est que je trouve que plusieurs auteurs ont donné une fausse idée de ces hérétiques; quelques-uns les ont répréfentés comme une nation distincte, & d'autres comme une société d'hermites ou de moines, mais ils ne sont ni l'un ni l'autre: car les habitans des côtes septentrionales de la Russie qui portent le nom de *Russes*, sont regardés en cette qualité comme professant la Religion grecque dans toute sa pureté, au lieu que ces Sectaires ne suivent pas la même, & sont distingués, comme je viens de le dire, par un *sobriquet* qui suppose un reproche, & une sorte de mépris.

Zemble, mais heureusement pour nos pauvres exilés, *M. Vernezobre* lui pro-

---

Ces hérétiques sont obligés, pour qu'on puisse les reconnoître, de porter un large collier jaune bordé de rouge, lequel leur pend très-bas derriere le dos, & se termine presqu'en pointe. Pierre le Grand, sous la condition de porter cette marque distinctive, quel que fût d'ailleurs leur habillement, & de ne point tenter de répandre leur Doctrine, ou d'exciter aucun trouble dans l'Empire, ordonna qu'ils seroient tolérés, & qu'on les laisseroit vivre tranquilles : ils avoient été cruellement persécutés auparavant pendant quelques temps.

Cette Secte prit naissance vers l'année 1666, à l'occasion suivante. Le Patriarche *Nicon*, qui peut être appellé avec raison l'*Hildebrand*, ou le Grégoire VII. de l'Eglise Russe, en effet il paroît évidemment avoir eu le même génie que ce Pontife, d'après ses disputes avec l'Empereur *Alexys-Michaël Owits*, (ce Monarque à la fin le fit déposer solemnellement de sa di-

posa d'aller au *Spitzbergen occidental*, pour y passer l'hiver, & ce marchand,

---

gnité par les Patriarches, les Evêques, Métropolitains & les autres Prélats Russes assemblés à *Moscovv* à ce dessein,) *Nicon* dis-je, avoit remarqué qu'il se trouvoit dans la liturgie sclavone, observée dans l'Eglise Russe, plusieurs anciens mots qui n'étoient entendus ni par le peuple ni même par les Prêtres; il les annulla & leur en substitua d'autres qui avoient la même signification, mais qui étoient plus modernes, & par conséquent plus intelligibles.

Un grand nombre de Prêtres, particulièrement aux environs d'*Archangel* & dans la *Sibérie*, avec un nommé *Jacob* à leur tête, protestèrent contre ce changement d'expressions, qu'ils regardoient comme le plus grand crime qu'on pût commettre envers la Religion. Ils persistèrent opiniâtrement à conserver les vieux mots, qui, d'après leur opinion avoient été consacrés par une longue suite de siècles, & qu'on ne pouvoit changer, sans une grande impiété.

après plusieurs objections y consentit.
Les vents contraires qui les assailli-

Ils se séparèrent par conséquent de l'Eglise Russe, relativement à certains articles, & affirmèrent qu'ils étoient les seuls, qui maintenoient l'ancienne & pure Religion. Cependant plusieurs Russes des plus sensés & des plus savans, m'ont assuré que ces articles ne portent que sur des points peu importans. Pour avoir une marque extérieure de la Religion qu'ils professent, ils font le signe de la croix, en joignant le pouce avec les deux derniers doigts de la main droite, & tenant élevés l'*index* & le doigt du milieu, au lieu que les Russes joignent le pouce avec l'*index* & le doigt du milieu, en approchant les deux derniers doigts de la paume de la main.

Depuis le commencement de ce schisme, jusqu'au temps ou *Pierre le Grand* abolit la dignité Patriarchale en Russie, ce qui comprend l'espace d'environ cinquante ans, les *Raskolniki* furent traités inhumainement, ce qui obligea plusieurs d'entr'eux de se sauver dans les bois pour s'y mettre

rent dans leur traversée, ne leur permirent pas d'arriver au lieu de leur destination, leur vaisseau fut poussé vers le *Spitzbergen oriental*, positivement vis-à-vis le lieu où étoient nos

---

en sureté ; mais ils ne formèrent point une société d'hermites, comme l'affirme l'auteur du *nouveau dictionnaire universel, pour l'intelligence des affaires d'Etat, des nouvelles publiques &c.*, à l'article *Raskolnikes* : un grand nombre sont marchands & d'une grande richesse, on les estime comme faisant leur commerce avec plus d'honnêteté que les autres Russes. Il y a des hermites à la vérité en Russie, connus sous le nom de *Poustinniki*, ces derniers sont communément des commerçans, qui ennuyés du monde, s'associent entr'eux, & se retirent par petites troupes dans les bois ; ils y ont bâti des cabanes, & une Eglise, vivent d'aumones, & passent leurs jours dans la pénitence & dans la prière, mais ils ne peuvent embrasser ce genre de vie sans en avoir auparavant obtenu la permission de leur Souverain.

insulaires ; aussi-tôt que ces derniers l'apperçurent, ils se hâtèrent d'allumer des feux sur les montagnes les plus voisines de leur habitation, & coururent ensuite au rivage, agitant une espèce de Pavillon fait d'une peau de Renne attachée au bout d'un bâton. Les gens de l'équipage, à la vue de ces signaux, conclurent qu'il y avoit dans cette Isle des malheureux qui imploroient leurs secours ; en conséquence ils jettèrent l'ancre près de la côte.

Il seroit inutile de chercher à décrire la joie de ces pauvres insulaires, en voyant qu'ils touchoient au moment de leur délivrance, ils convinrent bientôt avec le maître du Vaisseau, de lui servir de matelots pendant tout son voyage, & de lui payer quatre-vingt roubles à leur arrivée chez eux, s'il vouloit bien les prendre sur son bord avec toutes leurs richesses, elles consistoient en cinquante *pud* ou deux

mille livres pesant de graisse de Rennes, renfermée dans plusieurs peaux de ces animaux, en quelques-autres pelleteries de Renards bleus & de Renards blancs, & celles des dix Ours blancs qu'ils avoient tués; ils n'oublièrent pas non plus leur arc & leurs flêches, leurs lances, leur canif & leur hache, qui étoient presque usés, leurs alênes & leurs aiguilles, conservées soigneusement dans une boëte d'os qu'ils avoient trouvé le secret de faire très-industrieusement avec leur seul canif; en un mot toutes les choses qu'ils possédoient.

Ils ont apporté quelques-uns de ces outils avec eux à *Petersbourg*, d'autres ensuite ont été envoyées d'*Archangel* en présent par M. *Vernezobre* au Comte *Schuwalow*, qui eut la complaisance de me les confier pour quelques temps; ce qui me donna occasion de les examiner à loisir, & de les faire voir à

plusieurs personnes curieuses & instruites, qui ne pouvoient se lasser de les admirer.

Un jour que je montrois la boëte faite d'os dont je viens de parler, à quelques-unes d'elles, en leur disant que d'après le récit de nos voyageurs, ils n'avoient employé que leur canif à cet ouvrage, elles me répondirent que cela ne pouvoit être, & qu'il étoit impossible qu'on eût pu lui donner une forme aussi régulière avec l'unique secours d'un canif; que cette boëte avoit certainement été travaillée au tour, & que nos Russes m'avoient trompé en m'assurant qu'ils l'avoient faite eux-mêmes; elles inférèrent de ce prétendu mensonge, que ces matelots affirmant une fausseté sur cet objet, pouvoient très-bien en avoir fait de même sur tout autre; qu'ainsi tout ce qu'ils racontoient de leurs aventures dans l'Isle déserte, ne méritoit nulle croyance; je les défendis, & pendant

que nous disputions, M. *Homann*, Artiste très-adroit à tourner l'ivoire, entra par hazard dans ma chambre, nous convinsmes aussi-tôt de nous en rapporter à sa décision, & en lui adressant la parole, je donnai à ma question un tour tout-à-fait opposé à ma façon de penser, afin qu'on ne pût pas croire que M. *Homann* m'avoit donné gain de cause purement par honnêteté, » ayez la bonté, lui dis-je, » de décider un petit différend entre » ces Messieurs & moi, je prétends » que cette boëte est tournée, & ils » soutiennent le contraire. M. *Homann*, après l'avoir examinée avec soin, me dit, » ces Messieurs ont raison, cette » boëte n'a point été faite au tour, » c'est un os qui a été ratissé sous cette » forme ». Cette réponse parut les convaincre, & me donna lieu de conclure aussi que nos Russes, ne s'étant pas écartés de la vérité dans ce point,

méritoient qu'on les crût ſur tous les autres objets de leur narration.

J'avouerai que j'ai été moi-même ſouvent tenté auſſi de révoquer en doute pluſieurs circonſtances qu'ils m'ont racontées, & j'ai en conſéquence examiné ſoigneuſement & avec impartialité chaque partie de leur récit, mais quoique je leur aie fait les mêmes queſtions en différens temps & dans diverſes occaſions, que j'aie même ſouvent fait des objections à leur narration & par des interrogations inſidieuſes tâché de les mettre en contradiction avec eux-mêmes, leurs réponſes cependant ſe ſont toujours parfaitement accordées les unes avec les autres, & ont par conſéquent détruit toutes les ſuſpicions que j'avois d'abord conçues contre leur bonne foi.

Pour prouver encore davantage à mes lecteurs que je n'ai rien omis pour m'aſſurer de la vérité de leur re-

lation, je vais mettre ſous leurs yeux une lettre du Docteur *Kratzenſtein*, membre & Profeſſeur de l'Académie Impériale de *Saint-Petersbourg*, que je conſultai ſur le compte que m'avoient rendu nos inſulaires relativement au lever & au coucher du Soleil, & ſur tout ce qu'ils m'avoient rapporté concernant cet aſtre. Mais quoique les obſervations contenues dans cette lettre ſemblent en quelque façon diminuer la certitude de ce qui m'a été dit par nos voyageurs ſur certains objets, cependant on ne peut pas les regarder comme des preuves ſuffiſantes contre la véracité de tout le reſte. Car leur erreur dans un petit nombre de particularités peut provenir de cauſes très-naturelles que nous avons aſſignées plus haut, voici la lettre. » Je vous ſupplie » de me pardonner, d'avoir ſi long- » temps différé à répondre aux queſ- » tions que vous m'avez envoyées, &

» auxquelles j'ai ajouté mes remar-
» ques ; la multitude de mes affaires,
» & les pluies continuelles m'ont em-
» pêché d'y satisfaire plutôt.

» Ayant examiné avec le plus grand
» soin toutes les circonstances, j'ai
» trouvé que ce que le Professeur
» *Grischow* regarde comme une preuve
» de la justesse du calcul des malheu-
» reux navigateurs dont vous me par-
» lez, nommément sur l'erreur des deux
» jours de retard dont ils différoient
» avec ceux qui les ont tirés de leur
» Isle déserte, est précisément le con-
» traire, car si une personne dans l'an-
» née bissextile ajoute un jour de plus
» au mois de Février, celui qui ignore
» que cette année soit bissextile,
» compte pour le premier de Mars,
» ce qui n'est en effet que le 29 Fé-
» vrier. Conséquemment, en suppo-
» sant que vos voyageurs aient omis
» de prendre notice des années bissex-

» tiles de 1744, & de 1748, ils auront
» néceſſairement compté en 1749 être
» au 17 d'Août, tandis que leurs libé-
» rateurs n'étoient qu'au 15. Il eſt
» donc évident, que s'ils ſavoient que
» les années 1744 & 1748 avoient été
» biſſextiles, ils s'étoient trompés de
» deux jours, & s'ils l'ignoroient, leur
» erreur étoit de quatre, ce qui, à la
» vérité peut arriver très-aiſément
» pendant une auſſi longue nuit, ou
» dans des temps ſombres & nuageux,
» ſur-tout manquant de ſecours pour
» calculer la longueur d'un jour ré-
» gulier.

» De plus, dans les années où ils
» ont placé l'abſence totale du Soleil,
» le 26 d'Octobre, leur calcul doit
» être fautif de dix jours en avance,
» ou bien l'Iſle où ils habitoient auroit
» été ſituée au ſoixante-quatorzième
» degré 41 minutes de latitude, ce
» qui ne ſauroit être, à moins que nous

» ne ſuppoſions qu'ils étoient dans
» l'Iſle de *l'Ours*, qui eſt dans cette
» latitude.

» Si nous fixons le lieu de leur exil
» conformément à la carte dans le
» ſoixante-dix-ſeptième degré & demi
» de latitude, le Soleil devoit paroître
» ſur l'horizon pour la première fois
» le 4 de Février, y reſter conſtam-
» ment depuis le 11 d'Avril juſqu'au
» 8 d'Août, & diſparoître totalement
» le 16 d'Octobre.

» S'ils ont fait leur ſéjour dans
» l'Iſle de *l'Ours*, ils doivent avoir
» vu le Soleil pour la première
» fois le 28 de Janvier, parce qu'il
» exécute ſon tour au-deſſus de l'ho-
» riſon, depuis le 20 d'Avril juſqu'au
» 31 de Juillet, & diſparoît entière-
» ment le 23 d'Octobre.

» D'après les obſervations de vos
» matelots, il paroît plus probable
» qu'ils habitoient dans l'Iſle de

» *l'Ours*, mais l'obſcurité de l'horiſon, circonſtance très-ordinaire dans » ces contrées ſeptentrionales, peut » avoir occaſionné leur erreur en » voyant le Soleil dix jours plus tard » qu'ils n'auroient fait ſi le temps eut » été beau & le Ciel ſerein, & par la » même cauſe ils ont pu ceſſer de le » voir dix jours avant la période du » temps où il diſparoiſſoit tout-à-fait.

» Si nous datons au contraire le » commencement de ſon apparition » autour de l'horiſon du 2 de Mai, il » doit avoir ceſſé d'éclairer ces Ruſſes » le 19 de Juillet, & dans cette ſup- » poſition ils auroient été au ſoixante » & onzième degré & demi de lati- » tude, ce qui d'après les autres parti- » cularités de leur relation, paroît » impoſſible.

» J'aurois ſouhaité que vous euſſiez » comparé le récit de ces navigateurs, » publié par M. *Klingſtadt*, qui les

» interrogea auſſitôt après leur arri-
» vée, afin de completter ce qui
» manque au votre, je ne doute pas
» qu'en vous adreſſant à lui pour
» l'avoir, il ne ſe fût prêté avec plai-
» ſir à vous ſatisfaire ſur cet ob-
» jet (1) : il remplit avec honneur la
» place de principal Auditeur de
» l'Amirauté à *Archangel*, & demeure
» dans la maiſon de M. Vernezobre.

» Je ſuis, &c.

Nos voyageurs arrivèrent ſans accident à *Archangel* le 28 de Septembre 1749, après avoir paſſé ſix ans & trois mois dans la ſolitude la plus affreuſe.

Le moment de leur débarquement penſa devenir fatal à la tendre & bien aimée femme *d'Alexis Himkof*, qui

(1) C'eſt ce qui fut fait conformément au deſir de ce Docteur, comme je l'ai rapporté à la page 4.

étoit ſur le port lorſque le Vaiſſeau y aborda ; ayant ſur le champ reconnu ſon mari, elle courut avec tant de précipitation pour l'embraſſer, qu'elle tomba dans l'eau, & n'échappa qu'avec beaucoup de peine au malheur d'être noyée.

Nos trois matelots étoient en bonne ſanté & pleins de vigueur, mais après avoir vécu ſi long-temps ſans pain, ils ne vouloient pas en manger, & ſe plaignoient que cet aliment les gonfloit exceſſivement. Ils ne pouvoient non plus ſupporter aucune liqueur ſpiritueuſe, & ne buvoient en conſéquence que de l'eau.

Avant que de conclure ce récit je ne puis m'empêcher d'y ajouter une réflexion de M. Vernezobre, par laquelle il termine une de ſes lettres.

» Je ne doute pas (me mandoit-il) » que quelques-uns de vos lecteurs » ne rangent dans la même claſſe les

» aventures de vos voyageurs, avec » l'hiſtoire de *Robinſon Cruſoé*, mais » quelque ingénieux que ſoit cet ou» vrage quand on le comparera avec » le votre, l'avantage ſera certaine» ment en votre faveur; en effet, le » premier n'eſt qu'une fiction, au » lieu que le votre a pour objet des » faits ſuffiſamment atteſtés pour être » crus: d'ailleurs *Cruſoé* eſt repréſenté » comme ayant oublié toutes les » connoiſſances qu'il avoit eues précé» demment du chriſtianiſme, au lieu » que nos Ruſſes ont conſervé ſoi» gneuſement les principes de leur » Religion, &, comme ils me l'ont » aſſuré, n'ont jamais perdu la con» fiance qu'ils avoient, que la bonté » de Dieu ſe manifeſteroit en leur fa» veur, même dans ce monde-ci «.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre *Relation du Nouvel Archipel ſeptentrional*, *découvert par les Ruſſes*, &c. avec *les Aventures de quatre Voyageurs Ruſſes dans l'Iſle de Spitzbergen*, *&c.* traduit de l'Anglois. La matière de cet Ouvrage m'a paru aſſez intéreſſante pour mériter d'être imprimée. A Paris ce 23 Avril 1781.

ROBERT DE VAUGONDY.





